

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

**LES STRATÉGIES INDIVIDUELLES D'INTÉGRATION DES
IMMIGRANTS GUINÉENS, MALIENS ET SÉNÉGALAIS AU QUÉBEC**

**MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION**

**PAR
ARTHUR NOEL MATCH EZÉCHIEL**

FÉVRIER 2006

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Nous tenons à exprimer ici notre profonde gratitude et nos sincères remerciements à toutes les personnes qui ont bien voulu prendre une part active à la réalisation de ce mémoire.

Nous voulons remercier tout particulièrement notre directeur de recherche, le professeur Gaby Hsab du département des communications de l'UQÀM pour avoir cru en notre capacité d'aller de l'avant à un moment crucial où notre projet de mémoire était à ses balbutiements et se réduisait en tout à de simples idées et à quelques mots clés. Merci aussi pour les commentaires éclairants et encourageants ainsi que pour l'encadrement constructif.

Nos remerciements vont également aux quinze répondants guinéens, maliens et sénégalais qui ont bien accepté de nous accueillir chaleureusement chez eux et de partager avec nous leur temps, leurs expériences d'immigration et d'intégration sociale au Québec.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|-------------------|----|
| RÉSUMÉ..... | vi |
| INTRODUCTION..... | 1 |

CHAPITRE I

| | |
|--|----|
| INTÉGRATION : CONCEPTS, DÉFINITIONS ET THÉORIES..... | 7 |
| 1.1 Les concepts de l'intégration..... | 7 |
| 1.2 Les définitions de l'intégration..... | 10 |
| 1.3 Les théories de l'intégration..... | 16 |
| 1.3.1 La sociologie durkheimienne..... | 16 |
| 1.3.2 L'École de Chicago..... | 17 |

CHAPITRE II

| | |
|--|----|
| MISE EN SITUATION ET PROBLÉMATIQUE..... | 21 |
| 2.1 La mise en situation..... | 21 |
| 2.2 Les modèles d'intégration des minorités immigrées..... | 23 |
| 2.3 Les conditions de l'intégration..... | 25 |
| 2.4 Problématique..... | 27 |
| 2.4.1 Question et hypothèse centrales..... | 28 |
| 2.4.2 Question et hypothèse sectorielles..... | 28 |
| 2.5 Les modes d'acculturation des immigrants..... | 32 |

CHAPITRE III

| | |
|---|----|
| CADRE THÉORIQUE..... | 40 |
| 3.1 Le choix de l'interactionnisme symbolique..... | 40 |
| 3.2. Les caractéristiques fondamentales de l'approche interactionniste..... | 41 |
| 3.3 L'interactionnisme symbolique et la communication..... | 44 |
| 3.4 L'interactionnisme symbolique et la question de l'identité..... | 47 |
| 3.5 L'intégration sociale du point de vue interactionniste..... | 51 |

CHAPITRE IV

| | |
|--|----|
| MÉTHODOLOGIE..... | 54 |
| 4.1 Le choix de l'entrevue semi-dirigée..... | 54 |
| 4.2 L'échantillon d'enquête..... | 58 |
| 4.3 Les thèmes abordés..... | 61 |

CHAPITRE V

| | |
|--|----|
| L'IMMIGRATION AFRICAINE AU QUÉBEC..... | 63 |
| 5.1 Histoire de l'immigration africaine au Québec..... | 63 |
| 5.2 Caractéristiques sociodémographiques des immigrants guinéens, maliens et sénégalais au Québec..... | 66 |
| 5.2.1 Les Guinéens..... | 67 |
| 5.2.2 Les Maliens..... | 68 |
| 5.2.3 Les Sénégalais..... | 68 |
| 5.3 La république de Guinée..... | 69 |
| 5.4 La république du Mali..... | 72 |
| 5.5 La république du Sénégal..... | 75 |

CHAPITRE VI

| | |
|--|----|
| PRÉSENTATION DES RÉSULTATS..... | 78 |
| 6.1 Le déroulement des entrevues..... | 78 |
| 6.2 Le portrait des répondants..... | 79 |
| 6.3 Les résultats de la recherche..... | 80 |
| 6.3.1 Le choix de s'établir au Québec..... | 81 |
| 6.3.2 Les actions personnelles entreprises dans le processus de l'intégration..... | 84 |
| 6.3.3 Les difficultés d'adaptation au Québec..... | 85 |
| 6.3.3.1 Les problèmes liés au marché du travail..... | 85 |
| 6.3.3.2 L'écart culturel..... | 86 |
| 6.3.3.3 Les attitudes négatives des Québécois..... | 87 |

| | |
|--|----|
| 6.4 Les stratégies d'intégration..... | 88 |
| 6.4.1 Le retour aux études universitaires..... | 89 |
| 6.4.2 Le mariage mixte..... | 90 |
| 6.4.3 Le repli réactionnaire sur la communauté culturelle d'origine..... | 90 |
| 6.4.4 La conservation de la culture d'origine..... | 92 |

CHAPITRE VII

| | |
|---|-----|
| ANALYSE DES RÉSULTATS..... | 95 |
| 7.1 Rappel des éléments de problématique..... | 95 |
| 7.2 Le retour aux études ou la stratégie de l'intégration par l'université..... | 97 |
| 7.2.1 L'issue de la stratégie d'intégration par l'université..... | 104 |
| 7.3 Le mariage mixte ou stratégie d'intégration par le mariage..... | 106 |
| 7.3.1 L'issue de la stratégie d'intégration par le mariage mixte..... | 112 |
| 7.4 Le repli réactionnaire sur la communauté culturelle d'origine..... | 113 |
| 7.4.1 L'issue de la stratégie du repli sur la communauté d'origine..... | 116 |
| 7.5 La conservation de la culture d'origine..... | 117 |
| 7.5.1 L'issue de la stratégie de conservation de la culture d'origine..... | 119 |

| | |
|------------------------------------|-----|
| CONCLUSION..... | 121 |
| 1) Synthèse..... | 121 |
| 2) Rappel de la problématique..... | 122 |

| | |
|--------------------|-----|
| BIBLIOGRAPHIE..... | 126 |
|--------------------|-----|

RÉSUMÉ

Ce mémoire, en s'appuyant sur une recherche exploratoire, vise à répondre aux questions suivantes : 1) Comment les stratégies d'adaptation mises en œuvre par les immigrants influencent-elles l'issue de leur processus d'intégration dans la société d'accueil ? 2) Pourquoi, alors que tous les immigrants guinéens, maliens et sénégalais sont confrontés aux mêmes difficultés d'adaptation au Québec, certains parmi eux parviennent plus facilement et plus rapidement à tirer leurs épingles du jeu en accédant à un stade avancé qu'on peut qualifier d'intégration sociale, tandis que d'autres parmi eux éprouvent continuellement des difficultés à vivre en harmonie avec la société québécoise ?

Deux démarches théorique et empirique nous permettent de répondre à ces questions. Il s'agira, dans un premier temps, de l'interactionnisme symbolique, une approche qui nous servira de cadre d'analyse théorique pour voir comment les immigrants interagissent de manière symbolique avec les composantes de leur environnement d'accueil et de quelles manières ils co-construisent ou reconstruisent socialement leur identité culturelle. Dans un second temps, par une méthodologie qualitative plus adaptée à notre objet d'étude, 15 entrevues semi-dirigées ont été réalisées auprès de nos répondants guinéens, maliens et sénégalais établis au Québec depuis au moins 5 ans sur des thèmes portant sur leurs motivations et expériences personnelles ainsi que les stratégies d'adaptation qu'ils ont employées pour s'intégrer au Québec.

L'analyse des données issues des entrevues a montré essentiellement que l'issue du processus d'intégration dépend des stratégies d'adaptation que les immigrants mettent en œuvre individuellement. Cette analyse a aussi fait ressortir quatre stratégies. Ce sont : le recours aux études universitaires dont l'issue consiste à l'insertion professionnelle plus ou moins réussie de l'immigrant, le repli sur la communauté culturelle d'origine qui s'accompagne d'une intégration de type communautaire ; la conservation délibérée de l'identité culturelle d'origine qui a pour conséquence de séparer l'immigrant d'avec la population d'accueil. Le mariage mixte est la quatrième stratégie d'adaptation qui, contrairement aux trois autres, mène à l'intégration proprement dite puisqu'elle accroît les compétences culturelles et sociales du conjoint immigré en favorisant chez lui à la fois une participation et une identification plus accrues à la société d'accueil.

Mots clés : Stratégies d'intégration, immigrants (guinéens, maliens et sénégalais), interactionnisme symbolique, Québec.

INTRODUCTION

Avant tout, il convient d'avouer que ce mémoire s'inspire originellement de l'histoire de 3 jeunes immigrants africains au Québec et cela bien avant le début de nos cours au sein du programme de la maîtrise en communication de l'UQÀM. Cette histoire, dont nous donnons ci-après les grandes lignes, nous est parvenue par l'entremise d'un ami qui est lui-même un des protagonistes de l'histoire en question. Celle-ci, en plus d'avoir éveillé en nous un vif intérêt pour les questions relatives à l'immigration et à l'intégration, nous avait surtout sensibilisé à la complexité des problématiques liées à l'intégration des immigrants africains dans la société québécoise.

En fait, pour la petite histoire, retenons qu'il y a près de dix ans maintenant, trois jeunes africains venant respectivement du Mali, du Sénégal et de la Guinée s'établissaient à Montréal, après avoir fait connaissance à l'hôtel des demandeurs du statut de réfugié. En quittant ce centre d'hébergement aux termes de leurs formalités administratives, ils avaient décidé de cohabiter dans le but entre autres de consolider leur amitié naissante mais aussi afin de s'entraider en cas de besoin. Ainsi décidé, ainsi fait. Quatre ans durant, les 3 amis ont vécu en colocation à Montréal. Par la suite, ils se sont séparés et chacun d'eux a suivi un cheminement personnel. Aujourd'hui, près de 10 ans après, ces trois jeunes africains sont loin d'avoir parcouru la même trajectoire dans la société québécoise. En outre, ils ont désormais des perceptions très différentes du Québec et de sa population.

Par exemple, le Malien qui a fait des études au Québec comme les deux autres d'ailleurs, détient un baccalauréat en génie informatique, travaille dans une grande compagnie à Montréal, a épousé une Québécoise blanche et, est père de deux enfants. Aussi, il possède beaucoup d'amis québécois et se sent bien intégré dans la société québécoise qu'il trouve facile à vivre et à la quelle il s'identifie désormais.

Le Sénégalais, quant à lui, travaille à la fonction publique provinciale, a aussi épousé une Québécoise blanche avec laquelle il a un enfant. Pour lui, le Québec

est le meilleur des mondes puisqu'il se définit à présent comme un néo-québécois qui se dit bien intégré.

Du côté du Guinéen, la réalité est toute autre. Il possède une maîtrise en administration mais éprouve encore des difficultés à se trouver un emploi satisfaisant et stable, se dit musulman convaincu et pratiquant, vit seul et a une vision mi-figue mi-raisin du Québec et des Québécois. D'ailleurs, il se définit volontiers comme un Guinéen vivant au Québec et ne semble pas, apparemment très porté sur l'intégration sociale qu'il perçoit plutôt péjorativement comme un moyen de dépersonnalisation consciente de l'immigrant. D'ailleurs, il n'exclut pas l'idée d'un retour dans son pays d'origine, si les problèmes d'emploi et le choc culturel qu'il vit, continuent de le tourmenter.

Ainsi, voici sommairement racontée, l'histoire des 3 jeunes immigrants tous âgés dans la trentaine à leur arrivée au Québec, mais qui dix ans plus tard, sont loin d'avoir connu le même cheminement et par conséquent d'avoir atteint le même degré d'intégration dans la société québécoise.

Le récit ci-haut fait état de trois histoires personnelles, de trois profils d'immigrants sinon de trois trajectoires d'intégration au Québec. Il nous offre surtout un aperçu des différentes perceptions du Québec, sinon de trois manières de s'intégrer dans la société québécoise qu'on pourrait observer chez certains immigrants africains. C'est à partir de l'expérience de ces trois jeunes africains que nous avons été amené à regarder progressivement l'intégration sociale comme une entreprise essentiellement individuelle qui obéit à des logiques propres aux immigrants et dont l'issue dépend à la fois de chaque immigrant, de ses ressources personnelles et des stratégies d'adaptation qu'il privilégie face aux nombreux défis que lui pose la société d'accueil. En outre, en y regardant de plus prêt, nous avons constaté que deux dispositions résument la dimension individuelle de l'intégration à savoir : la motivation de l'immigrant et la stratégie d'adaptation que celle-ci implique dans les faits. C'est qu'en réalité, les immigrants dans leur ensemble font face aux mêmes problèmes d'acculturation mais les solutions qu'ils adoptent pour les résoudre, diffèrent selon les individus.

Jusque là, deux approches principales résument l'ensemble des recherches menées au Canada et au Québec sur le thème de l'immigration et de l'intégration. La première approche met en évidence le rôle, l'impact et les limites des politiques publiques fédérale et provinciale d'intégration sur les populations immigrées. La seconde approche se limite à décrire les difficultés économiques, psychologiques, culturelles et sociales qui accompagnent le processus d'intégration des immigrants dans la société d'accueil.

Quant à nous, l'angle sous lequel nous traitons ce sujet de mémoire se démarque sensiblement des deux avenues de recherche précitées. Notre approche vise à explorer les démarches et les logiques personnelles que les immigrants adoptent individuellement (le plus souvent loin des préoccupations gouvernementales) en vue d'opérer leur intégration sociale au Québec. Il s'agit plus exactement d'examiner l'intégration du point de vue des individus, des immigrants, de leurs sentiments, de leurs perceptions, de leurs motivations ainsi que des stratégies individuelles qu'ils y emploient. Ainsi, un tel angle de vue place forcément l'individu au centre de ses préoccupations et s'attache à analyser les facteurs qui assurent la dynamique de son cheminement dans la société d'accueil.

Plus spécifiquement, nous nous intéresserons principalement aux immigrants guinéens, maliens et sénégalais pour voir comment les stratégies d'adaptation qu'ils déploient individuellement affectent leur processus d'intégration dans la société québécoise. Dès lors, l'objectif de ce mémoire consiste à cerner les réalités qui sous-tendent les trajectoires individuelles des immigrants guinéens, maliens et sénégalais au Québec. Il s'agit à ce propos d'analyser les sources de motivation personnelles qui incitent ces immigrants à élaborer leurs stratégies d'adaptation, et d'examiner par la suite comment ces dernières influencent l'ensemble du processus d'intégration chez eux. Dans ce contexte, nous avons fait l'hypothèse que les stratégies individuelles d'adaptation pourraient affecter l'issue du processus d'intégration chez les immigrants en question.

Dans sa structure, ce mémoire articule sept chapitres élaborés en fonction des centres d'intérêts qui jalonnent notre étude.

Le premier chapitre présente le vocabulaire et les traditions sociologiques qui alimentent le thème de l'intégration. D'abord nous définirons les concepts de base de l'intégration selon les auteurs et les disciplines scientifiques auxquelles ils se rattachent. Ensuite, nous exposerons au-delà des concepts, les principales interprétations idéologiques qui sont associées à la question de l'intégration ; puis nous préciserons le sens personnel dans lequel nous comptons l'aborder dans le cadre de ce mémoire. Enfin, nous donnerons un aperçu sommaire des paradigmes qui ont parcouru historiquement la question de l'intégration particulièrement en Europe et en Amérique du Nord.

Le deuxième chapitre a trait à la mise en situation de l'objet de notre étude et à la problématique qui s'y rapporte. Dans la foulée, les questions et les hypothèses de recherche seront nettement formulées et l'objet d'étude sera largement indiqué.

En effet, tous les spécialistes en immigration et en intégration s'accordent à reconnaître que l'intégration traduit un processus psychologique, social, économique, politique et culturel. De surcroît, il est aussi reconnu que ce processus multidimensionnel peut prendre deux formes dans les faits : une forme individuelle et une forme communautaire. A ce titre, nous allons effectuer une recension des écrits scientifiques relatifs à l'intégration pour d'une part, passer en revue les modèles politiques et les conditions déterminantes de l'intégration et pour d'autre part, situer l'état de la question concernant l'approche individuelle de l'intégration sociale.

Le troisième chapitre qui est consacré au cadre théorique tentera de justifier notre choix de l'interactionnisme symbolique comme cadre de référence conceptuel et théorique de la présente étude. Dans cette optique, nous comptons mettre en exergue les caractéristiques fondamentales de l'interactionnisme symbolique en démontrant surtout la pertinence qu'il y a à appliquer ses postulats à l'analyse des processus sociaux dans lesquels les immigrants interagissent avec l'environnement d'accueil en vue de s'intégrer à celui-ci.

En effet, l'interactionnisme symbolique propose à travers la pensée de Mead (1963) des outils pour comprendre ou interpréter les actions et les réactions sociales des acteurs et les perceptions qu'ils se font de leurs rôles dans la société,

laquelle est considérée à la fois comme un univers physique et symbolique. Ainsi, d'un point de vue interactionniste, le comportement de l'individu n'est pas seulement une réaction à l'environnement, il est surtout le résultat d'un processus interactif avec son environnement. Plus exactement, l'interactionnisme symbolique permet de mieux voir comment les immigrants interagissent avec l'environnement d'accueil et les processus identitaires qu'ils développent par rapport à ce dernier. Ces processus pouvant varier, allant de l'intégration à la séparation en passant par le maintien de l'identité d'origine et le repli sur la communauté culturelle d'origine.

Le quatrième chapitre vise à circonscrire l'ensemble des étapes de notre recherche de terrain. A cet effet, le choix de notre méthodologie de recherche, la technique de collecte des données, les critères de sélection de l'échantillon d'enquête et les données à recueillir auprès des répondants seront successivement définis. Au total, 15 entrevues semi-dirigées ont été réalisées et transcrites intégralement. Ces entrevues ont été accordées par nos répondants tous choisis parmi les immigrants guinéens, maliens et sénégalais vivant au Québec depuis au moins 5 ans, ils sont aussi, tous domiciliés à Montréal à l'exception d'un seul qui est installé à Laval mais travaille à Lasalle.

Le cinquième chapitre poursuit deux objectifs principaux : d'un côté, il s'agira de faire un survol de l'histoire de l'immigration africaine au Québec à travers notamment l'évolution des législations canadienne et québécoise en matière d'immigration. Ce survol historique sera accompagné de quelques données statistiques se rapportant aux immigrants guinéens, maliens et sénégalais établis au Québec. D'un autre côté, il sera question de présenter à grands traits les pays d'origine des immigrants qui font l'objet de ce mémoire soit la Guinée, le Mali et le Sénégal.

Le sixième chapitre donne lieu à la présentation des données recueillies lors des entrevues. Ces données comprennent essentiellement les sentiments, les opinions, les intentions, les expériences et les perceptions que les 15 répondants ont exprimés par rapport aux différents thèmes qui ont été abordés en lien avec notre objet d'étude.

Quant au septième chapitre, il marque la phase d'exploitation et d'analyse approfondies du matériel issu des entrevues. A ce stade, il sera plus exactement question d'une analyse de contenu qui nous conduira à faire ressortir des entrevues, les messages explicites et les significations implicites qu'elles sous-tendent dans le but de décortiquer les comportements qu'ils représentent chez nos répondants.

La conclusion servira de point final à notre mémoire et nous permettra d'apporter des réponses nécessaires à nos questions de recherche, de valider nos hypothèses et le cas échéant, d'indiquer une limite à celles-ci.

CHAPITRE I

INTÉGRATION : CONCEPTS, DÉFINITIONS ET THÉORIES

Dans ce chapitre, les principaux concepts inhérents à l'intégration et leurs définitions seront successivement présentés et commentés. Subséquemment, le sens et les conditions que nous rattachons à l'intégration sociale dans le cadre de ce mémoire seront mis en exergue pour mieux spécifier notre approche. Aussi, les courants sociologiques qui ont contribué au développement du concept seront rapidement exposés.

1.1 Les concepts de l'intégration

La principale difficulté à traiter la question de l'intégration des populations issues de l'immigration réside inévitablement dans l'abondante terminologie qui sous-tend le sujet. L'intégration est un concept polysémique qui fait l'objet de nombreuses acceptions de nature sociologique, anthropologique, psychologique et économique. En outre, il alimente le sens de plusieurs autres concepts voisins qui sont le plus souvent confusément employés aussi bien dans le langage courant que dans la littérature scientifique. Ce constat nous amène à passer en revue les concepts fréquemment utilisés qui véhiculent pour la plupart des définitions analogues ou nuancées du vocable de l'intégration. Par la suite, nous préciserons le sens spécifique dans lequel nous l'entendons et les raisons principales qui justifient une telle spécification.

En effet, le processus par lequel les minorités immigrées adhèrent aux normes et à la culture de la majorité au sein de la société d'accueil reçoit de manière générale diverses appellations dont les plus courantes sont : intégration, insertion, assimilation et acculturation. D'une part, il ressort que ces termes peuvent s'entendre comme des synonymes, et d'autre part ils s'emploient quelque fois pour exprimer des nuances. Pourtant, il n'en reste pas moins que leur sens demeure globalement équivoque et il varie selon les auteurs, les contextes et les idéologies. Aussi, avouons que le concept (intégration) est à la mode parce qu'il a

l'avantage d'incarner sous une forme laconique et simplifiée les modes d'ajustement social et culturel des populations étrangères dans leur pays d'établissement ; d'où le caractère englobant et souvent caricatural du concept.

Pareillement, le terme de l'assimilation n'est pas sans reproche puisqu'il véhicule par moments des jugements de valeurs, et traduit une connotation coloniale qui demeure péjorative. En fait, propagée dans un contexte historique marqué par l'expansion impérialiste, l'assimilation illustre l'unique issue pour l'évolution des peuples colonisés prétendument primitifs et sauvages ; et vis-à-vis desquels, la colonisation justifia sa mission humanitaire et civilisatrice à en croire la rhétorique du colonialisme.

En ce qui concerne le terme de l'acculturation, il relève d'une conceptualisation du discours anthropologique traduisant le changement identitaire issu d'un contact plus ou moins prolongé entre des individus ou groupes appartenant à des sociétés ou cultures différentes.

Historiquement d'après Azouz Begag (2003, p. 5), le concept de l'**intégration** est apparu dans la littérature à partir de 1309 pour signifier dans un premier temps "le rétablissement". Par la suite, ce sens originel a été repris, interprété et vulgarisé par le vocabulaire des sciences mathématiques, mais « ce n'est que plus tard qu'il sera utilisé pour désigner l'action d'incorporer un élément dans un ensemble. » D'ailleurs l'auteur rappelle que c'est seulement à partir du milieu du XX^e siècle que l'intégration s'emploie couramment pour décrire :

L'opération par laquelle un individu s'incorpore à un milieu, à une collectivité, par opposition à la ségrégation qui désigne la séparation de droit ou de fait des personnes en raison de leur race puis de leur niveau d'instruction ou de leur condition sociale.

S'appuyant sur ces conditions, Begag (2003, p. 5) en vient à distinguer les modes d'intégration par l'**assimilation** « dont l'étymologie renvoie à l'idée de rendre semblable et qui suppose l'identification à la société d'accueil » et l'**acculturation** qui « désigne le processus par lequel les populations étrangères adoptent les valeurs de la culture du pays d'accueil. » Pour sa part, Eric Taïeb

(1998, p. 19) voit plutôt un lien de cause à effet entre les trois notions, et souligne dans cette perception que « toute acculturation est un mélange qui peut conduire à l'assimilation ou à l'intégration [...] »

Quant au vocable de l'**insertion**, il est tiré du latin *inserere*, et signifie étymologiquement introduire un corps dans un milieu différent. Selon Marc Lorient (1999, p. 8-9) l'insertion est un « terme administratif dont l'usage remonte en 1970 et renvoie au sens professionnel ou/et économique d'insertion au marché du travail. »

Dans ses recherches sur l'immigration en France et sur la terminologie associée à l'intégration des immigrés, Mohand Khellil (1997, p. 6) a jugé nécessaire d'introduire dans la littérature le nouveau concept de la **cohabitation** « pour décrire les situations intermédiaires vécues par les immigrés aux premières heures de leur exil ou dans certaines situations qui s'apparentent aujourd'hui à un isolement proche du ghetto. » Une telle perspective amène Khellil (1997, p. 72) à exposer mais sans détails, une autre interprétation des concepts de l'intégration dans laquelle les quatre termes suivants : cohabitation, insertion, intégration et assimilation « correspondaient à des étapes que franchissaient les immigrés au cours de leur exil pour passer du simple stade de cohabitation à une situation d'assimilation. » Dans ce schéma, l'auteur présente l'assimilation comme « un terme extrême aboutissant à une intégration parfaite » et considère dans ces conditions l'insertion et l'intégration comme « deux stades intermédiaires plus confortables » pour les immigrants.

Dominique Schnapper (1991, p. 99) quant à elle, avoue préférer le terme de l'intégration à tout autre concept pour « désigner les divers processus par lesquels les immigrés comme l'ensemble de la population réunie dans une entité nationale participent à la vie sociale. » Dans sa conceptualisation, Schnapper (1991, p. 95) évite à souhait l'usage du concept assimilation qu'elle estime être chargé de valeurs et lequel de son point de vue « semble impliquer l'idée que les individus et les groupes perdent toutes leurs spécificités d'origine. » À la place du terme de l'assimilation, cet auteur propose plutôt celui de l'acculturation, qu'elle considère comme un concept suffisamment neutre pour définir formellement les processus

« de réinterprétation, par lesquels les populations issues de l'immigration adoptent (ou adoptent partiellement ou refusent d'adopter) les comportements et les attitudes explicitement ou implicitement exigés par la société d'installation. »

Contrairement à de nombreux auteurs, Selim Abou (1977, p. 36) apporte une explication conceptuelle nettement nuancée où, par définition, l'adaptation signifie « l'accommodation des immigrants au milieu physique du pays d'accueil » et l'intégration qualifie « l'insertion des immigrants dans les structures sociales, économiques et politiques de la société d'accueil. » Alors que l'acculturation désigne « les phénomènes d'interférences culturelles qui résultent, à tous les niveaux de l'adaptation et de l'intégration, de la confrontation du système de valeurs et de représentations originel des immigrants avec celui de la société d'accueil. »

1.2 Les définitions de l'intégration

Certes, l'intégration fait l'objet de diverses définitions dans la littérature, cependant, on peut ramener celles-ci à deux tendances fondamentales. La première perçoit l'intégration comme un processus tandis que la seconde la conçoit comme le résultat d'un processus. Ce sont là, deux modes d'explication et d'analyse qui envisagent différemment la portée des moyens et la finalité d'une même dynamique. En témoigne par exemple l'illustration suivante de Schnapper (1991, p. 87) qui appelle intégration, « les processus par lesquels les populations, immigrées ou non, acquièrent progressivement les normes de la société dans laquelle elles vivent. » Il convient de noter plus précisément que Schnapper, s'appuie sur le postulat suivant lequel, la culture n'est pas un acquis, et examine l'intégration dans une vision exclusivement culturelle en la caractérisant comme « un processus au cours duquel les individus – immigrés ou non – acquièrent, perdent, renouvellent, élaborent, interprètent et réinterprètent des éléments divers. » La notion de transformation graduelle que suppose le processus est aussi visible chez Jean-Louis Bianco, Harlem Désir et Stéphane Hessel (1997, p. 19)

pour qui, l'intégration est un « processus spécifique qui assure la participation active à la société nationale d'éléments variés et différents, tout en permettant que subsistent des spécificités culturelles, sociales et morales. »

Inversement, Didier Lapeyronnie (1993, p. 20) voit à travers l'intégration, la résultante de multiples interactions qui ont lieu entre les acteurs institutionnels et non institutionnels. C'est dans ce contexte que cet auteur observe que l'intégration des minorités immigrées est :

le résultat de processus politiques et sociaux, de conflits d'orientation et de compromis. (...). Il s'agira donc de comprendre l'intégration des minorités immigrées à travers les rapports sociaux qui lient et opposent les populations immigrées, les sociétés d'accueil et les acteurs institutionnels.

Convenons-en, au regard de ce qui précède, il ressort que définir l'intégration n'est pas un exercice aisé vu que le terme traduit dans les faits un phénomène complexe et pluridimensionnel. Malgré cette évidence, on relève encore dans la littérature nombre de définitions qui pèchent par leurs caractères partiel et partial. Soit qu'elles privilégient le plus souvent un ou deux aspects de l'ensemble du processus de l'intégration au détriment d'autres non des moindres. Soit qu'elles sous-estiment la portée de certaines réalités liées aux besoins des immigrants. Ce qui contribue largement à présenter une description incomplète sinon biaisée de ce processus. Pour inverser cette tendance plus ou moins répandue, certains travaux réalisés récemment au Québec, en Europe et ailleurs tâchent désormais d'élargir l'interprétation de l'intégration en proposant des définitions plus étendues qui prennent en compte plus d'un aspect du phénomène. Ainsi, pour refléter la complexité et l'étendue des problématiques relatives à l'intégration, une étude gouvernementale du Québec suggère que « la resocialisation que doit vivre l'immigrant inséré dans un milieu entièrement nouveau exige une adaptation à l'ensemble des dimensions de la vie collective de la société d'accueil. » (Québec, ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration, Direction des communications, 1990, p. 4). Dans cette perspective, l'étude en question mentionne parmi les dimensions où se vit le processus d'adaptation de

l'immigrant : l'intégration linguistique, l'intégration socio-économique, l'intégration culturelle et l'intégration sociale.

Pareillement, Vincent de Gaulejac et Taboada Léonetti (1994, p. 54) proposent une définition multidimensionnelle qui a la clairvoyance de ratisser large en articulant plusieurs facteurs qui concourent à l'intégration.

Intégration et exclusion sont deux pôles opposés du processus par lequel les individus s'insèrent de diverses manières, dans la société dans laquelle ils vivent. Trois dimensions principales peuvent être dégagées :

- une dimension économique qui autorise l'insertion et la participation sociale à travers des activités de production et de consommation ; on parlera alors du travail et des ressources ;
- une dimension sociale comprenant d'une part l'intégration au sein des groupes primaires et d'autre part l'intégration dans la société globale à travers des liens sociaux institutionnels ;
- une dimension symbolique définie par des normes et des valeurs communes d'une part et par des représentations collectives définissant les places sociales d'autre part.

Poursuivant leur raisonnement, Gaulejac et Léonetti (1994, p. 94) apportent une précision intéressante qui souligne « l'intégration symbolique » des individus, laquelle se manifeste selon eux par leur reconnaissance sociale, c'est-à-dire par « la reconnaissance de la place qu'ils occupent au sein du système (...) Elle s'exprime aussi par l'adhésion à des normes collectives, à un projet social partagé qui permette de se projeter dans l'avenir. »

Quant à nous, notre vision de l'intégration est essentiellement étapiste sinon dynamique. Ce qui tout naturellement, nous porte à considérer l'intégration comme un processus à la fois adaptatif et pluridimensionnel. Nous estimons que le passage de l'immigration à l'établissement durable dans les réseaux formels et informels de sociabilité au sein de la société d'accueil, implique chez l'immigrant une mutation vitale liée aux multiples sphères de la société d'accueil. Dès lors, par définition, l'intégration sociale définit dans notre optique le processus d'ajustement aux conditions sociales ou au système de normes et de valeurs communes de la société d'accueil, permettant aux immigrants de se mêler

progressivement à la population locale, de s'y identifier partiellement et d'y participer aux activités collectives. Pour autant, ce processus de resocialisation ne signifie pas que l'immigrant doive renoncer absolument ou définitivement à ses particularités culturelles d'origine ; comme renier ses croyances religieuses et ses pratiques alimentaires au profit des valeurs dominantes. Ceci équivaldrait plutôt à l'assimilation. Or dans les faits, l'intégration, contrairement à l'assimilation, ne conduit pas forcément l'immigrant à renoncer définitivement à ses valeurs d'origine même si par ricochet, celles-ci sont appelées à s'affaiblir avec le temps. Car, « si certaines valeurs sont irréversibles, d'autres, au contraire, changent en fonction des situations vécues. » (Khellil, 1997, p. 5 citant Cherkaoui). Egalement, Khellil (1997, p. 6) renchérit en précisant que « l'intégration, au contraire de l'assimilation, ne suppose pas la rupture physique et culturelle d'avec le pays d'origine. »

À notre point de vue, on ne saurait entrevoir une intégration réussie ou en cours de réalisation en l'absence de tout désir de participation à la vie sociale de l'environnement d'accueil ainsi que d'un sentiment d'identification plus ou moins tacite à celui-ci.

Dans ces conditions, la participation implique un processus d'échange ou d'interaction par lequel l'immigrant communique plus ou moins harmonieusement avec les acteurs institutionnels et les individus qui peuplent son environnement social d'accueil ; en l'occurrence le voisinage immédiat et le milieu de travail. Ces deux espaces constituent potentiellement, parmi tant d'autres, des cadres privilégiés de resocialisation de l'immigrant aux réalités multiples de son nouvel environnement, en lui permettant tant bien que mal de se familiariser avec les codes culturels, la mentalité dominante et les spécificités locales de la langue majoritaire du pays d'accueil. Ainsi, les relations sociales qui se tissent et s'entretiennent par exemple dans le voisinage et dans les milieux de travail entre les immigrants et les membres des autres groupes ethniques pourraient contribuer à réduire considérablement l'écart culturel entre les premiers et les seconds. Outre l'apprentissage et la pratique de la langue, les contacts durables, la proximité sociale, ce type d'interactions interpersonnelles alimente en ressources de tous

ordres (échanges d'informations utiles, entraide, soutien moral et affectif, etc.) le cheminement adaptatif de la minorité immigrée.

Dès lors, l'expérience des relations d'amitié, de voisinage et de travail de l'immigrant est d'importance dans son intégration sociale. La même idée de resocialisation de l'immigrant par le travail et les liens sociaux ressort dans plusieurs travaux sur l'immigration en Europe. On pourrait par exemple paraphraser l'opinion de Khellil (1997, p. 95) qui, citant Maurice Cusson (1992, p. 408), définit l'intégration sociale par la qualité et la fréquence des relations qui se nouent entre les personnes engagées dans des activités communes à travers lesquelles elles « se connaissent, se parlent, s'apprécient, s'aident mutuellement... »

Bref, la participation sociale consiste donc, pour l'immigrant, à prendre une part active dans la vie de sa cité d'adoption en s'impliquant davantage dans les activités et les réseaux de sociabilité de celle-ci. Cette participation aura pour finalité de structurer et de consolider l'existence sociale de l'immigrant, laquelle passe plutôt par la volonté d'ouverture aux autres de l'immigrant mais aussi, par la reconnaissance et l'acceptation de celui-ci par les membres majoritaires de la société.

L'autre condition que nous attachons à l'intégration sociale est le sentiment d'appartenance que l'immigrant ressent consciemment ou non par rapport à la société d'accueil. Ce sentiment d'appartenance pourrait s'exprimer par le degré d'attachement de l'immigrant à sa nouvelle société nationale. Ici, il nous semble aller de soi qu'il y a un lien de cause à effet entre cette deuxième condition associée à l'intégration et la première que nous avons exposée précédemment. De ce fait, il nous semble aussi, que, plus la participation sociale d'un immigrant est accrue, plus il a tendance à s'identifier peu ou prou à la société d'accueil. Dans ce contexte, on pourrait croire que le fait de vivre les mêmes lois et de partager la même situation nationale favoriserait à la longue le sentiment ou le lien d'appartenance et de solidarité de la minorité au groupe majoritaire.

Les remarques qui précèdent illustrent amplement le sens et les conditions que nous relions à la notion de l'intégration sociale des immigrants. Notre définition

de l'intégration et la perspective qu'elle offre rejoignent – si besoin est de le dire – les perspectives définies par le gouvernement du Québec en termes de politiques d'orientation (Québec, ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration, Direction des communications, 1990, p. 3) et qui s'énoncent de la manière suivante :

L'intégration est un processus d'adaptation à long terme, multidimensionnel et distinct de l'assimilation. Ce processus, dans lequel la maîtrise de la langue d'accueil joue un rôle moteur essentiel, n'est achevé que lorsque l'immigrant ou ses descendants participent pleinement à l'ensemble de la vie collective de la société d'accueil et ont développé un sentiment d'appartenance à son égard.

D'après les auteurs de ce document officiel, le développement de ce sentiment d'appartenance conduit l'immigrant à apprendre à se reconnaître comme membre à part entière de la société d'accueil, notamment en partageant un vécu commun avec l'ensemble des citoyens de la société à travers diverses situations d'interactions sociales. D'où la nécessité d'une participation pleine et active de l'immigrant à la vie de la société globale susceptible de l'amener idéalement à développer « un sentiment d'identification et d'allégeance à la société globale qui unit tous les citoyens au-delà de leurs différences individuelles ou de leur appartenances spécifiques. » (p. 10). Quant à la participation, elle représente, selon la même orientation politique (Québec, ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration, Direction des communications, 1990, p. 7), un idéal dont :

l'objectif ultime est de permettre à tous les citoyens un égal accès aux ressources, services et instances décisionnelles afin qu'ils soient en mesure d'apporter, dans les limites de leurs capacités personnelles, leur pleine contribution à la vie économique, sociale et politique de la société dont ils sont membres.

1.3 Les théories de l'intégration

Historiquement, la question de l'intégration a été étudiée principalement dans deux perspectives sociologiques : celles d'Émile Durkheim et de l'École de Chicago ; constituant ainsi deux paradigmes incontournables pour l'étude des questions relatives à l'intégration.

1.3.1 La sociologie durkheimienne

Il y a plus d'un siècle, les célèbres travaux d'Émile Durkheim en France étaient vite devenus une des références classiques pour la recherche sur les mécanismes (individuels et sociaux) de l'intégration. En effet, le thème de l'intégration sociale occupe une place centrale dans l'ensemble des œuvres de Durkheim. En d'autres termes, « Pourquoi et comment les individus sont-ils intégrés à la société ? Cette interrogation traverse de part en part toutes les recherches que Durkheim a conduites. » (Boudon et al, 2003 p. 70). Durkheim explique l'intégration sous l'angle du degré de cohésion qui rattache l'individu au système social dont il est membre. Dans cette approche sociologique, l'intégration sociale représente la conséquence logique de l'incorporation des individus dans les structures sociales d'appartenance comme la famille, l'église, l'armée, le milieu de travail et la société politique. Dans cet esprit, le sociologue français distingue « le suicide altruiste » comme la conséquence d'une intégration excessive et « le suicide égoïste » qui résulte d'un individualisme excessif ; partant, il établit le postulat suivant : « quand l'homme est détaché de la société, il se tue facilement, il se tue aussi quand il y est fortement intégré. » (Durkheim, 1930, p. 233). Dans ses recherches laborieuses sur le suicide, Durkheim (1930, p. 223) est parvenu à la conclusion que le suicide est le produit d'un défaut et d'un déficit d'intégration de l'individu dans sa société d'appartenance. C'est pourquoi, selon lui, « le suicide varie en raison inverse du degré d'intégration des groupes sociaux dont fait partie l'individu. »

Par contre, il faut souligner que l'ensemble des recherches de Durkheim présente un défaut majeur lié à l'absence de corrélation entre intégration et immigration dans le contexte européen. Une lacune que la sociologie de Chicago pour sa part, aura largement comblée dans le contexte nord-américain.

1.3.2 L'École de Chicago

L'École de Chicago est, depuis les années 1930, le nom que l'usage a consacré au département de sociologie de l'université de Chicago en raison des travaux d'avant-garde que ses chercheurs ont réalisés sur l'immigration, les relations interethniques et interraciales dans le but de comprendre les mutations sociales et culturelles considérables qui ont caractérisé le développement de certaines villes aux Etats-Unis, notamment celle de Chicago. Contrairement à l'approche durkheimienne, la sociologie de Chicago est celle qui a pu associer de manière systématique l'intégration et l'immigration ; et ce, avant tout autre courant. Ceci est un fait qui mérite d'être souligné. Cette vision des sociologues de Chicago, jusque là inédite, s'explique certainement par le rôle déterminant qu'a pu jouer l'immigration dans la croissance phénoménale de la population de cette ville. Pour retracer le développement fabuleux de la ville de Chicago, il convient d'observer à la suite de Alain Coulon (1992, p. 5) empruntant à Burgess et Newcomb (1931, p. 5) que « la bourgade qui comptait 4 470 habitants lors du recensement de 1840, en comptait 1 100 000 cinquante ans plus tard, en 1890, et en comptera près de 3 500 000 en 1930. » Ce peuplement rapide et continu de la ville de Chicago procède historiquement de l'arrivée massive et par vagues successives de migrants ruraux et d'immigrants européens à telle enseigne qu'en « 1900, plus de la moitié de la population de Chicago était née en dehors d'Amérique. » (Coulon, 1992, p. 5). Ce qui faisait ainsi de cette ville un territoire propice pour l'étude empirique des problèmes urbains, de l'immigration, des relations ethniques et raciales.

Pour l'essentiel, les chercheurs de l'École de Chicago ou plus exactement ses précurseurs, ont appréhendé l'intégration des immigrants à la société américaine dans une perspective plutôt assimilationniste. C'est pourquoi, d'après William Thomas rapporté par Coulon, (1992, p. 34), « l'assimilation est à la fois souhaitable et inévitable. Elle requiert la construction d'une mémoire commune entre le natif et l'immigrant. » Toujours selon cet auteur, une telle évolution implique de la part des immigrants, qu'ils apprennent, outre la langue du pays d'accueil, « les grands traits de son histoire, de ses idéaux et de ses valeurs. »

Parmi les apports considérables de la tradition de Chicago au sujet des problématiques de l'intégration des immigrants à la société américaine, figurent en bonne place, la thèse désormais classique suivant laquelle, l'adaptation des immigrants obéit à une transformation cyclique qui s'accompagne d'un processus dit de désorganisation – réorganisation sociales. La désorganisation familiale ou collective, expression que l'on doit à Thomas et Znaniecki qualifie un état pouvant découler de changements multiples, le plus souvent de nature économique, technique et surtout migratoire. Ainsi, dans l'optique de ces deux auteurs, la désorganisation sociale se manifeste par un déclin de l'influence des règles sociales sur les individus, un effritement des valeurs communautaires et une valorisation accrue des pratiques individuelles. En ce qui concerne les immigrants, cette désorganisation sociale renvoie à une phase transitoire de confrontation ou d'inadaptation aux réalités nouvelles de la société d'accueil, tandis que la réorganisation qui la succède désigne plutôt une étape nécessaire visant à atténuer l'écart avec les valeurs dominantes sinon « une conduite qui va leur (les immigrants) permettre de s'adapter à leur nouvel univers. » (Coulon, 1992, p. 30). Selon Thomas et Znaniecki, dans le processus de réorganisation, le renforcement de la solidarité communautaire, le rétablissement des règles et des pratiques traditionnelles, la répartition ethnique ou nationale de l'habitat, loin de constituer une régression « vont jouer un rôle décisif ».

Par ailleurs, analysant la nature des interactions sociales qui s'opèrent entre les natifs de la société d'accueil et les minorités immigrées ou raciales, Park « distingue quatre étapes, chacune représentant un progrès par rapport à la

précédente : la compétition, le conflit, l'adaptation et l'assimilation. » (Coulon, 1992, p. 37). On peut davantage récapituler avec Coulon (1992, p. 37-39) et De Rudder (2002, p. 41-54) les traits dominants de ces étapes successives à la manière qui suit.

La compétition constitue d'après Park une fonction vitale et universelle parce qu'elle est inhérente à toute organisation sociale. Dans le cas présent de coexistence des natifs et des immigrants où le contact social est plutôt absent sinon limité aux rapports économiques qui définissent le marché du travail. Dans ce contexte, la compétition concourt à structurer l'ordre social, car elle sous-tend une concurrence variée entre la population d'accueil et les immigrants, notamment dans l'accès aux ressources comme l'emploi, les revenus, l'habitat, le pouvoir politique etc. **Le conflit** demeure une issue inéluctable de la compétition lorsque des populations différentes partagent un territoire commun. Le plus souvent, ce type de coexistence s'accompagne de préjugés raciaux pouvant dans certains cas dégénérer en affrontements plus ou moins directs ou violents. Toutefois, cette phase conflictuelle peut dans certaines conditions s'avérer avantageuse pour l'immigrant car « il s'agit d'une étape décisive, dans la mesure, où elle crée une solidarité parmi la minorité » (Coulon, 1992, p. 38). C'est dire que, c'est dans le groupe ethnique ou la communauté nationale d'origine que certaines minorités immigrées tenteront de trouver consciemment ou non, protection et soutien d'aide pour amoindrir les effets du conflit ouvert ou larvé avec l'environnement d'accueil. Pour les chercheurs de Chicago dont Park en premier, cette tendance à la retraite ethnique des immigrants comme moyen de survie, est une étape positive qui malgré tout concourt de manière déterminante à leur intégration dans la société globale. La troisième étape est celle de l'**adaptation** qui repose sur un ajustement réciproque des adversaires en présence au motif d'un compromis négocié de leur antagonisme. Ainsi, à ce stade et grâce à la reconnaissance des différences comme fondement du savoir vivre ensemble et au règne de nouvelles lois, « la rivalité n'a pas disparu, mais elle est réglée, contrôlée. » (De Rudder, 2002, p. 44). L'**assimilation** étant la dernière étape de ce schéma des relations raciales proposé par Park, constitue l'issue logique des processus sociaux

impliquant les natifs et les immigrants « au cours de laquelle les différences entre les groupes se sont estompées, et leurs valeurs respectives mélangées. Les contacts se multiplient et deviennent plus intimes, la personnalité de l'individu se transforme. » (Coulon, 1992, p. 39).

Maintenant que d'une part les concepts clés de l'intégration sont présentés, définis et analysés et que d'autre part, notre perception de l'intégration et les approches sociologiques qui ont exploré le thème en Europe et en Amérique du Nord ont été exposés, le chapitre qui suit fera de longs développements sur les questions de recherche et les généralités qui orientent ce sujet de mémoire.

CHAPITRE II

MISE EN SITUATION ET PROBLÉMATIQUE

Ce chapitre présente notre sujet de mémoire à travers ses articulations de base. Les objectifs qu'il poursuit, les questions et les hypothèses qui orientent le processus de la recherche y seront successivement développés.

2.1 La mise en situation

Le présent mémoire porte sur les tenants et les aboutissants de l'intégration sociale des immigrants dans une perspective individuelle. Son objectif principal est d'explorer sur le double plan théorique et empirique les logiques qui prévalent chez les immigrants ouest africains, notamment les Guinéens, les Maliens et les Sénégalais lorsqu'ils cherchent à s'intégrer dans la société québécoise.

Il s'agit plus exactement d'une tentative d'examiner et de mettre en évidence les principales stratégies d'ajustement que les personnes immigrées originaires de l'Afrique de l'Ouest mettent en œuvre au gré des situations sociales quotidiennes qu'ils vivent ou subissent pour réaliser individuellement leur intégration dans la société d'accueil, en l'occurrence le Québec.

L'inventaire (sans prétention à l'exhaustivité) auquel nous avons abouti suite à la revue substantielle de la littérature savante, révèle très peu d'études et de recherches scientifiques sur cette façon spécifique d'approcher la question de l'intégration sociale au Québec, dans un contexte d'immigration. Cette absence relative dans la littérature scientifique, de recherches antérieures, axées sur les stratégies individuelles d'adaptation des immigrés pourrait ainsi s'expliquer pour paraphraser Taboada Léonetti (1994, p. 23), par le fait que les études mono disciplinaires ont toujours tendance « à réduire la complexité de l'objet qu'elles étudient ». C'est pourquoi, cette auteure estime que « les facteurs qui ne peuvent être mesurés avec les instruments

méthodologiques dont on dispose, sont éliminés comme étant non pertinents », mais aussi parce que, ajoute-t-elle, une étude sociologique typique ne peut « comptabiliser des événements individuels que si leur fréquence en fait des phénomènes collectifs. »

Ainsi la rareté des études de cas précédentes et de références notables impose à notre démarche la difficulté suivante: l'impossibilité de référer à des données théoriques et méthodologiques établies ou l'impossibilité de s'appuyer de manière systématique sur des observations et des connaissances antérieures.

Pour toutes les raisons susmentionnées, nous avons choisi de procéder à une recherche de type exploratoire. La recherche d'exploration est, sans aucun doute, par sa nature descriptive et interprétative, celle qui convient le mieux à un domaine de recherche relativement inexploré. Dans ses travaux sur les techniques de recherche dans les sciences humaines, Tremblay (1968, p. 64) mentionne que les études exploratoires « sont orientées vers l'observation de la réalité en vue de définir les principaux éléments d'un problème, d'une situation ou d'un comportement. » L'objectif étant, selon lui, de « récolter un très grand nombre de données d'observation sur un phénomène peu ou mal connu. »

En effet, la littérature spécialisée renferme un nombre considérable d'études ou de recherches portant sur la thématique de l'immigration et de l'intégration. Cependant, ces études s'inscrivent essentiellement dans deux directions principales : d'une part, celles qui se concentrent sur l'analyse empirique de l'incidence des politiques et logiques gouvernementales d'intégration des minorités immigrées; et d'autre part, celles qui examinent les difficultés vécues par les immigrants aux niveaux social, économique, culturel et psychologique. De ce point de vue, il appert que l'étude des questions d'intégration offre aux chercheurs deux avenues possibles : soit les priorités de l'État d'accueil en matière d'immigration et les moyens qui y sont rattachés; soit les conditions et les préoccupations des immigrés ainsi que des conduites sociales et culturelles qui en découlent.

Cette double orientation des recherches s'explique par le fait que, « l'intégration suppose l'implication de deux partenaires : le pays d'accueil qui prend un certain

nombre de dispositions pour favoriser l'intégration ; les immigrés qui doivent parcourir une certaine distance pour réaliser cette ambition » (Khellil, 1997, p. 6).

Pour notre part, nous voulons orienter le présent travail de recherche particulièrement sur les actions et les réactions individuelles qui accompagnent le processus dynamique de mutation de l'immigrant vers une étape avancée, qui sera plutôt marquée par une participation active et un sentiment progressif d'appartenance à la société d'accueil. Dans notre raisonnement, un tel couronnement pourrait constituer un des indices d'une intégration sociale réussie ou en voie de l'être.

Dans les faits, l'intégration sociale qualifie un phénomène global, multiforme et complexe parce qu'il comporte des facteurs de nature variée notamment psychologiques, sociaux, culturels, économiques et autres. Dès lors, pour rendre commode et efficace l'étude d'un tel sujet, il convient un tant soit peu d'identifier et de cerner toutes les composantes qui le constituent. Par la suite, il nous paraît bien impératif de fixer les variables et les dimensions de l'intégration que nous jugeons pertinentes du point de vue de l'angle sous lequel nous comptons aborder la problématique qui nous préoccupe à savoir : les aspects individuels de l'intégration des immigrés dans la société d'accueil.

Pour approcher notre sujet, il nous paraît nécessaire pour les besoins de la cause de faire un tour d'horizon sur la question de l'intégration, notamment les conceptions politiques et les conditions ou les facteurs qui y sont attachés.

2.2 Les modèles d'intégration des minorités immigrées

Schématiquement, le passage dynamique de l'immigration à l'adaptation progressive aux normes et valeurs du pays d'accueil pose l'épineuse question de l'intégration sociale et de la condition immigrée. En outre, les modes d'intégration des personnes et minorités issues de l'immigration varient selon les pays.

L'état actuel des savoirs concernant l'intégration conduit à identifier trois principaux modèles d'intégration dans les pays dits d'immigration comme le Canada, les États-unis, la France par exemple. Georges Tapinos (1994), cité par Garson et Thoreau (1999, p. 27), distingue le modèle assimilationniste français, le modèle communautaire à l'anglaise, la conception culturelle et restrictive de l'Allemagne. Dans cette optique, plusieurs auteurs, comme Lapeyronnie (1993), Khellil (1997), Vaillant (1998), Cohen (1999) citant Brubaker (1989), Schnapper (1998) et bien d'autres se rejoignent pour spécifier tour à tour le multiculturalisme (au Canada et aux États-unis), qui, fondé sur le principe de l'intégration communautaire, définit la reconnaissance officielle de la diversité culturelle des différentes communautés ethniques qui coexistent dans un espace national au nom du pluralisme culturel. Le modèle français qui est dit assimilationniste s'articule sur l'intégration individuelle au nom du principe républicain de citoyenneté, lequel garantit l'égalité des droits pour tous y compris les immigrés et bannit l'expression des particularismes culturels dans l'espace public. En outre, ces mêmes auteurs reconnaissent la conception ethnique limitative de la nation (le cas de l'Allemagne) qui met l'accent sur les liens de sang et la parenté. D'où la difficulté pour les étrangers qui ne partagent pas la même mémoire collective que les Allemands d'accéder à la nationalité allemande.

Le bref rappel qui précède sur les politiques d'intégration en vigueur dans les États traditionnels de l'immigration, nous a paru doublement nécessaire. Il vise à dresser un bref état de la question et à mieux circonscrire progressivement l'angle sous lequel nous envisageons aborder notre sujet. Car « l'intégration des immigrés est un vaste sujet, et il importe de délimiter de façon précise le champ que l'on entend explorer » (Garson et Thoreau, 1999, p. 25). C'est dans un tel souci de précision, que nous avons pris soin d'indiquer dès le départ l'objet de la présente recherche qui vise plus les individus immigrés que les groupes communautaires du même ordre. Dans leur analyse commune sur l'intégration, Garson et Thoreau (1999, p. 27) font la remarque suivante :

Le processus d'intégration peut-être analysé, soit comme un processus concernant les groupes, soit comme un processus concernant les individus. Or, les politiques d'intégration mises en œuvre par les différents pays d'accueil peuvent volontairement privilégier plus ou moins, soit l'intégration des groupes, soit l'intégration des individus. Il existe donc un conflit potentiel entre l'analyse scientifique des faits et le système de valeurs sur lequel reposent les politiques.

Par ailleurs, de son côté, Khellil (1997, p. 40) fait remarquer que « l'individu bénéficie d'une marge de décision lorsqu'il doit adhérer à un système, du moins dans les sociétés démocratiques ouvertes sur le monde extérieur. » C'est le cas, souligne-t-il, de l'intégration qui suppose la socialisation, laquelle « comporte ainsi une part importante d'adaptation aux valeurs communes mais qui laisse aussi une certaine marge à l'autonomie individuelle. » C'est justement sur la base de cette liberté relative reconnue à l'immigrant dans la société d'accueil que se situe une part essentielle de l'orientation qu'il entend donner à son processus d'adaptation en fonction de sa subjectivité, de ses objectifs et de ses ressources personnelles. Et, ces logiques individuelles des immigrants sont quelque fois bien loin des préoccupations politiques de l'État d'accueil.

C'est pourquoi, Khellil (1997, p. 125) conclut son étude en soulignant que l'intégration des immigrés, vue sous l'angle d'une entreprise individuelle doit être ramenée à « la socialisation secondaire qui est bien celle qui résulte des interactions et des expériences individuelles ». C'est donc dire que, c'est la forme individuelle de l'intégration qui nous intéresse ici, laquelle suppose selon Vaillant (1998, p.48) que « chaque étranger adhère à la société [...] par sa pratique de la langue, son apprentissage de la culture et sa volonté de participer à la vie de la nation. »

2.3 Les conditions de l'intégration

Nombre de théoriciens que nous avons consultés considèrent que deux types de facteurs tiennent un rôle déterminant dans l'intégration des immigrés au sein de la

société d'accueil. Ce sont : les conditions environnementales ou exogènes et les conditions personnelles qui sont liées aux immigrants eux-mêmes. Certains spécialistes du sujet comme Berry (1991, p. 40), situent essentiellement la capacité d'intégration des immigrants à deux niveaux, puisque selon lui, l'intégration sociale « dépend en partie de leur désir de participer à la vie de la société d'accueil (attitude favorable à l'assimilation ou à l'intégration) et en partie de leur acceptation par celle-ci. »

Les conditions environnementales désignent principalement l'acceptation des immigrés par la population d'accueil. C'est pourquoi Bott (1971), cité par Vaillancourt (1994) inclut dans les caractéristiques environnementales « l'environnement (sociopolitique et socioculturel) d'accueil de l'immigrant, le type de quartier où il réside et la nature des politiques ou programmes d'intégration. » Quant aux caractéristiques personnelles, elles comprennent l'âge, le sexe, le revenu, les traits de caractères, les attitudes des individus.

Également, au nombre des conditions essentielles de l'intégration, Gaby Hsab (1996), s'inspirant successivement de Kim (1988), de Gudykunst et Kim (1984), ajoute, outre la capacité, les raisons de départ, la motivation des immigrants pour s'intégrer et pour participer à la vie de la société d'accueil, une série de facteurs personnels et collectifs. A ce titre, Hsab (1996, p. 41) suggère la nécessité d'examiner l'adaptation des immigrants « d'un côté, en fonction de leur expérience, de l'accroissement de leurs compétences linguistiques et culturelles, et, de l'autre côté, en fonction de l'environnement (sociopolitique et socioculturel) et des prédispositions de la société d'accueil. »

Ainsi, parmi toute cette gamme de conditions déterminantes de l'intégration des immigrés, nous souhaitons nous appesantir sur celles qui sont inhérentes à la subjectivité des individus, et qui de ce fait déterminent leurs attitudes individuelles face à l'acculturation. En fait, les variables personnelles constituent une part essentielle de la capacité d'adaptation des personnes immigrées, même si elles ne sont pas suffisantes pour définir à l'avance l'issue finale du processus d'intégration. D'où

l'importance de l'attitude¹, de la motivation des immigrants, des perceptions qu'ils ont de la majorité d'accueil, des buts personnels qu'ils se donnent en lien avec leurs projets migratoires et des stratégies d'ajustement qui en découlent. Car, dans la vie quotidienne, « chaque immigré suit son parcours individuel, en fonction de son expérience personnelle. » (Khellil, 1997, p. 91). De ce fait, l'intégration individuelle suppose que le processus d'adaptation relève de la volonté propre et de la démarche personnelle de l'immigrant.

2.4 Problématique

Au moment de s'établir de manière permanente dans le pays d'accueil, quelques traits dominants caractérisent la condition migratoire de la majorité des immigrants : situation de travail précaire, ressources matérielles insuffisantes, inadaptation aux normes et valeurs communes d'où le décalage culturel et social avec la majorité de la population. A cela s'ajoute cette autre caractéristique : l'absence ou la faiblesse des liens sociaux qui a pour conséquence l'isolement social de l'immigrant.

En premier lieu, les immigrants sont en situation de rupture physique avec leurs sociétés d'origine qu'ils ont quittées en y laissant leurs familles, parents, amis et voisins. En second lieu, ils sont en rupture de cadre avec leur milieu d'accueil, parce qu'ils affrontent un nouveau système social dont les pratiques, les lois et la culture sont différentes de celles qu'ils ont intériorisées antérieurement. Ce faisant, les immigrants sont exposés à un malaise profond d'ordre psychologique et social. En outre, l'absence de relations de soutien social avec la population d'accueil les place dans une situation inconfortable de vide relationnel. De ce fait, soit dit en passant, toute immigration entraîne habituellement « un déracinement à la fois géographique et historique, culturel et linguistique, social et spirituel. Tout immigrant [...] est un

¹ L'attitude signifie disposition, état d'esprit (à l'égard de quelqu'un ou de quelque chose); ensemble de jugements et de tendances qui pousse à un comportement (Le nouveau Petit Robert, 1993, p. 152).

déraciné, un transplanté. » (Buzzanga, 1989, p. 11). Pourtant, en plus d'être affecté par l'émigration et de faire face à des besoins de type nouveau, l'immigrant devra encore interagir avec son milieu d'accueil pour réduire progressivement son déséquilibre mental ; car, comme le suggère fortement Buzzanga (1989, p. 11), « il doit aussi s'intégrer à son pays d'adoption. Cet effort d'adaptation et d'intégration implique, plus d'une souffrance aiguë. » Dans ces conditions, les immigrants, en majorité, sont amenés à opérer des choix de comportements au gré des situations d'interaction qu'ils vivent ou subissent quotidiennement dans la société d'accueil.

2.4.1 Question et hypothèse centrales

Ainsi, au regard de ce qui précède, notre processus de recherche vise à répondre à la question centrale qui suit : comment les stratégies individuelles d'ajustement des immigrants influencent-elles l'issue de leur processus d'intégration dans la société d'accueil ?

À priori, l'intuition de départ qui nous anime veut que : les stratégies individuelles d'ajustement que les immigrants adoptent pour s'intégrer dans la société d'accueil, pourraient servir de catalyseur pour influencer négativement ou positivement leur processus d'intégration sociale. Autrement dit, à notre humble avis, le choix par l'immigrant d'une stratégie personnelle d'ajustement et sa mise en oeuvre peuvent retarder, limiter, accélérer ou annihiler son processus d'intégration sociale.

2.4.2 Question et hypothèse sectorielles

Dans le même ordre d'idées, nous formulons la question sectorielle suivante : Pourquoi, alors qu'ils sont dans la quasi-totalité confrontés relativement aux mêmes

difficultés d'adaptation dans la société québécoise, les immigrants guinéens, maliens et sénégalais s'intègrent-ils inégalement ?

Dès lors, nous faisons l'hypothèse sectorielle suivante : certes, les difficultés d'adaptation au Québec sont quasiment les mêmes pour tous les immigrants guinéens, maliens et sénégalais mais, l'issue du processus d'intégration à laquelle ils parviennent quelques années plus tard diffère en fonction des motivations personnelles qui les guident et des trajectoires qu'ils empruntent individuellement pour s'intégrer dans la société québécoise. En d'autres termes, si les problèmes d'adaptation sont les mêmes pour tous les immigrants guinéens, maliens et sénégalais au Québec, les solutions qu'ils opèrent pour les résoudre demeurent différentes et varient au gré des individus, ce qui dénote ainsi une diversité des formes d'intégration.

A la lumière de ce qui précède, nous estimons que c'est suivant leurs motivations et en fonction des stratégies d'adaptation qu'ils privilégient individuellement, que les immigrants guinéens, maliens et sénégalais se distinguent au Québec. Il y a ceux qui parviennent quelques années plus tard à tirer leur épingle du jeu et à vivre en harmonie avec la société d'accueil et il y a aussi les autres, qui éprouvent continûment des difficultés à s'harmoniser avec la société québécoise.

Cela dit, à notre avis, la motivation pour s'adapter traduit l'engagement de l'immigrant lui-même à s'impliquer et à se réaliser dans son environnement d'accueil. Cet engagement nécessite des actions visant à assurer le fonctionnement normal de l'immigrant et sa participation active à la vie de la société d'accueil. De son côté, Hsab (1996, p. 40) tente d'apporter une distinction entre la motivation et la capacité à s'adapter d'autant plus que, selon lui, la motivation de chaque immigrant est « liée à la volonté de partager les mêmes intérêts que les membres de la société d'accueil, alors que la capacité varie d'une personne à une autre, et elle est liée au niveau d'apprentissage des codes linguistiques et culturels de cette société. »

Toutefois, certains auteurs estiment que la motivation pour s'intégrer est une évidence chez les immigrants sous prétexte que leur présence dans la société

d'accueil se situe dans la durée. C'est le cas notamment de Kim (1988), Gudykunst et Kim (1984) et de Brent (1983) cités par Hsiao (1996, p. 40) qui dans leur approche systémique de l'intégration, présupposent que « la motivation des immigrants pour s'intégrer et pour participer à la vie de la société d'accueil est très grande, puisqu'ils sont là pour rester. » Qu'à cela ne tienne, car on sait davantage, à la suite de plusieurs études déjà citées que l'issue du processus d'intégration ne dépend pas exclusivement de la volonté des immigrants, mais aussi dans une certaine mesure du degré d'ouverture de leur société d'accueil.

Par ailleurs, par définition, nous entendons par stratégie, un ensemble d'objectifs et de moyens qui orientent à court, moyen et long termes les activités d'une personne ou d'un groupe. Dans ce contexte, les stratégies d'adaptation nomment les choix et les comportements que les immigrants mettent en œuvre individuellement pour reconstruire ou maintenir leur identité en lien avec les nécessités de leur cheminement d'intégration sociale.

Dans le même ordre d'idées, le dictionnaire Larousse (2004) offre parmi tant d'autres, deux définitions au terme de stratégie que nous jugeons pertinentes pour la présente recherche. Ce sont : « (1) Art de coordonner des actions, de manœuvrer habilement pour atteindre un but. (2) Math. Dans la théorie des jeux, ensemble de décisions prises en fonction d'hypothèses de comportements des personnes intéressées dans une conjoncture déterminée. » De leur côté, Carmel Camilleri et ses collaborateurs, (1990, p. 30-31) définissent aussi la stratégie suivant le Petit Robert, de même Isabelle Taboada Leonetti (1990, p. 96) s'inspire par analogie des définitions de la notion de stratégie tirées du dictionnaire Larousse pour suggérer l'application de celles-ci au domaine psychologique et identitaire au moins pour une double raison. Selon ces chercheurs, dont Leonetti particulièrement, la première définition indique clairement qu'il s'agit d'actions orientées en fonction d'un but. La deuxième, qui faisant référence à la théorie des jeux, se situe au niveau relationnel et dynamique avec l'environnement. Au demeurant, Camilleri et ses coauteurs (1990, p. 32) soulignent que :

du point de vue subjectif de l'acteur, les finalités seraient relativement aisées à définir, mais de toute évidence, la stratégie dépend des finalités et stratégies de ceux qui l'entourent. C'est dans l'interaction avec l'environnement que se négocient et se renégocient constamment les buts et les enjeux de l'action.

En conséquence, insistent-ils, « l'individu va donc définir des objectifs qui lui permettront de prouver son appartenance ou de démontrer sa volonté d'intégration. » (Camilleri et al. , 1990, p. 33)

En effet, les recherches relatives aux choix de comportements identitaires des individus confrontés à un nouveau contexte social et culturel sont à la fois très récentes et limitées dans le domaine des sciences humaines et sociales, notamment en psychologie et en sociologie. L'émergence de ce type d'étude et l'intérêt croissant qu'elle a acquis sont surtout liés à la recrudescence du phénomène de l'immigration qui s'accompagne en général de problèmes de rupture et de désordres d'ordre identitaire, psychologique, social, culturel et autres. C'est le constat que semblent faire Camilleri et ses collaborateurs (1990), qui observent que les formes d'identités les plus étudiées en sciences sociales sont « l'identité nationale et l'identité ethnique ». Tandis que, selon ces mêmes chercheurs, dans l'analyse et la conceptualisation des faits psychologiques et sociaux liés à l'identité, de « nombreux aspects des stratégies identitaires restent problématiques, imprécis, mal connus, voire ignorés, faute de travaux empiriques qui en feraient peut-être apparaître d'autres. » Ce constat montre davantage, que malgré l'intérêt de ce sujet, les recherches dans le domaine sont encore limitées. On comprend dès lors toute l'urgence ou l'importance qu'il y aurait à combler ce vide relatif, comme en témoigne la reconnaissance de Alain Moreau (1999, p. 246), qui citant Camilleri et al. (1990) semble partager entièrement leur opinion face à l'originalité et à la portée des travaux effectués sur les stratégies identitaires des personnes immigrées :

En France, les travaux de Carmel Camilleri et de ses collaborateurs constituent une illustration exemplaire du développement de cette perspective. L'importance que cet auteur a pu accorder à la notion de stratégies et la typologie diversifiée et complexe qu'il a développée à cet égard, montrent qu'un de ses soucis était de saisir et d'analyser la multiplicité des voies suivies par les immigrés, lorsqu'ils cherchent à s'adapter à la société du pays dans lequel ils ont été conduits à s'installer.

Ceci nous conduit à aborder les modes d'acculturation qui ont cours lorsque les minorités immigrées et les populations d'accueil sont amenées à vivre ensemble par leur présence commune et leurs interactions quotidiennes.

2.5 Les modes d'acculturation des immigrants

Les modes d'acculturation constituent selon John Widdup Berry (1991, p. 11) un aspect important des relations interethniques et qualifient chez lui « les manières dont les immigrants et les groupes ethniques s'adaptent et s'intègrent au fil du temps à la société » d'accueil. Par ailleurs, le même auteur rappelle aussi dans ses travaux que « les premiers à avoir décrit l'acculturation comme phénomène d'ordre culturel ont été les anthropologues Redfield et al. (1936), qui l'ont définie comme un changement de culture résultant du contact entre deux groupes culturellement autonomes. » A ce propos, cet auteur précise que le changement en question se produit plus au sein du groupe minoritaire que chez la majorité. Poursuivant son analyse sur les caractéristiques psychologiques et individuelles de l'acculturation, Berry (1991, p. 12) souligne avec force que l'acculturation perçue en termes d'attitudes personnelles « exige tour à tour des individus qu'ils appartiennent à la société d'accueil ou aux divers groupes en voie d'acculturation, qu'ils adoptent de nouveaux comportements et qu'ils nouent de nouvelles formes de relations dans leur vie quotidienne. »

Dans sa théorie des modes d'acculturation, Berry (1991, p. 13) a surtout élaboré un modèle qui repose sur quatre types d'orientations en lien avec l'acculturation des immigrants dans la société d'accueil. Ce sont : l'assimilation, l'intégration, la

séparation et la marginalisation. Au sujet des quatre attitudes ou stratégies d'acculturation, voici succinctement, l'exposé que l'auteur en donne :

L'assimilation suppose que l'individu ou le groupe renonce à sa propre identité culturelle et se mêle à la société d'accueil. L'intégration a lieu lorsque l'intégrité culturelle du groupe est préservée, et que le groupe devient partie intégrante d'un ensemble social plus vaste. C'est le cas d'une société multiculturelle dans laquelle coexistent plusieurs groupes ethniques distincts, coopérant tous dans un système social plus large. La séparation (ou la ségrégation) correspond à l'état de l'individu qui est coupé de toute relation avec la société d'accueil. Par conséquent, cet état s'accompagne d'un maintien de l'identité ethnique et des traditions d'origine. Selon la nature du groupe (minorité ou majorité) qui contrôle la situation, cette option peut prendre la forme de la ségrégation ou de la séparation. Par exemple, la séparation pour un groupe suppose que le maintien de son genre de vie spécifique et sans participation véritable à la vie du reste de la société est désiré. Inversement, il y a ségrégation lorsque la séparation survient d'une manière imposée par un groupe majoritaire. C'est la ségrégation classique qui vise à maintenir les gens à leur place. La marginalisation désigne l'état critique (d'un individu ou d'un groupe) caractérisé par une double rupture culturelle et psychologique, aussi bien avec la culture d'origine qu'avec la société d'accueil.

Éventuellement, Berry suggère qu'il est loisible de sonder l'attitude d'acculturation qui prévaut chez les immigrants (individus) à partir de deux questions essentielles. Il s'agit d'une part de vérifier si **oui** ou **non** l'individu décide de préserver et de valoriser son identité culturelle et ses coutumes. Et d'autre part, il s'agit de considérer si **oui** ou **non**, il souhaite entretenir des contacts interethniques avec les autres groupes de la société d'accueil.

Les préférences individuelles formulées sur ces deux questions permettent selon l'auteur, d'ériger une typologie des principales stratégies d'acculturation qui s'offrent aux immigrants dans les pays dits d'immigration. Les réponses recueillies sur ce questionnaire permettent idéalement d'élaborer la classification ci-après:

La stratégie d'assimilation est l'option des immigrants qui abandonnent leurs caractéristiques ethniques et désirent se lier aux membres de la société d'accueil.

La stratégie d'intégration est la solution choisie par ceux qui souhaitent préserver et valoriser la culture d'origine mais tout en développant des contacts interethniques avec la population d'accueil.

La stratégie de séparation (ou de ségrégation) est l'option de ceux qui préfèrent préserver et valoriser leurs identités culturelles, mais qui n'accordent aucune valeur aux relations avec les autres groupes de la population.

La stratégie de marginalisation, correspond à la situation des individus qui rejettent à la fois leurs caractéristiques ethniques et les contacts interethniques.

D'autres auteurs comme Camilleri et ses collaborateurs (1990, p. 218) dans leurs recherches, proposent une approche de l'identité sous l'angle « des stratégies identitaires » auxquelles, ils confèrent une place centrale pour montrer la pluralité des cheminements effectués par les immigrants dans leur processus d'adaptation. Dans cette optique, ils ont élaboré une typologie de « diverses conduites stratégiques identitaires », qui selon eux, « devrait rendre possible la compréhension, puis la théorisation des mécanismes tant individuels que collectifs. » Ainsi, dans leur approche, Camilleri et al. (1990, p. 24) appellent stratégies identitaires :

les procédures mises en œuvre (de façon consciente ou inconsciente) par un acteur (individuel ou collectif) pour atteindre une, ou des finalités (définies explicitement ou se situant au niveau de l'inconscient), procédures élaborées en fonction de la situation d'interaction, c'est-à-dire en fonction des différentes déterminations (socio-historiques, culturelles, psychologiques) de cette situation.

L'objectif de ces auteurs est d'insister sur les finalités des acteurs comme par exemple : « se conformer ou se différencier, rechercher l'anonymat ou la visibilité, l'intégration ou la marginalisation » Au titre des stratégies identitaires et leurs finalités, Camilleri et al. (1990), en distinguent deux catégories principales. La première catégorie de stratégies identitaires est dite positive et se compose des trois

objectifs suivants : « la conformisation, l'anonymat et l'assimilation ». Ces trois finalités (la conformisation, l'anonymat et l'assimilation) qui se situent stratégiquement du côté de la similarisation sont valorisées positivement. Elles tentent, en effet, « de résoudre les conflits identitaires au profit du système social dominant » (Camilleri et al. , 1990, p. 36).

Schématiquement, on pourrait abrégé la typologie de ces auteurs de la manière suivante:

La conformisation est la tendance qui consiste chez l'individu à mettre en place, la pression sociale aidant, des comportements conformes aux attentes. Il s'agit ici, pour l'acteur, de déterminer consciemment ou inconsciemment, le degré de similitude qui existe entre lui et son environnement en termes de comportements, d'opinions, d'attitudes de motivations ou de désirs. **L'anonymat** correspond à la stratégie qui consiste à se fondre dans la masse dominante pour à la fois passer inaperçu et se donner la volonté de respecter les règles établies. Cet état donne surtout le sentiment d'être considéré comme les autres. **L'assimilation** constitue la situation extrême dans la recherche de similitude avec l'environnement d'accueil. Il s'agit ici pour les individus concernés d'abandonner leurs caractéristiques culturelles distinctes et d'adopter l'ensemble des valeurs et des normes dominantes. Ceci vise notamment à ressembler culturellement aux membres du groupe majoritaire.

Par ailleurs, les mêmes auteurs, ajoutent que lorsque les individus et les groupes n'ont pas réussi à atteindre les finalités susmentionnées « pour des raisons psychologiques et sociales complexes ou lorsqu'ils les vivent comme des mises en cause de leur existence comme acteurs sociaux, les stratégies se modifient. » (p.36). Dans ces conditions, la deuxième catégorie de stratégies identitaires entre en jeu. Celle-ci est composée de trois autres réponses stratégiques qui sont: la différenciation, la visibilité sociale, la singularisation (ou individuation). Dans le cas-ci : **la différenciation** est l'état de l'immigrant qui refuse de se dissoudre dans son environnement d'accueil en mettant l'accent sur sa différence. Cette stratégie qui résulte des difficultés d'adaptation, éloigne doublement l'individu des membres de sa

culture d'origine et de ceux de la culture d'accueil. **La visibilité sociale** vise à valoriser et à faire accepter la différence (de l'individu ou du groupe) aux yeux de la population majoritaire par le jeu de la reconnaissance sociale et des rapports de force conjoncturels. Il s'agit pour l'individu et le groupe en question d'être « identifié, écouté et individualisé ». **La singularisation** (ou **individuation**) est l'état extrême du processus de différenciation et s'entend comme une marginalisation.

Quant à Taboada Léonetti (1990, p. 62), à la suite de ses propres travaux et se référant à d'autres « recherches françaises et étrangères » sur les stratégies identitaires des minorités immigrées, elle propose une typologie de neuf réponses stratégiques identitaires. Cet auteur distingue les stratégies identitaires et les réponses stratégiques identitaires. D'une part, par réponses stratégiques identitaires des minorités, elle entend les « conduites diversifiées d'acceptation, de rejet ou de négociation de cette identité (sociale ou ethnique) qui leur (minorités) a été assignée [...] » et d'autre part, elle estime que les stratégies identitaires sont :

le résultat de l'élaboration individuelle et collective des acteurs et expriment dans leur mouvance, les ajustements opérés au jour le jour, en fonction de la variation des situations et des enjeux qu'elles suscitent – c'est-à-dire des finalités exprimées par les acteurs – et des ressources de ceux-ci.

Par conséquent, Léonetti (1990, p. 64-76) estime que, face à une identité sociale ou ethnique assignée par « la discrimination, le racisme ou toute autre pratique sociale, même animée de bons sentiments », les minorités peuvent réagir diversement. Voici présentée ci-après une esquisse de la classification des stratégies de défense les plus fréquentes que cet auteur propose. **L'intériorisation**, implique que l'identité ethnique et les attributs (même dévalorisants) qui en découlent sont à la fois acceptés et intériorisés par les sujets concernés. **La surenchère**, désigne une stratégie typiquement individuelle qui consiste pour l'acteur à assumer l'identité prescrite et à mettre en avant l'aspect stigmatisant de celle-ci. **Le contournement**

définit la tactique d'évitement du groupe minoritaire, qui pour endiguer l'assignation identitaire imposée par la majorité, trouve dans la préservation et la valorisation de sa culture, une ressource forte pour la survie du groupe d'appartenance. **Le retournement sémantique**, ici, « l'identité minoritaire prescrite est acceptée, avec tous les traits stigmatisés qui en sont reliés, mais ceux-ci font l'objet d'un renversement sémantique qui transforme la négativité en positivité. » (Léonetti, 1990, p.68). C'est le cas par exemple des Noirs, qui, selon l'auteur, en acceptant la catégorisation sociale liée à la couleur de la peau, s'autodésignent par les termes aux sens revalorisés comme noirs ou « négros » et rejettent l'appellation « homme de couleur ». **L'instrumentalisation de l'identité assignée**, dans ce cas, il s'agit d'un mode d'acceptation instrumentale de l'identité prescrite contraire à l'intériorisation ; car, si les acteurs acceptent l'identité assignée, « c'est parce qu'ils sont aussi conscients de l'inégalité du rapport de forces dans lequel ils se trouvent. » (p. 69) **La recomposition identitaire**, est inhérente aux membres d'une minorité sociale ou ethnique exposés au traitement discriminatoire du groupe majoritaire. Cette stratégie consiste pour les minoritaires à produire une "nouvelle identité collective" élargie dans le but de revaloriser leur groupe d'appartenance, le plus souvent, en usant du retournement sémantique. **L'assimilation au majoritaire**, vise à abandonner l'identité minoritaire stigmatisée et dévalorisée pour se fondre dans la culture du groupe majoritaire. Le changement de prénom ou du nom de famille d'origine au profit d'autres propres au majoritaire, ou encore l'usage de la langue du pays d'accueil en famille au détriment de la langue d'origine sont entre autres les pratiques individuelles fréquentes de cette stratégie. **Le déni** désigne le refus catégorique par les acteurs de l'identité minoritaire assignée. **L'action collective**, implique un activisme des membres de la communauté minorisée visant à reconquérir la reconnaissance sociale de leur identité ; étant donné que certaines identités sociales et ethniques reposent sur des statuts sociaux rigidement définis, dès lors, les partisans de cette stratégie estiment que leur sort passe nécessairement par une modification des rapports sociaux.

L'analyse des typologies de stratégies identitaires développées par Berry (1991), Camilleri et al. (1990) et Léonetti (1990) que nous avons successivement présentées ci-dessus, permet d'en relever une limite commune. En effet, il ressort que chacune de ces trois typologies propose une construction linéaire et séparée des différentes conduites stratégiques adoptées par les acteurs, ignorant ainsi l'éventualité d'une combinaison de plusieurs stratégies. Or dans les faits, il est loisible de constater chez un même acteur, la combinaison de deux ou plusieurs de ces stratégies suivant diverses sphères du quotidien. Par exemple, que dire d'un immigrant, qui dans son quotidien, adopte la différenciation dans ses habitudes alimentaires, l'anonymat dans l'habillement et la conformisation dans ses loisirs? Sinon que ce dernier pratique simultanément trois stratégies identitaires dans sa vie quotidienne. C'est justement cet aspect de la réalité sociale des pratiques individuelles en situation d'immigration que les typologies susmentionnées négligent ou ne semblent pas nuancer.

En revanche, cette revue de la littérature sur les stratégies identitaires fait ressortir la fonction primordiale de l'interaction et de l'identité dans les mécanismes individuels et sociaux d'adaptation des acteurs à leur environnement. Pour Lipiansky, Léonetti et Vasquez (1990, p. 22), l'importance de l'interaction repose « sur la genèse et la dynamique de l'identité : interaction entre le sujet et le monde qui l'environne, c'est-à-dire d'autres individus, des groupes ou des structures sociales. » Ce qui revient à dire que l'interaction est au cœur des actions sociales de l'acteur. D'après Léonetti (1990, p. 52), l'interaction désigne habituellement « les relations entre deux acteurs sociaux », dans cette logique, elle (l'interaction) s'exprime :

à différents niveaux : celui des représentations, qui s'énoncent notamment à travers les discours des acteurs, celui des relations interpersonnelles des individus ou des groupes, observables dans des situations concrètes de face-à-face, et enfin celui des rapports sociaux existant entre les groupes.

Ceci montre davantage comment les rapports que l'individu entretient avec autrui et son environnement influencent ses attitudes identitaires. En pareille circonstance, il s'agit pour l'immigrant, de chercher à ressembler aux membres de la majorité culturelle ou de s'en différencier en affirmant ou préservant son identité d'origine. Dans ces conditions, comment concilier sa culture d'origine (d'appartenance) et la culture du milieu d'accueil (de référence) ? Tel est l'un des défis majeurs que doivent relever les immigrants dans leur processus d'intégration.

Finalement, à travers toutes ces considérations sur l'interaction et ses corollaires identitaires, se profile l'approche interactionnelle de la communication qui puise ses principes dans la pensée interactionniste symbolique. Du reste, cette dernière servira de cadre de réflexion et d'analyse dans les pages qui vont suivre.

CHAPITRE III

CADRE THÉORIQUE

Ce chapitre porte sur les références théoriques de notre sujet de recherche. Les principaux concepts et postulats développés ici, sont puisés dans l'interactionnisme symbolique, une école de pensée qui servira de point d'ancrage théorique à la problématique et aux hypothèses que nous avons formulées précédemment. Cependant, des éclairages éclectiques provenant d'autres paradigmes proches ou lointains de l'interactionnisme symbolique, viendront élargir et compléter, le cas échéant, la charpente interactionniste.

3.1 Le choix de l'interactionnisme symbolique

Nous avons choisi l'interactionnisme symbolique pour cadre conceptuel et de références à ce travail de recherche parce que, à notre avis, les présupposés de cette conception psychosociologique du comportement humain, correspondent aux spécifications conceptuelles inhérentes à la problématique intuitive liée à la présente recherche; lesquelles reposent sur l'analyse des stratégies d'adaptation des immigrants ouest africains et les interactions sociales qui les accompagnent. Par exemple, la théorie interactionniste considère la communication sociale comme un moyen central qui permet de construire et de reconstruire progressivement l'identité. Ainsi, selon cette approche, l'identité se produit et se reproduit à la fois dans notre rapport à l'autre et dans notre rapport à la société.

Également, cette conception de l'interaction sociale suppose que le comportement social de l'individu, loin d'être prédéterminé uniquement par la culture, les institutions et les structures sociales de son milieu, procède plutôt des interactions dans lesquelles l'individu se trouve engagé et qui orientent largement son attitude, sa motivation, son adaptation ou ses réactions. De ce point de vue, le regard, l'action, l'attitude et la réaction de l'autre sont des facteurs considérables qui sous-tendent la conduite sociale de l'acteur. Dès lors, « qu'on parle d'adaptation, d'intégration ou d'acculturation, on peut toujours remarquer que les

phénomènes qui résultent du contact entre les immigrants et leur environnement d'accueil renvoient toujours à la notion d'interaction. » (Hsab, 1996, p. 13). Cette notion d'interactions (sociales) qui demeure capitale dans l'approche interactionniste, renvoie chez Georges Herbert Mead (1963) au mécanisme social d'actions, de réactions et d'adaptation des individus à un environnement commun.

De son côté, Herbert Blumer (1969) observe aussi que l'activité sociale des individus dans une société, est l'expression « des actes élaborés par eux à travers leur interprétation des situations dans lesquelles ils sont placés. » D'où la pertinence du courant interactionniste dans l'orientation théorique de la présente recherche.

3.2 Les caractéristiques fondamentales de l'approche interactionniste

L'interactionnisme symbolique est apparu aux Etats-Unis à partir des années 1930, précisément à l'Université de Chicago. Inspiré à la fois de la pensée et de l'enseignement de Mead, ce courant repose sur une analyse psychosociologique de la conduite humaine qui d'après Michel De Coster, Bernadette Bawin-Legros et Marc Poncelet, (2001, p 97) :

se développe au cours de la décennie 1950 pour se diversifier en de multiples tendances dont les principales sont : la sociologie phénoménologique d'Alfred Schütz, le modèle théâtral d'Erving Goffman, l'ethnométhodologie de Harold Garfinkel, l'analyse conversationnelle de Sacks.

Selon Boudon et al. (2003, p. 123), « l'originalité de l'interactionnisme symbolique est de considérer l'action réciproque des êtres humains et les signes qui la rendent visible comme le phénomène social majeur. » Cette même idée d'action réciproque, synonyme d'interaction, apparaît chez De Coster, Legros et Poncelet (2001, p 97) qui notent pareillement à propos de l'interactionnisme symbolique ce qui suit:

les interactionnistes américains utilisent communément la notion d'interaction pour exprimer l'utilité minimale des échanges sociaux et désigner une situation sociale où chacun agit et se comporte en fonction de l'interprétation qu'il se fait du comportement de l'autre. Il s'agit en fait d'une conception profondément empiriste qui désagrège les structures sociales en microstructures : les interactions.

Contrairement à Mead, pour qui l'interaction définit une communication signifiante, explicite ou symbolique; Léonetti (1990, p. 52) quant à elle, désigne expressément par interaction les relations plus ou moins courantes qui se nouent entre deux ou plusieurs acteurs sociaux et qui s'expriment à différents niveaux : « celui des représentations, qui s'énoncent notamment à travers le discours des acteurs, celui des relations interpersonnelles des individus et des groupes, observables dans des situations concrètes de face-à-face. »

A l'origine, la pensée interactionniste s'oppose au dualisme positiviste qui avait cours dans la tradition scientifique de l'époque, et qui prônait une dichotomie de l'univers social sur le mode « nature et homme », « individu et société » etc. Le paradigme interactionniste objectera cette dichotomie en proposant un schéma différent suivant lequel, la société et ses institutions ne sont pas des structures indépendantes, extérieures et antérieures aux individus. Plutôt, ces entités doivent s'analyser comme le produit des interactions entre les individus, lesquels participent à la fois à la construction d'un environnement commun et d'une conscience sociale. Bien plus, le paradigme interactionniste présuppose que la compréhension du comportement de l'individu est à localiser socialement dans le contexte de l'interaction qui est la relation sociale de base. Donc, « dans la perspective de l'interaction symbolique, l'action sociale se situe dans les individus agissants qui adaptent leurs actions respectives les unes aux autres à travers un processus d'interprétation. » (Blumer, 1969)

Cette conception de la conduite humaine comprend essentiellement quatre fondements théoriques que partagent les principaux penseurs du courant, en l'occurrence Mead, Blumer, Goffman et les autres. Le premier principe postule que la relation à autrui est fondatrice de la communication humaine, qui implique à cet effet la participation; et « cette participation permet la communication, c'est-

à-dire la possibilité pour l'individu de s'indiquer ce qu'il indique aux autres.» (Mead, 1963, p. 69) Le deuxième principe, déduit du premier, conclut que la conscience de soi et de l'entourage émerge à la fois de l'expérience interactive et relationnelle avec autrui ainsi que de la participation aux activités communes. Autrement dit, « C'est le processus social qui produit le soi; en dehors de ces expériences, il n'existerait pas. » (Mead, 1963, p. 120) Le troisième principe voit dans l'action sociale de l'individu, le résultat de l'interprétation qu'il fait de sa situation sociale. Comme en témoigne l'affirmation de Blumer (1969) énoncée ci-après :

l'action est formée ou construite à partir de l'interprétation de la situation. L'unité agissante doit nécessairement identifier les choses qu'elle doit prendre en compte – tâches, opportunités, obstacles, moyens, exigences, inconfort, dangers, etc., elle doit les apprécier d'une certaine façon et décider sur la base de cette appréciation. Ce comportement interprétatif prend place dans l'individu guidant sa propre action...

Quant au quatrième principe, il souligne à la suite de Mead, que l'interaction a lieu par médiation de signes porteurs de significations mutuellement compréhensibles par des acteurs en présence. L'usage des symboles confère à cette interaction son caractère symbolique. Ces gestes significatifs ou les symboles qui médiatisent et concrétisent l'interaction sont le langage verbal, gestuel, corporel. À ces gestes significatifs, s'ajoute l'autrui significatif incarné par les rôles sociaux majeurs. Dans l'hypothèse de l'interaction médiatisée par les symboles significatifs, la signification reste primordiale, et va de l'interprétation du stimulus à sa compréhension mutuelle en passant par l'usage d'un répertoire commun composé de symboles de sens partagé.

Rappelons que Mead, pionnier du courant interactionniste, s'est défini lui-même comme un behavioriste social radical, qui accorde la prééminence à l'action agissante dans la connaissance de la réalité sociale et conteste la dualité de l'esprit et du corps. Pour lui, il n'y a pas lieu d'opposer l'individu à la société, il s'agit au contraire de montrer leur interdépendance. Dans ses principaux travaux et

articles, publiés à titre posthume en 1934, sous le titre « l'Esprit, le soi et la société », il jette les bases du courant qu'on a appelé plus tard l'École de Chicago. Sur un plan épistémologique, Mead a combiné la philosophie, la sociologie et la psychologie pour mieux appréhender le comportement social de l'individu. Ce faisant, il est perçu comme l'un des précurseurs de la psychologie sociale américaine. C'est pourquoi d'ailleurs, l'interactionnisme symbolique s'entend comme une synthèse de plusieurs références disciplinaires en l'occurrence la philosophie, la psychologie, la sociologie et l'anthropologie.

Il convient de préciser que le vocable remonte à Blumer (1937) qui l'a introduit dans la littérature à partir de 1969 suivant l'expression anglaise « symbolic interactionism », mais, « les sources conceptuelles auxquelles il réfère sont beaucoup plus anciennes » (Boudon et al. 2003, p. 127). En effet, les travaux classiques de Mead et, ceux, ultérieurs, de Goffman et autres, ont tour à tour alimenté et enrichi ce courant. Cependant, il convient de signaler que la pensée et les travaux de Mead ont subi l'influence de l'évolutionnisme darwinien, du behaviorisme, de l'actionnisme et de l'utilitarisme. En outre, on y retrouve bien d'autres influences originelles, car, comme le mentionnent à juste titre Boudon et al. (2003, p. 127) :

les pragmatistes anglo-saxons (C.S. Peirce, William James, J. Dewey) ont introduit certaines idées essentielles comme celles de la communauté d'interprétation des signes, de construction du "self" (ou moi individuel) par le truchement des autres, d'instrumentalité de la pensée et finalement de primat de l'action dans la connaissance.

3.3 L'interactionnisme symbolique et la communication

La communication occupe une place essentielle dans la pensée de Mead, car c'est à travers elle, selon lui, qu'on prend d'abord conscience de soi, qu'on s'identifie ensuite aux autres et qu'on s'adapte enfin à son milieu social. Ce que Mead appelle interaction ou communication se rapporte au comportement humain, c'est-à-dire tout le processus d'attitudes, d'actions, de réactions et de relations

sociales de l'individu. Dans ce contexte, la communication interactionniste s'entend au sens des symboles significatifs que l'individu adresse non seulement aux autres, mais aussi à lui-même. Ce faisant, « l'importance de ce que nous appelons communication réside dans le fait qu'elle fournit une forme de comportement où l'organisme, l'individu peut devenir un objet pour lui-même. » (Mead, 1963, p. 118) En plus, il ressort de la théorie de cet auteur, qu'il n'y a pas de communication sans une participation commune et active des individus impliqués, sans une base relationnelle antérieure entre eux et sans communauté d'intérêts. A ce sujet, Mead (1963, p. 215) apporte la précision suivante:

le principe que j'ai considéré comme fondamental dans l'organisation sociale humaine est celui de la communication qui implique une participation avec autrui. Cela exige que l'autre apparaisse dans le soi, que le soi s'identifie à l'autre et qu'on devienne conscient de soi grâce à autrui. Cette participation est rendue possible par le genre de communication que l'homme peut réaliser...

Dès lors, l'interactionnisme symbolique, à la suite de Mead, conçoit la communication dans le sens de l'interaction humaine. L'acte social qui est l'un des concepts clés de Mead (1963) sert de cadre d'analyse au comportement des acteurs et désigne les interactions de différents acteurs, notamment l'adaptation réciproque de leurs conduites dans l'élaboration du processus social. Ainsi, l'individu vivant au sein d'une société est toujours amené à prendre part aux activités communes de celle-ci dans ses rapports avec son entourage, et surtout à s'y adapter au moyen des interactions quotidiennes entretenues par l'ensemble des individus. Dans ce contexte, la communication a pour fonction de maintenir le lien social et d'assurer le fonctionnement de la société. Autrement dit, l'expérience sociale oblige les individus qui y sont engagés à l'impossibilité de ne pas agir ou interagir. A ce sujet, Mead (1963, p. 66) fait la remarque qui suit :

le processus social crée les objets auxquels on réagit ou on s'adapte. Ainsi, les objets sont constitués dans un cadre de significations à l'intérieur du processus social de l'expérience et du comportement, grâce à l'adaptation réciproque des actions et réactions propres aux différents organismes engagés dans ce processus.

Cette adaptation est rendue possible par la communication, qui prend la forme de conversation par gestes dans les premiers stades de ce processus, et de langage dans les derniers.

Chez Mead, comme nous l'avons déjà mentionné, l'interaction est synonyme de communication et le comportement humain s'entend comme un processus de communication sociale qui permet l'adaptation réciproque dans les rapports sociaux. Dans cette théorie de la communication, la signification reste essentielle et définit un acte social global qu'il (Mead) situe dans une triple relation entre le geste de l'individu (stimulus), la réaction adaptative qu'il provoque chez autrui et le résultat qui en découle « de telle sorte que l'action du premier est le stimulus de la réaction du second, et ainsi de suite. » (Mead, 1963, p. 161). En effet, pour le précurseur de l'interactionnisme symbolique, « le processus social relie les réactions d'un individu aux gestes d'un autre, dont elles constituent la signification » (Mead, 1963, p. 66). De manière plus détaillée, Mead (1963, p. 69) explique davantage:

il y a deux caractères qui appartiennent à la signification, la participation et la possibilité d'être communiqué. La signification ne peut exister que dans la mesure où cette phase de l'acte qu'un individu fait naître chez l'autre est également déclenchée en lui.

Cette adaptation mutuelle des acteurs interagissant s'explique tour à tour par la réaction aux stimuli, la connaissance et la reconnaissance communes du symbole, apprises durant la socialisation. C'est pourquoi, dans l'entendement de Mead la signification réfère à l'interprétation et remplit pour l'acteur une fonction adaptative dans ses relations avec autrui.

Au sujet de la participation, précisons que la communication par gestes significatifs est, selon Mead (1963), comme nous l'avons illustré précédemment et avec un risque de se répéter ici, un acte social complet qui implique « une certaine activité coopérative » chez les acteurs en interaction. Pour étayer l'hypothèse de la

participation, Mead (1963, p. 123) mentionne que, dans la conversation des individus :

le commencement de l'acte d'un individu est un stimulus qui demande à l'autre de réagir d'une certaine manière ; le commencement de cette réaction devient à son tour un stimulus pour le premier, qui adapte son action à la réaction du second.

Quant à la possibilité d'être communiqué, elle traduit dans la pensée interactionniste un attribut du symbole qui suppose que la compréhension des symboles du langage dépend des sens que l'expérience sociale commune des individus leur confère. Ce qui fait du symbole un discours universel, car « l'acte de penser implique toujours un symbole qui produit la même réaction chez autrui que chez celui qui pense. Un tel symbole est un universel du discours. » (Mead, 1963, p. 125). Donc, la possibilité d'être communiqué réfère à la communicabilité ou la transmissibilité du symbole qui consiste dans la potentialité qu'il offre aux acteurs en interaction d'encoder et de décoder les messages qu'ils s'échangent. En guise d'illustration, l'auteur précise davantage qu'« on peut témoigner de la joie ou de la douleur, par des mouvements de figure, et ainsi provoquer certaines réactions. »

3.4 L'interactionnisme symbolique et la question de l'identité

La question de l'identité est au cœur du lien social qui, en totalité ou en partie, concourt à construire, à déconstruire, à reconstruire ou à maintenir la définition et l'existence de l'individu dans son univers social. On comprend dès lors pourquoi Hélène Chauchat (1999, p. 7) dans ses recherches situe l'identité dans le fondement social de l'individu :

L'identité du sujet est aussi un rapport au monde, une certaine manière d'être et de se situer par rapport à l'environnement, et particulièrement par rapport aux autres, individus et groupes. L'identité du sujet constitue, au sens où elle l'établit une

manière d'exister dans l'environnement social. C'est ce qui règle sa manière de penser et d'agir.

La théorie interactionniste examine la question de l'identité dans une double perspective : celle de l'interaction d'une part, et celle de la socialisation d'autre part. Ces deux perspectives alimentent quelques thèses dominantes d'ordre psychologique et sociologique sur la construction et la reconstruction de l'identité, qui dans un cas comme dans l'autre « résulte donc des relations complexes qui se tissent entre la définition extérieure de soi et la perception intérieure, entre l'objectif et le subjectif, entre le soi et autrui, entre le social et le personnel » (Lipiansky, 1990, p. 174).

La première perspective étant de nature dynamique et relationnelle, elle envisage l'identité comme une structure sociale qui dérive graduellement des interactions sociales reliant l'individu à son milieu d'appartenance à travers, notamment, les processus sociaux de l'expérience. Ici, l'identité, est considérée comme « un sentiment subjectif qui découle en grande partie des interactions quotidiennes où il figure à la fois comme enjeu et comme résultante. » (Camilleri et al. , 1990, p. 26). La même observation apparaît chez Mead (1963, troisième partie) qui fait un lien étroit entre l'identité sociale et les rapports sociaux qui imprègnent la vie de l'individu :

le soi se constitue progressivement ; il n'existe pas à la naissance, mais apparaît dans l'expérience et l'activité sociales. Il se développe chez un individu donné comme résultat des relations que ce dernier soutient avec la totalité des processus sociaux et avec les individus qui y sont engagés.

Manifestement, Mead (1963, p. 119) envisage la genèse de l'identité comme une conséquence de l'activité sociale, car, selon lui, « il n'est pas possible de concevoir un soi qui se développerait en dehors de l'expérience sociale. » D'où l'apparition de la conscience de soi dans le comportement de l'individu qui agit et réagit par rapport aux autres membres de son environnement ou de sa communauté. En d'autres termes, l'attitude sociale ordinaire de l'individu consiste

soit à ressembler aux autres membres de la société par effet d'imitation, soit à s'en distinguer par voie de différenciation. C'est pourquoi, pour Mead (1963, p. 147), « être conscient de soi, c'est essentiellement devenir un objet pour soi en vertu de ses relations avec les autres individus. » C'est ce que démontrent également Boudon et al. (2003, p.117) qui, s'appuyant sur la pensée de Mead (1934), mentionnent que « l'identité n'est pas close sur elle-même, mais qu'elle résulte au contraire d'interactions dynamiques intervenant dès l'enfance et susceptibles de se transformer ultérieurement dans des environnements sociaux plus vastes. »

Également, la perspective interactionnelle et dynamique de l'identité suggère une autre interprétation selon laquelle l'identité, en plus d'être le résultat d'un processus social, « apparaît alors comme une fonction combinatoire instable et non comme une essence immuable... » Camilleri et al (1990, p. 19). De ce point de vue, loin d'être perçue uniquement comme un caractère fixe ou invariable, l'identité est plutôt vue ici comme une structure sociale susceptible d'évoluer et de se restructurer au gré des situations d'interactions dans lesquelles l'individu se trouve impliqué.

La seconde perspective attache à l'identité une fonction d'intégration. A ce titre, elle sous-tend que l'identité est un facteur essentiel de la socialisation de l'individu. C'est pourquoi, dans la pensée de Mead, la construction de soi réfère à la socialisation, le soi étant synonyme de personnalité ou d'identité. Idéalement, par cette socialisation, l'individu acquiert la connaissance et la reconnaissance des langages, des symboles significatifs, des codes de conduite commune, des « rôles » sociaux qui lui permettent de s'identifier à « l'autrui généralisé ». Ce dernier concept signifie, dans la terminologie de Mead, l'ensemble des attitudes socialement acceptées ou bien le groupe d'appartenance de l'individu. Dans cet esprit, l'individu est amené par l'entremise de l'expérience sociale – au sein de la famille et de la société par exemple – à incorporer ou à assimiler les caractéristiques et les règles de conduites communes à son environnement social. Il s'ensuit que pour Mead (1963, p. 163), la personnalité ne peut « se développer en dehors de l'intériorisation par l'individu des processus sociaux de l'expérience et du comportement, c'est-à-dire en dehors de l'intériorisation de la conversation

par des gestes significatifs. ». A cet égard, les travaux de Camilleri et de ses collaborateurs (1990, p. 22), corroborent cette approche de l'identité comme une somme des acquisitions ininterrompues de l'individu dans sa croissance, lorsqu'ils soulignent que l'identité est « le produit d'un processus qui intègre les différentes expériences de l'individu tout au long de la vie. » Ce faisant, le but ultime de la socialisation est de faire de l'individu un membre actif et bien intégré en lui inculquant progressivement les règles de fonctionnement de la société.

Notons que les deux perspectives exposées ci-devant proposent une définition de l'identité qui combine évidemment des composantes psychologiques et sociales. Donc, du point de vue interactionniste, l'identité est par essence, une structure multidimensionnelle qui fonde le sentiment subjectif que l'individu a de sa propre personne, de ses appartenances, de sa place dans la société et dont la conservation procède d'« une dialectique entre permanence et processus évolutif. » (Camilleri et al. , 1990, conclusion)

Par ailleurs, le paradigme interactionniste fait en outre l'hypothèse que, l'identité, ou du moins la construction de soi, résulte de la synthèse du « Je » et du « Moi » qui sont considérés comme deux composantes essentielles de la personnalité. Dans cette optique, le « Moi » correspond en chaque individu à la conformité aux règles et valeurs sociales; tandis que le « Je » est le siège des réflexes, de l'instinct, de la créativité et de la liberté de l'individu. C'est cela d'ailleurs qui ressort fort justement de la pensée de Mead (1963) p. 149), pour qui, « le je est la réaction de l'organisme aux attitudes des autres; le "moi" est l'ensemble organisé d'attitudes des autres que l'on assume soi-même. Les attitudes des autres constituent le "moi" organisé, auquel on réagit comme je. » Bref, le rapport que ces deux sphères entretiennent au sein d'un individu pourrait expliquer en partie les tendances identitaires et l'orientation de la conduite sociale de ce dernier.

3.5 L'intégration sociale du point de vue interactionniste

Percevant la société comme "un univers symbolique" qui se présente à l'individu comme un monde intersubjectif qu'il partage avec les autres, l'interactionnisme symbolique envisage l'intégration sociale sous l'angle de la socialisation liée à l'expérience sociale de l'individu. La socialisation définit « un processus par lequel l'enfant intériorise les divers éléments de la culture environnante (valeurs, normes, codes symboliques et règles de conduite) et s'intègre dans la vie sociale » (Le Petit Larousse illustré, 2003, p. 945).

Autrement dit, la socialisation renvoie au processus fondamental d'acquisition des compétences sociales ou d'apprentissage des connaissances nécessaires à la compréhension des rôles, des gestes et des attitudes socialement permises. Dans cette optique, ce processus vise à transformer l'individu en vue d'en faire un membre à la fois actif et effectif de la société. Peter Berger et Thomas Luckmann (1986, p. 179) en distinguent une double dimension. Suivant ces deux auteurs, « la socialisation primaire est la première socialisation que l'individu subit dans son enfance, et grâce à laquelle il devient un membre de la société. » plus loin, les mêmes auteurs notent que « la socialisation secondaire consiste en tout processus postérieur qui permet d'incorporer un individu déjà socialisé dans des nouveaux secteurs du monde objectif de la société. » Alors, l'ajustement aux attitudes communes est une tendance primordiale du processus de la socialisation. Comme en témoigne Mead (1963, p. 135) :

dans la mesure où l'enfant adopte effectivement l'attitude d'autrui qui lui permet de déterminer ce qu'il va faire par rapport à une fin commune, il devient un membre organique de la société. Il adopte les mœurs de cette société en permettant à l'attitude d'autrui de contrôler sa propre expression immédiate. Cela implique un certain processus organisé.

Également, dans leurs travaux, Berger et Luckmann (1986, p. 189) soulignent avec force que « la socialisation n'est jamais totale ni terminée. ». Ce qui dénote

un processus continu d'intériorisation de la réalité sociale. Une vision d'ailleurs que met en relief le propos suivant de Camilleri et al. , (1990, p. 22) :

au sein des réseaux d'interaction, familiaux et sociaux, qui situent un individu dans le monde à chaque moment de sa vie, se construit et se reconstruit inlassablement l'ensemble des traits qui le définit, par lequel il se définit face aux autres, et est reconnu par eux.

Ainsi, à la manière de l'enfant qui adopte les normes et les attitudes communes pour prétendre à devenir effectivement un membre actif et organique de la société, dans un contexte voisin, l'immigrant est amené à s'adapter progressivement aux mœurs de la société d'accueil. Et ce, à la différence que les immigrants qui sont déjà socialisés dans leurs pays et cultures d'origines, doivent s'intégrer dans un contexte différent. Dans une perspective interactionniste, cela implique que ces immigrants prennent en compte les normes et les valeurs collectives de la société d'accueil et les attitudes des membres de celle-ci envers eux, pour y réagir.

Au regard du cadre théorique qui précède, quel lien peut-on faire avec notre sujet de recherche? Rappelons que notre étude vise à répondre à la question suivante : en quoi les stratégies individuelles d'adaptation influencent-elles le processus d'intégration sociale des immigrants guinéens, maliens et sénégalais au Québec ? A cet égard, l'importance fondamentale que le courant interactionniste attache tour à tour à l'expérience sociale de l'individu, à l'interaction interpersonnelle et avec l'environnement, au rôle de l'altérité dans l'accès à la conscience de soi et dans la construction et la reconstruction de l'identité sociale sont autant de considérations qui intéressent notre sujet de recherche.

Dans les faits, les minorités immigrées sont tiraillées entre la culture d'origine et la culture d'accueil. Une situation qui entraîne souvent une tension identitaire à leur niveau. Dans un contexte social et culturel aussi complexe, les immigrés sont confrontés au gré des situations quotidiennes d'interaction au regard de l'autre et aux rapports sociaux inégaux auxquels ils ne peuvent guère échapper. Puisque dans un environnement social marqué par la diversité ethnique et culturelle,

« le regard de l'autre renvoie à chacun une image, une personnalité, des modèles culturels et des rôles sociaux que le sujet peut rejeter ou accepter, mais par rapport auxquels il ne peut éviter de se déterminer. » (Camilleri et al., 1990 p. 22). Dès lors, confrontés aux réalités multiples et souvent contraignantes de la société d'accueil, les minorités immigrées réagissent différemment par des réponses individuelles en lien avec leur volonté personnelle d'adaptation. Ces réponses individuelles prennent dans le présent mémoire l'appellation de stratégies de comportements ou d'intégration, que Camilleri et al ((1990, p. 24) légitiment de la manière qui suit :

ainsi, face aux situations où l'identité des uns, notamment, des minoritaires, est en grande partie assignée par le majoritaire, les stratégies des premiers consistent à répondre par différentes formes d'acceptation, de refus ou de négociation de cette identité.

Quant à la pertinence communicationnelle de notre sujet de mémoire, elle résiderait dans l'application empirique du principe interactionniste de la communication exposé plus haut, et qui veut que l'acteur social, perçu à la fois comme récepteur et premier maillon de la chaîne de communication sociale, soit toujours en état de réaction face aux symboles significatifs, aux regards fréquemment dévalorisants ou valorisants, aux prescriptions identitaires émis par son entourage en son endroit. Étant donné que, « c'est dans l'interaction avec l'environnement que se négocient constamment les buts et les enjeux de l'action » (Camilleri et al. , 1990, p. 32); les finalités de l'acteur social dans un contexte d'immigration peuvent consister entre autres en l'isolement, l'assimilation, l'intégration et l'adaptation.

Maintenant que le cadre théorique à l'intérieur duquel se situe le présent sujet de mémoire a été largement développé, l'étape suivante sera consacrée à l'exposé des choix méthodologiques que nous comptons opérer au cours de notre recherche empirique de type qualitatif.

CHAPITRE IV

MÉTHODOLOGIE

Ce chapitre indique les principales orientations méthodologiques de notre recherche de terrain. Il présente succinctement la technique de collecte des données que nous avons choisie et la justification de ce choix. En outre, il apporte des précisions sur les caractéristiques de l'échantillon d'enquête et les thèmes que nous comptons aborder avec nos répondants.

4.1 Le choix de l'entrevue semi dirigée

Conformément à la spécificité de notre objectif de recherche qui est d'examiner l'influence des stratégies individuelles d'adaptation des immigrants ouest africains sur l'issue de leur processus d'intégration au Québec, nous avons choisi de réaliser une recherche de type qualitatif. A ce titre, nous comptons utiliser l'entrevue semi-dirigée en guise de technique de collecte de données. Le choix de cette approche s'explique par le caractère exploratoire de notre recherche dont les principales visées consistent, rappelons-le, à montrer, comment l'intégration sociale des immigrants guinéens, maliens et sénégalais dans la société québécoise pourrait dépendre des stratégies individuelles d'adaptation qu'ils mettent en œuvre. Ainsi, vu l'objectif spécifique de la présente recherche qui est d'analyser les motivations, les expériences, les conduites et les logiques individuelles qui sous-tendent le processus d'intégration de ce type d'immigrants au Québec ; la méthodologie qualitative nous a parue la plus adaptée pour recueillir des données de nature subjective comme celles dont il est question ici. À ce propos, Blanchet et Gotman (1992, p. 27) notent que:

l'enquête par entretien est ainsi particulièrement pertinente lorsque l'on veut analyser le sens que les acteurs donnent à leurs pratiques, aux événements dont ils ont pu être les témoins actifs, lorsque l'on veut mettre en évidence les systèmes de valeurs et les repères normatifs à partir desquels ils s'orientent et se déterminent.

De son côté, Frisch (1999, p. 6), fait remarquer que les études qualitatives « consistent à écouter de manière approfondie un petit nombre de personnes afin de comprendre leur manière de penser ». Toujours sur la finalité et le bien-fondé de l'entretien de recherche de type qualificatif, Quivy et Campenhoudt (1995, p. 196) à l'instar de Blanchet et Gotman (1992) soulignent que cette méthodologie de recherche qualitative convient particulièrement lorsqu'il est question d'analyser le sens que :

les acteurs donnent à leurs pratiques et aux événements auxquels ils sont confrontés ; leurs systèmes de valeurs, leurs repères normatifs, leurs interprétations des situations conflictuelles ou non, leurs lectures de leurs propres expériences, etc.

Quant à l'entrevue semi-dirigée que nous avons adoptée, elle est aussi appelée « entretien semi-directif » par Guibert et Jumel (1997, p. 102) qui la caractérisent comme « un système d'interrogation à la fois souple et contrôlé » et la définissent comme la méthode qui « consiste à faciliter l'expression de l'interviewé en l'orientant vers des thèmes jugés prioritaires pour l'étude tout en lui laissant une certaine autonomie. »

Suite à ce choix méthodologique, des entrevues individuelles semi-dirigées seront effectuées auprès de notre échantillon d'enquête. L'avantage de l'entrevue semi-dirigée réside dans sa flexibilité, ainsi que dans la possibilité qu'elle offre aux répondants de donner libre cours à leurs opinions et réflexions personnelles, favorisant ainsi, à la fois, une conversation en profondeur sur les thèmes abordés et l'opportunité d'en recueillir des informations circonstanciées.

En outre, cette technique d'enquête permet également d'observer sur le vif, le vis-à-vis aidant, les réactions éventuelles suscitées chez le répondant ; réactions en terme de silence, d'hésitations, ou d'embarras. Ces constats éventuels pourraient constituer un matériel contextuel non négligeable, susceptible d'enrichir et de nuancer l'analyse des résultats. De ce point de vue, l'entretien de recherche, est

« un dispositif technique visant à produire un discours traduisant un certain nombre de faits psychologiques et sociaux » (Blanchet et Gotman, 1992, p. 23).

L'enquête par entretien s'avère donc appropriée sur un double plan : d'une part, elle donne lieu à une interaction verbale avec les répondants; et d'autre part, elle permet d'observer leurs attitudes et leurs réactions face à certaines questions.

Par ailleurs, il convient de préciser que les fondements épistémologiques de notre choix méthodologique s'inscrivent dans la tradition du paradigme interprétatif, qui manifeste « un intérêt central pour la signification donnée par les acteurs aux actions dans lesquelles ils sont engagés. » (Hébert, Goyette et Boutin, 1995, p. 22). Quant à Laramée et Vallée (1991, p. 72) cités par Hsab (1996, p. 81), ils relèvent aussi que « la méthodologie qualitative puise ses fondements épistémologiques du paradigme interprétatif qui suppose que la réalité sociale se trouve à l'intérieur du monde subjectif et intersubjectif des acteurs sociaux ». Dans leurs travaux, Blanchet et Gotman (1992, p. 24) soutiennent que l'enquête par entretien peut également s'inscrire dans une autre tradition sociologique, « celle de la sociologie compréhensive de Weber (1965) dont l'objectif spécifique est l'activité, définie comme un comportement compréhensible par le sens que lui attachent les acteurs, sens à la fois subjectif et intersubjectif. » En conséquence, il va de soi que la méthodologie interprétative mette un accent particulier sur la nécessité d'interroger le sens que les individus donnent à leurs propres actions. Parce que, ces derniers (les acteurs), sont, selon Hsab (1996, p. 81) « des interprètes actifs de leurs propres expériences. » Donc, l'exploration du monde intérieur des acteurs en vue d'interpréter leurs conduites reste le domaine privilégié de cette technique de recueil de données. D'ailleurs, voici comment Laramée et Vallée (2002, p. 71) considèrent la pertinence de cette filière interprétative:

les approches interprétatives visent à expliquer et parfois à critiquer les significations subjectives et les significations qui font consensus sur l'interprétation de la réalité. Ainsi, pour le paradigme interprétatif, l'étude des significations se concentre sur la façon dont les individus donnent un sens au monde à travers leurs comportements communicationnels.

C'est pourquoi, au regard de tout ce qui précède, nous réservons dans notre exercice de recherche, une place de premier plan au sens et à la finalité que les acteurs étudiés attachent à leurs conduites sociales et à leurs stratégies identitaires dans la société d'accueil.

A priori, il y a lieu de signaler que notre méthodologie de recherche s'accompagne de certaines limites de nature technique et humaine, dont nous sommes bien conscients. Dans cette éventualité, le malaise et la gêne que pourraient ressentir le répondant face à la présence d'un tiers ou à l'usage d'un appareil d'enregistrement pourraient inciter ce dernier à faire soit une bonne impression soit à coopérer timidement à la recherche. En outre, le risque lié à ce type de technique est entre autres le dysfonctionnement de l'enregistrement à cause de la défectuosité des piles, ou du défaut de réglage etc. Cependant, pour parer à un tel risque, nous comptons prendre des notes en cours d'entrevue. De leur côté, Guibert et Jumel (1997, p. 104) mentionnent à propos des limites et des inconvénients de l'entrevue semi-dirigée ce qui suit :

on sait par exemple que l'interviewé, en fonction de ses caractéristiques et de ses représentations, manifeste des résistances au dévoilement, dissimule ou transforme des informations, se montre plutôt sous un jour favorable, dissimule ses ignorances en assimilant l'entretien à un examen scolaire, fabrique des opinions pour, s'imaginer-t-il, répondre aux attentes de l'interviewer ou ne pas le heurter.

Cependant pour contourner ou amoindrir ces inconvénients, les deux auteurs recommandent au chercheur de « faciliter l'expression de l'interlocuteur, prévoir une progression dans l'ordre des thèmes abordés, d'être attentif à l'écoute, d'adopter une attitude de non critique des réponses et se montrer sympathique. » (Guibert et Jumel, 1997, p. 104).

Finalement, pour permettre à nos différents répondants de s'exprimer librement et surtout pour instaurer un lien de confiance entre eux et nous ; une mention spéciale sera faite sur la question de l'anonymat qui devrait entourer

leurs propos respectifs et ce, en prélude à chaque entrevue. Cette précision protocolaire vise, si besoin est de le dire, à dissiper les doutes éventuels que certains répondants pourraient avoir quant à la destination qui pourrait être donnée à leurs propos au-delà de notre objectif initial de recherche. Cette mise au point servira davantage à mettre en confiance nos répondants en les invitant à adopter une attitude positive dans le déroulement de l'entrevue.

4.2 L'échantillon d'enquête

En conformité avec l'objectif de notre recherche, qui est d'explorer les stratégies individuelles d'intégration des immigrants africains au Québec, nous avons ciblé, en général, les immigrants originaires de l'Afrique de l'Ouest, et en particulier, ceux qui sont issus de la Guinée, du Mali et du Sénégal. Les principaux critères que nous avons pris en compte pour la sélection de notre échantillon d'enquête sont entre autres, la maîtrise de la langue française par les répondants, une durée de résidence au Québec égale ou supérieure à 5 ans, une situation d'emploi jugée stable et acceptable et le lieu d'habitation situé exclusivement dans la région de Montréal. Cet échantillon inclut des hommes, des femmes et des jeunes d'âges variés.

En effet, la maîtrise de la langue française par nos répondants, est indispensable dans la mesure où les entrevues sont effectuées dans cette langue. A ce titre, un échange en profondeur requiert de part et d'autre, une meilleure connaissance et un bon maniement de la langue de communication.

En outre, l'échantillon comprend les sujets établis au Québec depuis plus de 5 ans au moins. Nous estimons qu'un intervalle de temps est nécessaire pour que l'immigrant, confronté au nouveau système social de l'environnement d'accueil, puisse choisir et entreprendre, au gré de son expérience personnelle, une stratégie délibérée d'adaptation sociale. Dans ce contexte, «7 ans est une période suffisante, à notre avis, pour que l'immigrant puisse dépasser la phase de stress et d'incertitude des premières années du déplacement » (Hsab, 1996, p. 82). De son

côté, Kim (1988), cité par Hsab (1996, p.82) souligne « qu'une période de 3 à 5 ans est suffisante pour que l'équilibre systémique de l'immigrant soit rétabli ».

Également notre sélection a retenu les sujets qui ont un emploi régulier de crainte que les difficultés liées à l'obtention d'un travail stable n'affectent de manière prédominante leurs perceptions de l'intégration sociale.

Par ailleurs, le dernier critère de sélection veut que tous nos répondants soient exclusivement domiciliés à Montréal. Le délai imparti à la réalisation d'un mémoire de maîtrise étant limité dans le temps, et les implications financières que pourraient susciter des déplacements éventuels à l'extérieur de Montréal, face à nos maigres ressources, justifient cette délimitation géographique. Outre cela, s'ajoute le fait que la population immigrante du Québec est demeurée au fil des années fortement concentrée dans la région de Montréal. Plusieurs études gouvernementales et universitaires ont déjà relevé cette répartition inégale de la population immigrée sur le territoire de la province du Québec et surtout le fait que Montréal demeure une destination privilégiée des immigrants. C'est notamment le cas de Anne-Marie Séguin, Francine Bernèche et Magda Garcia (2000, p. 112) qui font remarquer les détails suivants :

ainsi, sur une population totale de 664 500 immigrants internationaux en 1996, 586 405 résident dans la région métropolitaine de Montréal, soit une proportion de 88 %. Cette population immigrée représente 18 % de la population totale de la région montréalaise qui se chiffre à 3 287 590 personnes en 1996.

Soit dit en passant, ces informations statistiques nous renforcent dans l'idée que la région de Montréal pourrait être largement représentative pour des études empiriques relatives aux immigrants africains vivant au Québec.

Au total, l'échantillon est constitué de 15 personnes dont 5 Guinéens 5 Maliens et 5 Sénégalais, parmi lesquels, on compte 4 femmes et 11 hommes tous âgés entre 30 et 55 ans. Les répondants ont été recrutés au sein de la communauté guinéenne grâce à nos relations personnelles, étant nous même d'origine guinéenne. Quant aux Maliens et Sénégalais, ils nous ont été recommandés par des amis ou de simples connaissances.

Ainsi, la taille de notre échantillon d'enquête qui n'excède pas 15 répondants et la spécificité de notre recherche qui est à caractère exploratoire et vise essentiellement l'identification des logiques subjectives ou individuelles qui déterminent le processus d'intégration sociale des immigrants guinéens, maliens et sénégalais au Québec ; ne nous autorisent pas outre mesure, à une généralisation exponentielle des résultats à l'ensemble de la population immigrée du Québec. Il s'agit donc d'une recherche empirique qualitative à caractère exploratoire qui devrait plutôt alimenter ou enrichir la description, la compréhension, voire l'interprétation des stratégies individuelles de l'intégration sociale. Dans cet ordre d'idées, Blanchet et Gotman, (1992, p. 53-54) indiquent à ce sujet que :

l'échantillon nécessaire à la réalisation d'une enquête par entretien est, de manière générale, de taille plus réduite que celui d'une enquête par questionnaire, dans la mesure où les informations issues des entretiens sont validées par le contexte et non pas besoin de l'être par leur probabilité d'occurrence.

De son côté également, Frisch (1999, p. 6 à 7) distingue formellement les études qualitative et quantitative :

La différence la plus évidente qui distingue une étude qualitative d'une étude quantitative c'est donc la taille de l'échantillon. Au moins 400 à 500 personnes et souvent plusieurs milliers dans un sondage. Rarement plus de 30 à 50 personnes dans une étude qualitative, et quelque fois 15 à 20 seulement. [...] La seconde différence essentielle entre les études qualitatives et les études quantitatives portent sur leurs objectifs. **Les études quantitatives** visent essentiellement l'observation de la fréquence des opinions analysées. **Les études qualitatives** visent essentiellement la compréhension des logiques qui sous-tendent les opinions de tel type de population sur un certain sujet.

4.3 Les thèmes abordés

Des entrevues individuelles semi-dirigées seront opérées auprès de l'échantillon enquêté sur la base d'une grille thématique ou d'un guide d'entretien

en vue de recueillir un nombre considérable de données. Ce faisant, le guide d'entretien comprendra les mêmes thèmes qui seront proposés à chaque répondant sous forme de questions ouvertes ou à développement. Chaque entrevue débutera par une mise au point à l'intention du répondant, sur l'objectif de la recherche et les motifs de sa sélection dans l'échantillon. Voici ci-dessus, un aperçu des thèmes qui seront abordés au cours des entrevues individuelles semi-dirigées.

1) L'expérience individuelle du processus d'intégration au Québec. Il s'agit de recueillir le témoignage de l'immigrant sur ses actions personnelles, depuis son arrivée jusqu'à nos jours. L'objectif étant d'identifier les principales difficultés d'adaptation et de savoir comment celles-ci ont été perçues et résolues de manière personnelle et surtout de savoir quelles ont été les stratégies identitaires adoptées en guise de solution à court, moyen et long termes.

2) La perception que l'immigrant a de sa propre situation au Québec. Il s'agit de voir comment l'immigrant se perçoit dans la société d'accueil ; se sent-il accepté ou rejeté par celle-ci. Dans cet ordre d'idées, la motivation personnelle liée au processus d'adaptation à la culture et aux normes de la société d'accueil sera aussi explorée. Autrement dit, il s'agira de voir comment le répondant a pu négocier ou orienter ses pratiques sociales, son choix identitaire par rapport au nouveau contexte de vie.

3) Le sens personnel que le répondant attache à l'intégration sociale dans le pays d'accueil. Ici, il sera question d'appréhender comment l'enquêteur conçoit et interprète l'intégration sociale des immigrants au Québec. Ceci permettrait d'évaluer s'il y a lieu le lien entre le sujet de la recherche et chaque répondant.

4) La nature des rapports sociaux avec la population d'accueil. Cet autre thème vise à examiner le type de lien social que le répondant entretient avec son environnement d'accueil et notamment quelle valeur ou appréciation il attribue à ce genre de relations. Ce faisant, nous regarderons surtout s'il a préféré l'intégration, la séparation, la marginalisation ou l'assimilation.

Suite à cet exposé sur l'ensemble des choix méthodologiques qui seront effectués au cours de notre recherche de terrain, le prochain chapitre tentera successivement de retracer à grands traits l'histoire de l'immigration africaine au

Québec et de présenter les pays d'origine des immigrants qui font l'objet de ce mémoire, soit la Guinée, le Mali et le Sénégal.

CHAPITRE V

L'IMMIGRATION AFRICAINE AU QUÉBEC

Ce chapitre a pour but de faire un rapide survol de l'histoire de l'immigration africaine au Québec et de ses caractéristiques démographiques. Il s'agit également de donner un aperçu sommaire des pays d'origine des immigrants qui font l'objet de ce mémoire, à savoir la Guinée, le Mali et le Sénégal.

5.1 Histoire de l'immigration africaine au Québec

Aujourd'hui plus qu'hier, la composition ethnique de la population du Québec est visiblement diversifiée en raison des flux d'immigration que la province a enregistrés durant les dernières décennies. L'immigration demeure donc la principale source qui a alimenté par le passé et qui continue d'alimenter encore de nos jours la diversité culturelle du Québec. D'ailleurs, la remarque suivante de Jean-Pierre Rogel (1989, p. 13) apporte un éclairage intéressant sur cette réalité:

Hier, ils étaient majoritairement blancs, de religion chrétienne et ils venaient de l'Ancien Monde, c'est-à-dire d'Europe. Aujourd'hui, ils sont de toutes les couleurs de peau, de toutes les habitudes vestimentaires, de toutes les croyances, et ils viennent de toutes les régions du monde.

Historiquement, deux périodes considérables marquent l'évolution de l'immigration au Canada et au Québec. Celles d'avant et d'après la seconde guerre mondiale. Ainsi, avant 1945, l'immigration au Canada et au Québec était exclusivement d'origine européenne blanche en provenance notamment des pays d'Europe et des États-Unis. Les raisons historiques qui ont guidé et soutenu cette politique d'immigration restrictive et discriminatoire sont diverses. Outre les intérêts

politiques et économiques des différents gouvernements fédéraux, Rogel (1989, p. 21) mentionne ce qui suit :

En fait, le gouvernement canadien pratique ouvertement ce qu'on peut appeler "immigration préférentielle et restrictive". Préférence aux citoyens blancs de l'Empire, puis aux Américains, et ensuite aux immigrants du nord de l'Europe occidentale. Restrictions pour écarter ceux qui sont jugés "physiquement ou mentalement inaptes", ainsi que ceux "qui seront jugés incapables de s'intégrer".

Avec la fin de la seconde guerre mondiale, s'amorce au Canada une nouvelle ère qui voit une ouverture et une diversification de plus en plus accrue de l'immigration. Ainsi, « de 1945 jusqu'à nos jours, plus de six millions de personnes se sont installées au Canada : il s'agit donc de la période qui a amené le plus d'immigrants dans l'histoire du pays. » (Rogel, 1989, p. 24). Pour l'essentiel, il convient de souligner que la politique canadienne d'immigration a considérablement évolué au cours de l'histoire, passant d'une politique limitative et discriminatoire basée sur des considérations ethniques et raciales à une politique plus ouverte et universelle.

Malgré l'ouverture et la diversification prônées par la politique canadienne d'immigration durant la décennie de l'après guerre, force est de reconnaître que les immigrants européens ont continué à s'établir majoritairement au Canada et au Québec durant la même période. Car, après « la deuxième guerre mondiale, le gouvernement fédéral ouvrait ses portes aux ressortissants des pays d'Europe du Nord et de l'Europe centrale, touchés par le conflit qui venait de se terminer. » (Québec, ministère des Communautés culturelles et de l'immigration, Direction de la recherche, 1984, p. 6) Vraisemblablement, il a fallu donc attendre les années 1970 pour voir disparaître les restrictions liées à l'origine ethnique et raciale des immigrants. Ce qui permettra notamment au Québec de voir s'établir sur son territoire un nombre croissant d'immigrants de toute provenance entre 1968 et 1989. Suite à cette ouverture, « le continent asiatique fournit 43 % de l'immigration des années 80, l'Amérique 26 %, l'Europe 23 % et l'Afrique 9 %. » (Québec, ministère des

Communautés culturelles et de l'immigration. Direction des communications, 1990, p. 62) En examinant sur la base des statistiques officielles, le flux annuel d'immigrants en provenance de l'Afrique, Aloys Karegeya (2000, p. 39), citant Statistique Canada, fait remarquer que « de 1966 à 1996, le Québec a reçu 69 459 immigrants dont l'Afrique était le continent de dernière résidence, soit une moyenne annuelle de 2241 personnes. » Poursuivant dans la même perspective démographique, l'auteur rapporte que l'Afrique Occidentale (la région qui intéresse notre recherche) :

occupa d'abord la quatrième place entre 1973 et 1980 avec une part proche de 5 % pour la période de 1973 à 1975, et de 8 % pour 1976-1980, pour ensuite s'emparer de la troisième place à partir de 1981 avec une part relative de 8 % entre 1981-1985, niveau qui a connu une hausse jusqu'à près de 11 % pour 1986-1990 et 17 % entre 1991 et 1996.

Ces statistiques relatives à l'immigration nous autorisent à déduire que l'immigration africaine au Québec est non seulement récente mais qu'elle s'est aussi accrue de manière exponentielle. Il convient surtout de rappeler ici que cette ouverture du Québec aux immigrants en provenance d'Afrique résulte historiquement des changements politiques intervenus entre Ottawa et Québec d'une part et de l'adoption de nouvelles dispositions législatives en matière d'immigration aux niveaux fédéral et provincial d'autre part. Il est à noter dans le cadre de cette évolution, la création par Québec en 1968 d'un ministère de l'immigration qui sera chargé de concevoir et de mettre en œuvre la politique québécoise en matière d'immigration et d'intégration. Mais « au début, les pouvoirs du Québec dans ce secteur de compétence partagée sont très limités et l'objectif prioritaire vise à favoriser une intégration harmonieuse des immigrants à la majorité francophone. » (Québec, ministère des Communautés culturelles et de l'immigration, Direction des communications, 1987, p. 2)

Durant la décennie suivante, l'Entente Couture-Cullen sera conclue en 1978. Cette entente qui réfère d'après Rogel (1989, p. 30), aux noms des « deux ministres

de l'Immigration du fédéral et du provincial d'alors », accordera plus de pouvoirs au Québec pour la sélection à l'étranger des immigrants qui désirent s'y établir. C'est dans cette optique que durant les décennies 70 et 80, « le Québec s'efforcera d'accroître ses capacités d'intervention tant au plan du recrutement et de la sélection qu'en ce qui a trait à l'accueil et à l'établissement. » (Québec, ministère des Communautés culturelles et de l'immigration, 1987, p. 2) Le but ultime dans ce contexte politique était de parvenir à la définition d'une politique québécoise d'immigration complète et autonome face à Ottawa.

5.2 Caractéristiques sociodémographiques des immigrants guinéens, maliens et sénégalais au Québec

L'examen attentif des statistiques officielles se rapportant à l'immigration africaine au Québec donne à distinguer deux phases d'immigration d'inégale importance : avant et après 1970. Avant 1970, les données statistiques sur les immigrants issus de l'Afrique occidentale sont dérisoires sinon négligeables ; tandis que, après cette date ou plus exactement à partir de 1980, les flux migratoires en provenance de cette région affichent un accroissement rapide. L'écart entre ces deux périodes s'explique, comme nous l'avons montré précédemment par un concours de circonstances historiques. En effet, les modifications majeures opérées dans la loi canadienne sur l'immigration durant les années 1970, modifications visant à annuler les clauses discriminatoires concernant l'immigration africaine – et l'intervention progressive du Québec en matière d'immigration, jusque là domaine de compétence exclusive du fédéral, constituent entre autres la dynamique qui conduit à la diversification de la provenance des immigrants admis à la fois au Canada et au Québec ; même si soit dit en passant, l'ouverture apportée aux politiques d'immigration canadienne et québécoise a pu correspondre par moments pour les gouvernements en question à « des objectifs démographiques, économiques, sociaux

ou humanitaires. » (Québec, ministère des Communautés culturelles et de l'immigration, 1987, p. 5)

5.2.1 Les Guinéens

Les données de Statistique Canada (1996) sur la population immigrée au Québec par période d'arrivée et par pays de naissance ou pays d'origine dénombrent au total 280 Guinéens établis dans la province du Québec durant la période allant de 1961 à 1996. Et, au titre des flux décennaux des immigrés en provenance de la Guinée pour la même période, les statistiques officielles se lisent comme suit : avant 1961, le Québec ne comptait aucun Guinéen ; mais de 1961 à 1970, 15 Guinéens sont enregistrés, ce nombre passe à 65 de 1971 à 1980 et à 75 personnes entre 1981 à 1990 pour culminer à 125 de 1991 à 1996. En outre, au nombre des Guinéens déclarés vivant au Québec pour la période de 1961 à 1996, 195 sont des hommes et la part des femmes revient à 90. Entre 1996 et 2001, c'est près de 560 nouveaux Guinéens qui sont arrivés au Québec. Selon Statistique Canada (2003) et au titre du recensement de la population de 2001, le nombre de Guinéens dénombrés au Canada en 2001 (soit de 1961 à 2001) a atteint un total de 1335 personnes ; de ce total, 1090 vivaient dans la province du Québec dont 1040 dans la seule région de Montréal.

Par ailleurs, les données statistiques du ministère de l'Immigration du Québec (2004) évaluent l'ensemble des immigrants guinéens admis dans la province à 884 personnes pour la période 2000-2004 soit des entrées annuelles enregistrées de 133 Guinéens en 2000, 151 pour 2001, 183 en 2002, 176 en 2003 et un total annuel de 241 en 2004. Sur les 884 immigrants déclarés Guinéens d'origine au cours de la même période, 428 sont des hommes et 456 des femmes. Un fait remarquable à l'égard des ressortissants de la Guinée : sur les 241 immigrants recensés en 2004, les femmes sont majoritaires soit 129 contre 112 hommes.

5.2.2 Les Maliens

Pour les Maliens, les données statistiques antérieures à 1980 sont nulles sinon négligeables car avant cette date, les chiffres de Statistiques Canada (1996) n'indiquent aucune présence immigrée en provenance du Mali. Cependant de 1961 à 1990, on ne dénombre seulement que 20 Maliens déclarés immigrants au Québec, ils sont 185 entre 1991 à 1996 soit un total de 215 personnes pour la période de 1961-1996 parmi lesquelles on compte 130 hommes pour 80 femmes. Aussi, de 1996 à 2001, 185 Maliens se sont installés au Québec. Statistique Canada (2003) a établi à la suite du recensement de la population de 2001 le nombre total des Maliens vivant au Canada en 2001 à 840, de ce nombre 625 étaient installés au Québec dont 535 vivaient à Montréal.

Les données statistiques du ministère de l'Immigration du Québec (2004) pour la période 2000-2004, mentionnent un total de 285 Maliens recensés au Québec dont 151 hommes pour 134 femmes. Les flux annuels pour la même période s'établissent de la manière suivante : 49 nouveaux Maliens en 2000, 54 en 2001, 53 au compte de 2002, 58 en 2003 et 71 pour 2004. Ajoutons enfin que pour la seule année 2001, les flux annuels aidant, le total des Maliens vivant au Québec, contrairement aux chiffres de Statistique Canada, est porté à 680 composés à 70 % d'étudiants. De ce nombre (680), ils sont 600 qui résidaient dans la région de Montréal.

5.2.3 Les Sénégalais

Quant aux immigrants vivant au Québec et qui se sont déclarés originaires du Sénégal, les données disponibles de Statistique Canada (1996) les évaluaient à 825 personnes de 1961 à 1996. Durant la même période, il a été dénombré 460 hommes pour 360 femmes. Mais, avant 1970, le Québec n'abritait aucun ressortissant du Sénégal puisque les premiers immigrants en provenance de ce pays ne sont arrivés

qu'à partir de 1970, et depuis leur nombre a connu une augmentation régulière. Par exemple, de 1971 à 1980, 180 Sénégalais sont identifiés et recensés. Ce nombre est passé à 210 entre 1981 et 1990 pour plafonner à 425 personnes de 1991 à 1996, période durant laquelle, on compte plus spécifiquement parmi les Sénégalais, 59 % d'immigrants, 35 % au titre du regroupement familial tandis que les réfugiés ne représentent que 6 % seulement.

Les données de Statistique Canada relatives au recensement de 2001 indiquent que 470 Sénégalais sont arrivés au Québec entre 1996 et 2001. En plus, les mêmes données rapportent que les immigrants sénégalais recensés au Canada en 2001 s'établissaient à 1815 personnes parmi lesquelles, 1420 vivaient dans la province du Québec dont 1140 à Montréal.

Par ailleurs, les données statistiques du ministère de l'Immigration du Québec (2004) pour la période allant de 2000 à 2004 affichent un total de 772 immigrants sénégalais recensés. Au titre des flux annuels concernant l'arrivée de nouveaux immigrants, les mêmes statistiques mentionnent 108 nouveaux Sénégalais arrivés en 2000, 119 en 2001, 151 en 2002, 174 en 2003 et 220 en 2004.

Pour clore ce portrait statistique des immigrants guinéens, maliens et sénégalais, il convient de mentionner que même si les données fournies par Statistique Canada et le ministère de l'Immigration du Québec, se contredisent légèrement par endroits, elles permettent cependant, de voir approximativement l'accroissement du nombre des immigrants en question et leur répartition géographique entre le Québec et le reste du Canada.

5.3 La république de Guinée

La Guinée est un État de l'Afrique occidentale qui est bordé à l'Ouest par l'océan Atlantique et partage ses frontières avec six pays africains dont la Guinée Bissau et le Sénégal au Nord-ouest, le Mali au Nord-est, la Côte-d'Ivoire à l'Est, la Sierra Leone

au Sud-ouest et le Libéria au Sud. La Guinée comprend quatre grandes régions naturelles qui se distinguent par le climat, le relief, la végétation, les types de sols et les groupes ethniques qui les occupent. Grâce au Fouta-Djalon qui est l'une de ses régions naturelles, la Guinée est qualifiée de «château de l'Afrique de l'Ouest» du fait que la plupart des fleuves de cette région comme le Niger, le Sénégal et la Gambie y prennent leurs sources. La population du pays, évaluée à 7, 2 millions de personnes à la suite du recensement national de 1996, se compose dans sa presque totalité de musulmans et d'une minorité de chrétiens. Outre les conditions naturelles généralement favorables à l'agriculture, le pays possède d'énormes richesses minières «dont les réserves de bauxite en général d'une très riche teneur sont estimées à 12 milliards de tonnes, soit deux tiers des réserves mondiales.» (Lewin, 1984, p. 111). Mais, malgré ses atouts agricoles, les richesses de son sous-sol et son potentiel hydroélectrique, la Guinée figure parmi les pays les moins avancés du monde.

L'histoire coloniale de la Guinée française a duré de 1895 à 1958 soit plus de 65 ans de régime colonial. Par la suite, le territoire accède à l'indépendance dans des circonstances historiques particulières. En effet, c'est en votant massivement «non» au projet de constitution proposé par le Général De Gaulle le 28 septembre 1958 sous la houlette de son leader charismatique Ahmed Sékou Touré que la Guinée deviendra la première colonie française de l'Afrique occidentale à proclamer son indépendance le 2 octobre 1958. Par conséquent, à cause de ce «Non» historique au projet gaulliste, la France met fin à son soutien à la Guinée en rompant ses relations avec le pays. Sékou Touré, le leader du Parti Démocratique de Guinée (PDG) devient le premier président de la Guinée indépendante. Isolée par la France et la plupart des États occidentaux, le nouvel État indépendant se tourne vers le Bloc socialiste où ses nouveaux dirigeants trouvent des appuis dans les pays comme l'URSS et la Chine.

Face à l'isolement de la Guinée et au travail de sape menés ou soutenus par la France, le président Sékou Touré instaure un régime révolutionnaire à parti unique qui se durcit progressivement au gré des complots imaginaires ou réels. C'est dans ces conditions historiques que le pays passe d'un régime de type colonial à un régime

de dictature révolutionnaire à économie socialiste. Par conséquent, si la Guinée, en raison des circonstances historiques singulières qui ont marqué son accession à l'indépendance, a fait l'objet, pendant un moment, de prestige et de curiosité sur le plan international, « à l'intérieur, le régime se radicalise, les difficultés économiques s'accroissent, les mécontentements se cristallisent en complots, suivis surtout après 1965 d'arrestations nombreuses, d'emprisonnements, de procès, d'exécutions. » (Lewin, 1984, p. 71-72). Ainsi, le système répressif instauré par le régime et les abus qu'il a perpétrés, ont poussé bon an mal an des milliers d'intellectuels, de cadres et d'hommes d'affaires guinéens vers un exil forcé, fuyant tous la répression politique et ses méfaits. De ce fait, au milieu de la décennie 80, on dénombrait environ 2 millions de Guinéens vivant à l'étranger pour une population estimée à l'époque à près de 5 millions d'habitants. A ce sujet, Mahmoud Bah (1990, p. 67) rappelle fort justement que :

De 1962 à 1984, la Guinée perdra ainsi deux millions de ses ressources humaines. Les pays voisins (Sénégal, Côte-d'Ivoire, Sierra Léone, Libéria, Mali) ainsi que la France, le Gabon, les Etats-Unis, le Canada... vont accueillir des centaines de milliers de Guinéens qui ne peuvent plus vivre en Guinée.

La mort du président Sékou Touré le 26 mars 1984 suite à une intervention chirurgicale dans un hôpital aux États-unis ouvre une ère de changement politique en Guinée. Le 3 avril 1984, à la suite d'un coup d'état opéré sans effusion de sang, l'Armée accède au pouvoir à travers le comité militaire de redressement national (CMRN) dirigé par le Colonel Lansana Conté qui devenait ainsi le deuxième président du pays. Dès lors, la deuxième république était née après vingt-six années de dictature révolutionnaire. Les nouveaux dirigeants amorcent un changement radical marqué par la suppression des structures du parti unique. Le 22 décembre 1985, le président Lansana Conté propose dans ce qu'il est convenu d'appeler le discours programme, un nouveau système politique à la nation fondé sur le respect

des droits de l'homme et la construction d'un État de droit. Depuis, le processus de démocratisation a enregistré entre autres l'adoption d'une constitution en 1991 suivie de l'instauration du multipartisme intégral. Dans la foulée, plusieurs institutions républicaines (Assemblée nationale, Conseil économique et social, Cour suprême) ont été érigées et fonctionnent tant bien que mal. En outre, deux élections législatives ont été organisées en 1995 et 2001 ainsi que trois élections présidentielles pluralistes en 1993, 1998 et 2003 toutes remportées par le président Lansana Conté toujours en poste (et devenu Général entre temps).

Aujourd'hui, il convient de souligner que si de milliers de Guinéens s'expatriaient durant la première république (1958-1984) pour fuir la persécution politique dans leur pays, à présent, avec la deuxième république, les causes de l'exil massif des Guinéens ont relativement changé. Elles résident désormais dans la récession économique qui a pour conséquences le manque d'emplois et le chômage massif des jeunes diplômés. A celles-là s'ajoute la crise du système d'enseignement universitaire qui alimente d'années en années la migration pour les études et la fuite des cerveaux.

5.4 La république du Mali

Le Mali est aussi un État d'Afrique occidentale qui s'étale sur un immense territoire dont la superficie fait plus de deux fois celle de la France. Historiquement, le nom "Mali" renvoie à l'empire du Mali, l'un des plus prestigieux ensemble politique de l'Afrique médiévale qui, à son apogée au XIII^e et XIV^e siècles engloba une bonne partie de l'Afrique de l'Ouest dont notamment les pays actuels du Mali, du Sénégal, de la Guinée, de la Gambie et de la Mauritanie. Le vaste territoire malien est limité au Nord par l'Algérie, à l'Ouest par le Sénégal et la Mauritanie, au Sud par la Côte-d'Ivoire et la Guinée, au Sud-est par le Burkina Faso et à l'Est par le Niger. Par sa position géographique, le Mali représente une zone de transition entre la zone forestière au Sud et la zone désertique au Nord. Une telle situation fait que le Mali

réunit sur son territoire national deux régions naturelles nettement distinctes à savoir – le Nord et le Centre qui, entièrement traversés par le Sahara, demeurent le domaine privilégié de l'élevage pastoral – ainsi que le sud qui est plus humide et par conséquence plus favorable aux activités agricoles. Pays enclavé, le Mali n'a pas d'ouverture sur la mer, ce qui le rend dépendant en partie ou en totalité de la Guinée pour ses transports maritimes d'importation et d'exportation.

La population malienne est majoritairement islamisée et les chrétiens représentent une infime partie. Sur le plan ethnique, cette population est principalement « composée à 95 % de Noirs (Bambara, Peulhs, Sénoufo, Dogon, Sarakolé, Minianka et Songhaï) et à 5 % de Blancs (Maures, Arabes et Touaregs). » (Gaudio, 1988, p. 139)

L'histoire politique moderne du Mali s'étend de 1892 avec le début de l'occupation coloniale de son territoire par la France jusqu'au 22 septembre 1960 qui marque la proclamation de l'indépendance de la colonie du Soudan français qui devenait ainsi la république du Mali. Dès lors, le Mali indépendant est présidé par Modibo Kéita qui, d'après Philippe Decraene (1980, p. 68-69) met en œuvre les premières réformes politico-économiques mais aussi doit faire face aux premières difficultés du jeune État dont entre autres les manifestations populaires suscitées par les premières mesures monétaires, les premières arrestations et accusations relatives à une première tentative de coup d'État ; mais surtout à la « dissidence dans le Nord-ouest du pays de certaines tribus touareg, notamment les Kel Effele contre le pouvoir central. » Ce qui amène une radicalisation du régime socialiste de Modibo Kéita. Par la suite, le 19 novembre 1968, un coup d'État fomenté par « un comité militaire de libération nationale présidé par le lieutenant Moussa Traoré, a pris le pouvoir et promis des institutions démocratiques issues d'élections libres. » (Philippe Decraene, 1980, p. 81) Quant au président Modibo Kéita, l'auteur ajoute qu'il est arrêté ainsi que ses principaux collaborateurs. S'en suivra le long règne de 23 ans du régime militaire de Moussa Traoré qui devient Général à partir de 1978. Partant, les luttes d'intérêts et d'influence au sein du Comité Militaire de Libération Nationale (CMLN)

l'organe dirigeant du pays amènent le président Moussa Traoré à se débarrasser progressivement de ses compagnons de mauvaise réputation. Autre étape importante : la création en 1979 d'un parti unique étatique : l'Union démocratique du peuple malien (UDPM) dont les dérives totalitaires alimentent à la fin de la décennie 80, les mouvements de contestation populaires d'origine syndicale et étudiante. À partir de 1990, le vent de la démocratie et du multipartisme qui souffle sur une bonne partie du continent africain multiplie les mouvements populaires qui revendiquent sans succès plus d'ouverture politique.

Finalement, le 26 mars 1991, un soulèvement populaire aboutit à un coup d'État. Moussa Traoré est destitué et un gouvernement de transition présidé par Amadou Toumani Touré est instauré. Cette transition qui fait suite à 23 ans de règne du régime de Moussa Traoré, jette les bases d'une véritable démocratisation du Mali. Dans cette perspective, deux présidents issus d'élections pluralistes se sont succédé dont le président Alpha Oumar Konaré de 1992 à 2002 et Amadou Toumani Touré "ATT" de 2002 à nos jours.

Bref, pays sahélien dans sa grande partie, le Mali ne possède pas de ressources minières et figure parmi les pays les plus pauvres de la planète. Au demeurant, son économie repose essentiellement sur l'agriculture dont les productions dépendent le plus souvent de « l'irrégularité des précipitations. » (Decraene, 1980, p. 96) Même si aujourd'hui, ce pays connaît des avancées démocratiques, il convient de reconnaître que son passé, comme le mentionne justement Decraene (1980, p. 95), a été jalonné de difficultés diverses vu que :

la médiocre gestion des sociétés d'État du régime socialiste de Modibo Kéita, les dilapidations, les malversations et prévarications des putschistes de novembre 1968 et les terribles conséquences d'une sécheresse particulièrement grave en 1972, 1973, et 1974 ont eu des effets particulièrement néfastes sur l'agriculture.

Certainement, on pourrait entrevoir une corrélation entre tous ces événements historiques, l'état actuel de l'économie du Mali et la forte propension des Maliens à l'exil.

5.5 La république du Sénégal

Le Sénégal est, comme la Guinée et le Mali, un État de l'Afrique occidentale. Limité à l'Ouest par l'océan Atlantique, le Sénégal est entouré de cinq États limitrophes dont le Mali à l'est, la Mauritanie au nord, la Guinée et la Guinée Bissau au sud et la Gambie au centre. Le Sénégal est un pays de moindre étendue dont la superficie fait environ le tiers de la France. L'agriculture du pays repose principalement sur l'arachide et le riz dont les récoltes sont le plus souvent affectées par la sécheresse ; tandis que les ressources minérales d'importance se limitent aux phosphates. La population sénégalaise, à majorité islamisée, est formée de groupes ethniques variés dont les principaux sont : les Wolof, les Lébou, les Sérère, les Peulh, les Toucouleur et les Diola.

Devenu colonie française à partir de 1895, le Sénégal eut le privilège d'abriter sur son territoire, notamment à Dakar, le gouvernement général de l'Afrique occidentale française (AOF). Le 20 août 1960, le pays accède à l'indépendance sous la présidence de Léopold Sedar Senghor qui, plus tard en décembre 1980 « s'est volontairement retiré du pouvoir et a, constitutionnellement, remis les rênes de l'État à Abdou Diouf, son premier ministre. » (Decraene, 1985, p. 4) De ce fait, Abdou Diouf qui était premier ministre depuis 1970 restera président de la république jusqu'en 2000, année qui met fin à son règne pour avoir été évincé suite à l'élection présidentielle par Abdoulaye Wade, auparavant leader de l'opposition et actuel président de la république du Sénégal.

Analysant l'évolution du Sénégal indépendant sous le régime du président Senghor, Decraene (1985, p. 50) rappelle que durant les deux premières décennies qui

ont suivi son accession à l'indépendance, le pays fut plutôt caractérisé par la stabilité politique et un renforcement des pratiques démocratiques à la différence de certains de ses États voisins comme la Mauritanie, le Mali et la Gambie qui seront eux, « secoués par une succession de putschs. » Ainsi, selon cet auteur, vingt ans durant, c'est-à-dire de 1960 à 1980, « les Sénégalais vont connaître un régime qui, dans une première phase, ira en se radicalisant, puis, dans une seconde phase, se libéralisera progressivement. »

Cependant, malgré les réformes postcoloniales engagées par le président Senghor pour garantir la croissance de l'économie socialiste sénégalaise, la situation économique du pays est demeurée peu reluisante pendant et à la fin de son règne. Parce que, d'après Decraene (1985, p. 58-59), l'impact limité du programme économique initié par le président Senghor et la situation économique précaire qui en a résulté durant les vingt ans de son pouvoir s'expliquent par les contraintes suivantes : « la rapide croissance démographique, les conséquences de la sécheresse sur les récoltes et le cheptel, les répercussions de la crise internationale, les effets de la détérioration des termes de l'échange et l'étroitesse du marché sénégalais. » Par contre, l'auteur souligne que le Sénégal sous Senghor aura tout de même développé « une diplomatie à la fois originale et très active. » (Decraene, 1985, p. 56-57) Ce qui a, par conséquence, favorisé le rayonnement international du pays à travers les nombreuses relations et représentations diplomatiques qu'il entretenait.

Contrairement à celui de son prédécesseur, le règne du président Abdou Diouf (1981-2000) sera jalonné de quelques mutations d'ordre politique comme la légalisation du multipartisme intégral en 1981, le retour au régime présidentiel en 1983 au détriment du régime parlementaire qui a prévalu auparavant et la lutte contre la corruption même si en revanche les difficultés économiques et financières ont persisté et que par malheur le mouvement séparatiste casamançais ait pris de l'essor.

C'est dans ces conditions politiques et économiques que Abdoulaye Wade accède au pouvoir à la faveur de l'élection présidentielle de 2000, devenant ainsi le troisième président du Sénégal. Pour l'essentiel, son mandat connaît relativement plusieurs

difficultés majeures auxquelles ses prédécesseurs ont été aussi confrontés et parmi lesquelles figurent : l'écart grandissant entre une croissance démographique exponentielle et la baisse substantielle de la production nationale (agriculture et élevage) due aux aléas climatiques, l'insuffisance des capitaux et un chômage croissant. Ces différentes épreuves ont grandement influencé par le passé et continuent d'alimenter de nos jours l'exode d'une partie considérable de la population des zones rurales vers les grands centres urbains mais également, elles ont entretenu « un courant d'émigration sénégalais à destination des pays membres de la Communauté économique européenne, notamment de la France : au début de l'année 1983, 34 536 ressortissants sénégalais, étaient munis d'un titre légal de séjour » (Decraene, 1985, p. 22) Quant à Serigne Mansour Tall (2002, p. 223), il indique que la migration des Sénégalais vers l'extérieur s'est rapidement accru durant les années 1980 et 1990 et surtout « elle s'est diversifiée tant dans ses destinations que dans l'origine de ses départs, posant ainsi, de manière plus complexe, la problématique des relations avec le pays d'origine. »

Après avoir tour à tour retracé les grands traits de l'histoire de l'immigration africaine au Québec, exposé quelques caractéristiques sociodémographiques concernant les immigrants guinéens, maliens et sénégalais, et esquisé une monographie de chacun de leurs pays d'origine ; le prochain chapitre servira à la fois à décrire le travail de terrain que nous avons effectué et à présenter les résultats obtenus.

CHAPITRE VI

PRÉSENTATION DES RÉSULTATS

Ce chapitre vise un double objectif : décrire succinctement le déroulement des entrevues et présenter le matériel que nous avons obtenu suite aux entrevues.

6.1 Le déroulement des entrevues

Dans les lignes qui suivent, nous présenterons les résultats que nous avons obtenus auprès des répondants qui ont bien voulu nous entretenir suivant notre schéma d'entrevue, de leurs expériences individuelles d'adaptation au Québec. Ces résultats sont présentés conformément à l'objectif spécifique de recherche que nous nous sommes fixé dès le départ à savoir : explorer l'influence des stratégies individuelles d'adaptation sur le processus d'intégration. Dans la foulée, quinze entrevues ont été réalisées, toutes enregistrées à l'aide d'un magnétophone et intégralement transcrites au fur et à mesure ; la transcription étant « l'opération par laquelle le contenu verbal recueilli oralement passe de l'enregistrement sonore à un support écrit. » (Freyssinet-Dominjon, 1997, p. 167) Ces entrevues individuelles semi-dirigées ont consisté à recueillir les opinions de nos répondants sur des thèmes que nous avons jugés pertinents par rapport à notre sujet.

Au nombre de ces thèmes figurent notamment : l'expérience migratoire liée au choix de vivre au Québec y compris les motivations qui s'attachent aux processus individuels d'intégration. Le deuxième thème a porté sur les difficultés individuelles d'adaptation et partant les solutions ou les stratégies qui ont été adoptées à court, moyen et long termes pour atténuer ou résoudre ces difficultés. Le troisième thème a consisté à recueillir tour à tour le sens personnel que chaque répondant attache à la notion de l'intégration sociale et les principaux indicateurs qu'ils associent à ce concept. Il a été également question des caractéristiques du réseau social personnel de nos répondants. Précisons immédiatement que le « réseau social peut-être défini comme un groupe de gens, membres de la famille,

voisins, amis et autres personnes susceptibles d'apporter à un individu, une aide et un appui à la fois réels et durables. » (Born et Lioni, 1996, p. 30) Le quatrième thème a consisté à faire le tour des pratiques sociales et culturelles des répondants pour voir si elles ont changé ou sont restées maintenues notamment sur le plan alimentaire, vestimentaire et culturel.

6.2 Le portrait des répondants

Rappelons que notre échantillon est constitué de cinq Guinéens, cinq Maliens et cinq Sénégalais soit 15 répondants. De ce nombre, on y compte onze hommes et quatre femmes toutes épousées par des Africains. Du côté des hommes, un seul est célibataire mais vit avec une copine québécoise, cinq ont épousé leurs compatriotes tandis que cinq autres ont épousé des Québécoises blanches. Notons que ces répondants sont âgés entre 30 et 55 ans. L'âge des onze hommes varie de 31 ans pour le plus jeune à 55 ans pour le plus âgé. Parmi les autres hommes, on compte 2 de 35 ans, 2 de 37 ans, 2 de 40 ans, 2 de 50 ans et un autre de 48 ans. Quant aux femmes, une seule est âgée de 35 ans, la plus jeune a 30 ans et les deux plus âgées ont 38 ans chacune.

Pour ce qui est de leur durée de résidence au Québec, elle est tout aussi variée. A ce titre, quatre des répondants vivent à Montréal depuis 5 ans, un seul depuis 23 ans et trois autres depuis 9 ans. Pour le reste, 3 y sont installés depuis 7 ans, deux sont à leur dixième année de résidence, un autre a fait 20 ans et le dernier y vit depuis 15 ans.

Autre caractéristique : nos répondants sont en majorité fortement scolarisés. Sur un total de quinze, 4 détiennent chacun une maîtrise dans diverses disciplines (traduction, éducation physique, journalisme, administration) à l'exception d'un seul qui détient deux maîtrises (en communication audiovisuelle et multimédia). A ceux là, s'ajoutent 7 autres qui sont chacun titulaire d'un baccalauréat ; 2 autres qui, en plus du baccalauréat, détiennent un certificat tandis que, un seul possède le

doctorat et un dernier poursuivait sa scolarité du doctorat au moment de l'entrevue.

Fait remarquable : malgré leur haut niveau d'études, très peu d'entre eux exercent des emplois correspondant à leur formation ou à leurs grades universitaires. De ce fait, ils sont en majorité sous-employés, parce qu'ils occupent des emplois pour lesquels ils sont surqualifiés. Par exemple, des quinze répondants, seulement 7 travaillent dans leurs domaines de formation. Quant aux autres, en plus d'exercer un travail au rabais, ils sont assez surqualifiés pour les emplois qu'ils occupent parmi lesquels on peut citer : commis d'entrepôt, caissières d'épicerie, commis vendeur, agent de service à la clientèle, interviewer téléphonique, vendeur d'assurances, aide général d'entrepôt, technicien de réseaux.

Relativement au statut légal à l'époque de leur établissement au Québec, il ressort que parmi les quinze répondants, cinq ont émigré en qualité d'étudiants, sept autres appartenaient à la catégorie des immigrants indépendants qui avaient surtout vécu en Europe avant de s'établir au Québec et les trois derniers étaient des revendicateurs du statut de réfugiés. Ajoutons enfin pour clore cet exposé sur les caractéristiques générales des répondants, que sur les quinze, quatorze sont domiciliés à Montréal et un seul avait son domicile situé à Laval. Pour ce dernier, l'entrevue s'est déroulée à son bureau situé à ville Lasalle.

6.3 Les résultats de la recherche

Après avoir brossé le portrait d'ensemble des personnes qui ont fait l'objet de nos quinze entrevues semi-dirigées, il s'agit maintenant de présenter la substance des données obtenues suite à ces entrevues. Nous présenterons les données recueillies en suivant les recommandations respectives que Gerald Boutin (1997, p. 130-133), Sylvie Dagenais (1991, p.142), Gordon Mace et François Pétry (2000, p. 103-106) font à ce sujet. Ces auteurs suggèrent que le chercheur procède, à partir de la lecture des entrevues, à l'inventaire des principales idées et

thèmes récurrents et de les classer par catégories d'informations. En outre, en nous appuyant sur Mace et Pétry (2000, p. 106), « la classification de l'information nous a permis d'obtenir un corpus structuré de données » qui sans nul doute facilitera leur analyse. Ce faisant, nous avons décidé de privilégier et d'exploiter de préférence les entrevues dont les propos ou du moins les informations qualitatives offrent à la fois une récurrence et une consistance par rapport à l'objectif principal de notre recherche. Cela étant dit, la présentation des résultats que nous effectuons ici et leur analyse qui suivra plus loin porteront de manière sélective sur un nombre limité d'entrevues qui répondent aux critères indiqués ci-devant.

6.3.1 Le choix de s'établir au Québec

En premier lieu, il nous a paru intéressant de rechercher auprès des répondants, les motifs individuels qui les ont amenés à s'établir au Québec de manière permanente. Ce qui a permis de faire ressortir trois principaux cas à savoir : la spécificité linguistique du Québec ou le statut dominant de la langue française qui y prévaut, la bonne réputation de la province et la venue au Québec comme un fait du hasard. Plus exactement, 9 répondants sur 15 affirment avoir décidé de vivre au Québec en raison des affinités linguistiques liées à la langue française, 4 l'ont fait à cause de la tranquillité et de la sécurité que le Québec offre ; alors que 2 autres reconnaissent y être venus par le plus grand des hasards.

Un Guinéen âgé de 55 ans, installé à Montréal depuis 20 ans raconte que son choix de venir vivre au Québec s'attache à l'aspect linguistique.

Bon dans mon cas, il y a plus de 20 ans que j'ai choisi ce pays. Et cette décision a été prise en fonction du fait français qui existe au Québec. Moi, j'ai fait toute ma scolarité dans la langue française depuis l'école primaire jusqu'à l'université et aussi bien en Guinée dans mon pays que lors de mes séjours universitaires en Europe, notamment en France et en Belgique. Donc, le français, a été dans mon cas un argument réaliste dans ma migration vers le Québec, ça c'est certain. D'ailleurs, le Québec se présente sur le plan international comme la province

francophone de l'Amérique du Nord ; même si dans la réalité l'influence de la langue anglaise au Québec est une réalité indéniable qui prend de l'ampleur, mais moi c'est la présence du français qui m'a encouragé à m'installer ici.

Un autre Guinéen âgé de 50 ans, vivant à Montréal depuis 7 ans, semble lier plutôt ce choix du Québec aux motifs de tranquillité et de sécurité:

Moi, mon parcours est tout simple. Premièrement, j'ai toujours vécu en France pratiquement en dehors de la Guinée. La bonne question pour moi aurait été pourquoi la France ? De culture française et tout le petit enfant que j'étais, rêvait de venir étudier en France. Et d'étudier à la Sorbonne, ce que j'ai fait. C'est aussi simple que ça. Puis à partir de là, j'ai vécu et travaillé une vingtaine d'années en France, puis j'ai décidé un jour de venir au Québec. Mais pas au hasard, j'étais venu, j'ai regardé, il y a eu des aspects qui m'ont intéressés. C'est-à-dire j'ai trouvé le Québec beau parce que j'étais venu en vacance en été, il y avait beaucoup de fêtes, beaucoup de joie, beaucoup de monde, beaucoup d'apparents aspects interculturels et tout ce qui s'ensuit. Alors, j'ai décidé de venir voir ce qui se passe. Ma décision de visiter le Québec remonte à 1997 et puis je suis venu définitivement en 1998. Mais je crois pour être honnête sur votre question, je dois dire que, en plus de la beauté du Québec, ce qui m'a surtout séduit, c'est la tranquillité et la sécurité qu'on retrouve ici. Bon je crois que ce sont les deux raisons dominantes qui m'ont poussé à venir ici définitivement.

Un Sénégalais âgé de 48 ans qui vit au Québec depuis 23 ans situe quant à lui, l'origine de son départ pour le Québec dans le hasard :

Pourquoi j'ai choisi le Québec ? Disons que c'est surtout par la force des choses. Moi, je suis arrivé ici comme étudiant dans le cadre d'une bourse de la CONFESJES (Conférence des ministres de la Jeunesse et des Sports des pays d'expression française). C'était une bourse d'excellence qui avait été octroyée au Sénégal et comme j'étais major de ma promotion, j'ai pu en bénéficier.

La même contingence de départ suivi de résidence durable est illustrée dans cet autre cas par un autre Guinéen âgé de 50 ans qui est venu à Montréal il y a 9 ans :

Je suis au Québec depuis août 1996. Je suis venu ici par hasard, c'est suite à l'obtention inattendue du financement de mes études de doctorat. Egalement, à la fin de mes études je me suis installé par hasard, c'est par rapport à certaines opportunités de petits contrats de recherche et de travail qui sont relativement mieux payés ici.

Dans le même ordre d'idées, nous avons jugé pertinent d'identifier la source de motivation de nos répondants relativement à leurs démarches d'adaptation. Ainsi, à la question : « y a-t-il une motivation particulière qui vous exhorte aujourd'hui à vous intégrer dans la société québécoise ? », des réponses diverses ont été fournies parmi lesquelles on distingue : les motivations liées à la réussite professionnelle personnelle (13 cas), à la scolarité et à l'avenir des enfants (1 cas) et au niveau des salaires jugé relativement satisfaisant au Québec comparativement au pays d'origine (1 cas). Ajoutons que ces trois sources de motivations renferment un avantage commun : celui d'inscrire l'établissement au Québec dans une durée indéterminée. Les propos de ce Guinéen de 50 ans vivant à Montréal depuis 9 ans illustrent sa motivation à vivre et à s'intégrer au Québec :

Oui bien sûr. C'est l'opportunité de travail qui est relativement mieux payé que dans mon pays d'origine. En étant ici, j'interviens mieux financièrement dans les affaires de ma famille. Même si mon emploi ne correspond pas à mes qualifications et au niveau de mes études, il faut avouer que le salaire que je perçois ici dépasse largement celui que j'aurais perçu dans mon pays.

Un autre répondant guinéen de 50 ans, venu à Montréal il y a 7 ans, articule plutôt sa motivation sur l'avenir des enfants et notamment le cadre sécuritaire que le Québec offre à ceux-ci.

Aujourd'hui, je peux dire que j'ai mes enfants qui étudient ici. J'ai mes enfants qui sont dans un environnement certes pas d'éducation québécoise, parce qu'ils étudient dans un collège français. Ma motivation est celle là. Ce que je trouve extraordinaire au Québec c'est la sécurité. Il y a la sécurité au Canada, il y a la tranquillité. Avec toutes les faiblesses qu'il peut y avoir, on peut se sentir tranquille quand les enfants partent à l'école et qu'ils reviennent, même s'ils reviennent assez tôt à mon goût à la maison. Mais contrairement à certains pays

que je connais comme la France en Europe où il y a beaucoup de gangs organisés, ici tu les trouves moins. Ça ne veut pas dire que ça n'existe pas. Donc, ça c'est une motivation la sécurité de mes enfants, et leur éducation est une autre. Cette éducation là j'aurais pu la trouver en France, j'aurais pu la trouver ailleurs. Mais un petit bémol en plus pour le Québec c'est cette sécurité là.

6.3.2 Les actions personnelles entreprises dans le processus d'intégration

Il ressort des entrevues que les actions concrètes initiées par les répondants durant les premières années de leur établissement au Québec comprennent essentiellement celles qui suivent : la préoccupation liée à la reconstitution d'un nouveau réseau social dans le pays d'accueil et la recherche active du premier emploi. Hormis ceux qui sont venus à l'origine au Québec pour faire des études, la majeure partie des répondants reconnaît s'être préoccupée au cours des premières années à rechercher activement des relations amicales pour briser leur solitude, ainsi qu'à rechercher un emploi qui corresponde à leurs domaines d'études. C'est le cas de ce Malien de 40 ans qui réside à Montréal depuis 1990 :

Bon, moi je voulais absolument rompre la solitude dans laquelle j'étais confiné durant mes premiers mois à Montréal et à laquelle je n'étais pas du tout habitué. Je dois préciser que je suis issu d'une grande famille. Au Mali, j'étais toujours entouré des gens, parce que mon cadre familial était un monde peuplé de frères, de sœurs, de cousins, cousines, d'oncles et de tantes et de nombreux voisins et amis. Alors, je me retrouve au Québec à vivre tout seul pendant des mois. C'est d'ailleurs pour fuir la solitude que je passais les premiers moments à parler au téléphone avec les gens, mes parents et amis. Mais ça ne pouvait pas continuer car il y avait un coût financier à ces appels que je faisais en direction de l'Afrique, il fallait payer les cartes d'appel interurbain. Par la suite, j'ai cherché à côtoyer la culture québécoise et à me faire des contacts dans le centre local d'emplois de mon quartier et dans les clubs de danse. Mais, je dois avouer que cette recherche de liens avec les Québécois n'a pas été facile pour moi parce que je voyais toujours de la méfiance et une certaine distance dans l'attitude des personnes que j'approchais peut-être c'était à cause de ma peau noire. Et ce n'est qu'après plusieurs mois de solitude à Montréal que j'ai décroché ma première blonde québécoise et par la suite, j'ai eu mon premier travail. C'est ainsi que j'ai commencé à tisser des premiers contacts dans la compagnie où je travaillais. D'ailleurs moi, mes premiers bons amis québécois ont été tous mes collègues de travail. C'est d'ailleurs au travail que j'étais vraiment à l'aise avec les gens car on

parlait de tout pendant les périodes de pause-café ou le dîner, on parlait de tous les sujets de la vie : les nouvelles présentées dans les médias, les films, les femmes, c'était vraiment super...

6.3.3 Les difficultés d'adaptation au Québec

Les difficultés d'adaptation sociale les plus récurrentes qui ont été mises en relief par les entrevues se situent à trois niveaux: les tracasseries et la frustration liées au marché de l'emploi d'où la difficulté notoire pour les immigrants de se trouver des emplois satisfaisants et valorisants, l'écart sinon le choc culturel qui accompagne le plus souvent la vie de certains immigrants dans la société québécoise. Il y a aussi les attitudes négatives de certains membres de la population d'accueil dont le manque d'ouverture, la méfiance et la distance qui caractérisent leurs relations interpersonnelles à l'égard des étrangers.

6.3.3.1 Les problèmes liés au marché du travail

Le témoignage de cet autre Malien de 35 ans qui s'est établi à Montréal en 1996 montre la difficulté qu'il y a pour l'immigrant de s'insérer dans le monde du travail au Québec.

Mes débuts professionnels à Montréal n'ont pas été du tout faciles. J'ai été particulièrement marqué par mon expérience de recherche d'emploi ici. Je ne me rappelle même plus combien de CV j'ai dû envoyer pendant ma première année avant d'obtenir mon premier emploi. Mais je me rappelle que j'avais cessé de les compter quand j'ai dépassé la cinquantaine de CV parce que je n'en pouvais plus. Souvent quand vous lisez certaines offres d'emplois, le constat est que les qualifications requises pour certains postes coïncident parfaitement avec votre profil, et votre réaction est positive car c'est comme si le poste qui est affiché a été taillé sur votre mesure. Mais quand vous envoyez votre CV, on ne lui réserve aucune suite favorable, même pas la possibilité d'une entrevue. Moi je trouve absurde et révoltant de la part des employeurs québécois d'exiger aux immigrants, l'expérience canadienne et québécoise comme condition pour occuper un poste. Pour moi c'est plutôt de la discrimination déguisée. Pourquoi, ne pas accorder une chance à l'immigrant pour faire ses preuves en le soumettant à une période de

stage ou de formation de 2 à 4 semaines. Ainsi, après cette période d'essai, l'employeur peut alors accepter ou refuser la candidature de l'immigrant. Mais, si dès le départ on n'a aucune chance, on n'a pas la possibilité d'exercer un emploi, comment dans de telles conditions, les immigrants pourront acquérir l'expérience québécoise et canadienne.

Voici également le point de vue d'un Guinéen âgé de 50 ans, vivant à Montréal depuis 7 ans concernant les premières misères du nouvel immigrant quant à l'obtention d'un emploi satisfaisant. Il déplore surtout les restrictions liées à certaines offres d'emplois.

Très rapidement, l'immigrant risque de se retrouver marginalisé, il va se sentir marginalisé même s'il ne l'est pas. D'ailleurs, le danger du critère d'intégration du Québec c'est à travers toutes les offres d'emplois qu'on voit, tu verras que c'est toujours marqué : expérience québécoise requise pour le poste. Pour moi, ce n'est pas de l'intégration. Une fois qu'on parle d'expérience québécoise, on parle d'exclusion. On exclut automatiquement celui qui n'a pas l'expérience québécoise. Vous allez finir vos études, tu n'as jamais travaillé au Québec, tu vas postuler pour un emploi on va te le refuser parce que tu n'as d'expérience québécoise. Donc je dis que l'expérience québécoise est synonyme d'exclusion pour les immigrants.

6.3.3.2 L'écart culturel

Dans le cas de l'écart culturel, il s'agit de la difficulté ou plus exactement de l'incompatibilité que ressent profondément l'immigrant en voulant transposer de manière intacte les habitudes acquises dans le pays d'origine au sein de l'environnement d'accueil. Une Malienne âgée de 38 ans, établie à Montréal en 1998 exprime son embarras à adapter ses pratiques religieuses à son cadre de travail :

Par exemple, moi je suis une musulmane pratiquante, j'ai donc des obligations religieuses quotidiennes à respecter puisque je dois m'acquitter des cinq prières quotidiennes et prendre part également à la grande prière du vendredi. Il y a aussi les interdits alimentaires que je dois respecter, c'est d'ailleurs ce qui m'empêche souvent de manger dans n'importe quel restaurant ici ou fast-food. Pour parler

rien que des prières journalières, ça fait 4 ans que je travaille dans la même compagnie mais, il m'est impossible de respecter les heures de prières, parce que je travaille le soir de 14 h à 23 h, ce qui fait que je prie toujours avec un retard souvent même pas sauf la fin de semaine pendant laquelle j'ai le temps de respecter les heures normales. Impossible aussi de participer à la grande prière du vendredi puisqu'elle a lieu en début d'après midi. Pourtant en Afrique, c'était plus facile pour moi, même au travail, on pouvait respecter les heures de prière.

6.3.3.3 Les attitudes négatives des Québécois

Les attitudes négatives des membres de la société d'accueil en l'occurrence les Québécois, réfèrent généralement aux écarts de conduite qui caractérisent leurs relations interpersonnelles et qui vont de la méfiance à l'indifférence en passant par leur manque d'ouverture.

Un Guinéen de 35 ans vivant à Montréal depuis 5 ans raconte en détails sa façon personnelle d'initier de nouvelles relations dans son entourage et les déboires qui découlent le plus souvent de cette initiative audacieuse :

Disons que ce sont des questions d'initiatives personnelles, c'est-à-dire, j'ai décidé d'aller vers les Québécoises et les Québécois pour mieux comprendre leur mode de vie. Pour cela, j'avais une stratégie qui consistait à connaître mes voisins. Par exemple, je commençais par mon entourage le plus immédiat. Je frappais souvent à la porte de mes voisins pour leur dire bonjour et faire leur connaissance ; et voire dans quelle mesure je peux établir des contacts de sympathie et d'amitié avec eux. C'est de cette manière que j'ai rencontré et fait la connaissance de nombreux Québécois ici à Montréal. Malheureusement, il y a une situation que je déplore, c'est le fait que les Québécois ne mettent pas de suivi dans les relations, il n'y a pas de continuité dans leurs contacts. Il y en a qui ne retournent jamais les appels téléphoniques qu'on leur envoie. Il y en a qui vous appellent juste quand il y a intérêt de le faire, c'est-à-dire quand la nécessité s'impose. C'est pourquoi, j'ai des difficultés à trouver des amis auxquels m'accrocher à long terme. La plupart de mes relations avec les Québécois sont restées éphémères et circonstancielles. Sauf pour quelques cas particuliers, car il y a 2 ou 3 Québécois qui sont restés constants avec moi depuis 5 ans, tout le reste se limite à des relations de connaissance et de circonstance.

Un autre répondant Guinéen âgé de 50 ans, venu à Montréal il y a 7 ans fait état de la même difficulté qu'il y a à entretenir des relations durables et de qualité avec les Québécois.

Le Québécois est par nature un être assez renfrogné. Je n'ai pas beaucoup de relations avec les Québécois, à part sur le plan professionnel. C'est pourquoi je dis que mon intégration est d'abord professionnelle. Là j'ai des amis, des gens avec qui je peux travailler et aller luncher ensemble ; parce que le milieu de travail oblige. Mais en dehors du travail, mes relations sont dans ma communauté d'origine, elles n'existent pas avec les Québécois. Pourquoi ? Parce qu'ils vivent en vase clos et même entre eux ils ne se fréquentent pas beaucoup ; enfin d'après ce que je comprends il est très difficile d'avoir un ami avec eux. Mais tu peux avoir d'excellents collègues de travail pour peu que vous soyez consciencieux professionnellement.

Un Sénégalais âgé de 37 ans installé à Montréal en 2000 tient le même discours de reproche sur l'attitude peu sympathique des Québécois:

Oui à certains moments du processus de l'intégration, on peut avoir l'impression d'être rejeté ou accepté. Moi, je ne dirai pas que je suis rejeté ou accepté. Je parlerai plutôt d'indifférence. Peut-être que ce n'était même pas de l'indifférence, c'est moi qui l'ai ressenti comme de l'indifférence. Mais essentiellement, c'est l'indifférence de certains de mes collègues québécois face à ma présence que je ne m'explique pas. Je n'arrive pas à développer au travail une certaine familiarité avec les collègues québécois malgré mon ouverture à leur endroit.

6.4 Les stratégies d'intégration

Nous qualifions de stratégies d'intégration dans le cadre de ce mémoire, les actions conscientes ou inconscientes, qui sont entreprises par les immigrants aux prises avec les réalités nouvelles de la société d'accueil. Pourquoi stratégies d'intégration ? Parce que d'après nous, il s'agit d'actions délibérées ou non qui sont habilement manœuvrées par les immigrants pour atteindre des buts immédiats ou lointains en lien avec les démarches d'intégration. Ces actions

permettent à terme aux immigrants de prendre la place qu'ils visent individuellement au sein de la société d'accueil.

A la lumière des propos recueillis lors des entrevues, il apparaît que nos répondants ont, dans leur processus d'intégration, entrepris certaines actions ou mis en œuvre quelques solutions pour atténuer les difficultés ou surmonter les obstacles auxquels ils ont été confrontés dans la société québécoise. Au nombre de ces actions stratégiques, figurent en bonne place : le retour aux études universitaires, le mariage mixte impliquant un Africain et une Québécoise blanche, le repli réactionnaire sur la communauté d'origine et la conservation de la culture d'origine.

6.4.1 Le retour aux études universitaires

Dix de nos 15 répondants ont affirmé s'être résolus à refaire ou à poursuivre leurs cursus respectifs dans les universités du Québec. Pour les 5 autres dont les études sont à l'origine de la venue au Québec, la question ne se pose pas. La curiosité se situe au contraire au niveau de ceux qui, en plus des diplômes déjà acquis dans leurs pays d'origine ou dans certains pays d'Europe, décident malgré tout d'étudier au Québec ; comme en témoigne ce Malien de 40 ans qui vit à Montréal depuis 15 ans et travaille dans une banque de la place :

Bon, je pense que c'est une décision que beaucoup d'immigrants vivant au Québec sont amenés à entrevoir tôt ou tard. C'est comme si c'est un passage obligé ici. Au fait, moi j'ai repris le chemin de l'université trois ans après mon installation au Québec. Disons que c'est une décision qui s'est quand même imposée à moi. Parce que, quand tous vos diplômes ont été obtenus hors du Canada et du Québec, quand toute votre expérience professionnelle a été acquise hors du Canada et du Québec ; et que certaines compagnies vous accordent très peu d'intérêt ou quand d'autres compagnies considèrent vos diplômes et votre expérience de l'étranger comme nuls et sans effets, alors vous n'êtes plus compétitif sur le marché de l'emploi du Québec. Dans cette impasse, la seule alternative qui s'offre à vous, c'est de revenir à l'université pour refaire un parcours scolaire québécois. Et bien c'est ce que j'ai fait.

6.4.2 Le mariage mixte

La deuxième stratégie d'intégration sociale repose sur le mariage interracial qui établit une union entre deux conjoints de races différentes, en l'occurrence entre un Africain et une Québécoise blanche. Le contenu des entrevues indique que 5 répondants ont épousé des Québécoises qui semblent répondre à leurs attentes, attentes plus ou moins avouées selon les cas. Dans les propos qui suivent, un Guinéen âgé de 40 ans, arrivé à Montréal en 1996 et qui a épousé une Québécoise, semble accorder une place prépondérante à celle-ci dans son processus d'intégration dans la société québécoise :

C'est à travers ma femme québécoise que j'ai vraiment pénétré les milieux québécois et que j'ai accédé à la culture québécoise. Si je veux, je peux parler correctement la langue québécoise et l'accent des Québécois m'est devenu familier, tout ça c'est grâce à ma femme. Parce que, elle me permet de rester en contact avec la société québécoise à partir de sa famille. Je rends visite à sa famille à la campagne. À la maison, ma femme et moi vivons d'échanges culturels. Par exemples, au niveau de la cuisine, je fais les plats de mon pays et elle en fait autant pour les plats québécois. Elle a beaucoup d'amis et certains de ses parents qui viennent nous rendre visite souvent ici à la maison. Ma femme et moi, à notre tour on se rend quelquefois chez ses amis et ses parents. Par exemple pendant les fêtes de fin d'année, on fête ensemble avec des parents et des amis québécois. Si vous remarquez, moi j'ai beaucoup plus d'amis et de connaissances québécois dans mon entourage que des relations africaines. J'ai très peu de relations avec les Guinéens de Montréal, d'ailleurs, les Guinéens que je fréquente souvent et avec qui je parle régulièrement au téléphone ont tous épousé des Québécoises, ils sont au nombre de 3. Il y a 2 autres avec qui je suis en contact mais eux ils n'ont pas épousé des Québécoises.

Quant à ce Malien de 31 ans, arrivé au Québec en 2000 et qui vit depuis près de 5 ans avec une Québécoise, il évoque différemment l'utilité que peut avoir une épouse québécoise pour un immigrant.

Difficultés par rapport à quoi, à la vie en général ? Non, pas vraiment. Ça été très facile pour moi au Québec. J'ai toujours été avec les gens d'ici. Donc, c'est les gens qui savaient tout et si moi j'avais besoin de quelques choses, je partais

simplement leur poser la question et ils me fournissaient des réponses utiles dont j'avais besoin. Cela m'a beaucoup aidé au départ. Il faut rappeler que, trois mois après mon arrivé au Québec, j'ai eu l'occasion d'habiter et de vivre avec une femme québécoise. Et par exemple, c'est elle qui m'a assisté dans mes premières recherches d'emploi. Surtout, elle savait où trouver les meilleurs emplois, souvent c'est elle qui passait le temps à rechercher certains emplois pour moi à travers ses connaissances et sur Internet. Après encore, c'est elle qui m'a aidé pour mon permis de conduire, car elle avait un char avec lequel je me suis longtemps pratiqué avant l'obtention de mon permis.

Contrairement aux deux premiers immigrants, ce Sénégalais âgé de 48 ans vivant au Québec depuis 23 ans et qui a marié une Québécoise, avoue malgré tout, qu'il a acquis la citoyenneté canadienne par l'entremise de sa femme québécoise.

Non, parce que, au début, je vivais avec une Africaine, ma première femme est Béninoise. Mais, on est resté ensemble 2 ou 3 ans. La question que vous me posez est intéressante. Alors pour être très franc avec vous, je dis oui, oui définitivement mon mariage avec ma femme québécoise avait une visée : celle d'avoir mes papiers d'ici. Ça c'était la première chose. La deuxième chose, c'était d'avoir aussi une conjointe d'un certain niveau intellectuel, en d'autres termes, il fallait nécessairement qu'elle soit une universitaire. La troisième chose, c'était enfin de développer et de vivre des relations profondes et durables avec la culture et la société québécoises par l'entremise d'une femme.

6.4.3 Le repli réactionnaire sur la communauté culturelle d'origine

Le repli sur la communauté ethnique immigrée est une autre stratégie d'intégration que nous avons répertoriée au terme des entrevues. Cette forme d'adaptation résulte, à bien y regarder, des difficultés ou de l'incapacité pour certains immigrants de développer avec des Québécois des contacts de qualité. En tout cas, c'est la tendance qui se dégage des déclarations de ce Sénégalais de 37 ans, traducteur de profession et qui s'est établi à Montréal en 2000.

Il faut dire que jusqu'à présent, je n'ai pas encore réussi à avoir des amis québécois. Je sais surtout qu'il n'est pas facile d'entretenir des liens d'amitié avec eux, puisque je l'ai déjà essayé à plusieurs occasions mais sans succès avec 2

Québécois qui travaillent dans la même compagnie que moi. Plusieurs fois, je leur ai proposé de venir chez moi et de faire des sorties durant les fins de semaine. Mais, malgré mes bonnes intentions et mes premiers pas, ils trouvent toujours des excuses ou des prétextes pour décliner mes invitations. C'est ce qui fait que mes rapports avec les Québécois se limitent uniquement au milieu du travail. Pour le reste, je mène ma vie avec des amis sénégalais surtout et avec un Congolais. C'est avec ces derniers que je sors régulièrement à Montréal pour mes loisirs et que je vie mes véritables relations d'amitié et souvent d'entraide en cas de besoin.

Un autre Guinéen âgé de 50 ans vivant à Montréal depuis 1996 qui est chercheur et chargé de cours dans une université affirme également avoir consolidé exclusivement ses relations communautaires à défaut de développer des amitiés parmi les Québécois.

Je ne sais vraiment pas quoi vous dire sur cette question. Mais j'avoue que je suis encore plus avec mon milieu d'origine qu'avec le milieu québécois. Je ne suis pas impliqué dans les activités communes avec les Québécois, donc je suis beaucoup plus dans ma communauté d'origine. Je n'ai pas de relations sociales avec les Québécois ; mes relations avec eux se limitent seulement aux relations professionnelles dans le cadre de mon travail à l'université. Il faut avouer qu'il est très difficile de lier amitié avec les Québécois et surtout de se tenir avec eux bien longtemps. Il est bien difficile d'entretenir des relations profondes et de longue durée avec eux. C'est pourquoi, j'ai dit tantôt que cette société est très difficile à intégrer. Mais, par contre j'ai de très bons rapports avec beaucoup de mes compatriotes vivant à Montréal, vu qu'on ne peut pas vivre sans amitié et sans attachement social. Et depuis 2 ans, je suis très impliqué dans les activités sociales et culturelles de ma communauté d'origine, je participe à tous les événements qui concernent les gens de cette communauté comme les mariages, baptêmes, décès et autres. Alors, à défaut d'avoir de bons rapports avec des Québécois, j'ai finalement renforcé mes relations avec mes compatriotes.

6.4.4 La conservation de la culture d'origine

La dernière stratégie d'intégration sociale qui a été mise en évidence, repose sur la conservation consciente ou inconsciente de la culture d'origine. Celle-ci procède, à la lumière de nos entrevues, de la volonté de certains immigrants de transposer, sinon de maintenir dans l'environnement social d'accueil les habitudes sociales et culturelles qui les caractérisent. Cette vision et la conduite qui s'y

rattache impliquent un répondant, en plus des quatre femmes qui composent l'échantillon d'enquête. C'est par exemple le cas de cette Malienne de 38 ans, mariée à un Africain et mère de 2 filles, établie à Montréal en 1998 et caissière d'épicerie, qui, à la suite d'une lecture très critique de la société québécoise, justifie tant bien que mal la préservation de ses principes culturels d'origine.

Écoutez, moi, je suis Malienne et musulmane pratiquante. J'ai reçu une éducation dans laquelle la famille, la religion, l'hospitalité, le respect des aînés, l'autorité de l'homme dans le foyer sont des valeurs importantes sinon sacrées. Ces valeurs me collent à la peau puisque j'ai été élevée à travers elles pendant les 31 années que j'ai passées au Mali avant de venir ici au Québec. Ça fait 7 ans seulement que je vis à Montréal, mais je peux te dire que je vis à Montréal comme je vivais à Bamako. Je suis restée la même musulmane pratiquante et convaincue. C'est vrai que pour respecter à la lettre tous les principes religieux et traditionnels, on doit vivre dans un environnement favorable. Mais, moi je n'ai pas trop de problèmes à ce niveau puisque je vis dans ma communauté depuis que je suis ici. Et la vie que je mène au Québec est un choix de vie, ce n'est pas imposé par mon mari, je dirai au contraire que c'est mon éducation de base qui m'oblige à penser et à vivre ainsi. Ma seule inquiétude se situe dans l'ambiance sociale qui m'entoure surtout pour l'éducation de mes enfants. A la maison, je n'ai pas d'inquiétude pour mes filles, car elles sont encadrées par nous les parents, mais quand elles sont à l'école ou dans la rue, c'est un autre cas. Sans vouloir juger, comment tu veux que je m'intègre facilement dans une société comme le Québec qui prône la liberté sexuelle sans limite, une société dans laquelle le sexe est partout, à la télé, dans les rues, les autobus, le métro, les journaux. Comment je pourrais m'intégrer facilement dans une société comme le Québec où la femme, sous prétexte de la liberté, n'a pas de partenaire fixe, couche avec qui elle veut et change de partenaire à toutes les saisons. Comment je peux m'intégrer facilement dans une telle société avec les valeurs culturelles différentes que je porte ? C'est là la grande question.

En outre, le type de regard que certains immigrants posent sur la société d'accueil et les préjugés qui en découlent peuvent aussi dans certains cas, dicter cette stratégie de conservation de la culture d'origine. En témoigne par exemple ci-dessous l'opinion critique d'un répondant guinéen âgé de 55 ans, fonctionnaire à la fonction publique de Québec, père de 4 enfants et qui vit à Montréal depuis 20 ans. Il justifie avec des illustrations à l'appui, pourquoi il vit à contre-courant de la société québécoise :

Écoute moi...Ça fait plus de 20 ans que je vis au Québec principalement à Montréal. Mais malgré toutes ces années passées ici, je dois te dire que je me sens beaucoup plus enraciné aujourd'hui dans ma culture d'origine. Peut-être que je vais te décevoir mais moi...Aussi paradoxalement que cela puisse paraître, je dirais honnêtement que certaines pratiques sociales et culturelles qui prévalent ici au Québec m'ont offert de fortes raisons de m'accrocher davantage dans mes pratiques culturelles d'origine. Je vais te donner quelques exemples. Par exemple, au Québec, la religion a très peu de place dans la vie des Québécois, parce que leurs croyances religieuses se sont considérablement effritées au cours de leur histoire, eux-mêmes le reconnaissent car ils disent que les églises se vident inexorablement. Autres exemples : l'éducation familiale des enfants au Québec laisse à désirer, le taux de divorce et le nombre de mères monoparentales augmentent sans cesse ; aussi le Québec est une société dans laquelle l'inceste constitue une déviance phénoménale de grande envergure, je ne parle même pas des histoires de pédophilie, de couples de gays et lesbiennes ou de mariages homosexuels qui occupent toujours les manchettes dans les médias. Le Québec, c'est aussi une société où on se vante de la liberté sexuelle ou de la libération sexuelle de la femme, ce qui permet à une femme de coucher à gauche et à droite avec qui elle veut. Une société où les enfants sont abandonnés à eux-mêmes. Alors comment moi...Je peux adopter les valeurs dominantes dans une telle société qui se caractérise par tous les indicateurs alarmants que je viens d'énumérer ? Comment je pourrais m'intégrer dans une telle société. Moi, je suis musulman convaincu et pratiquant mais pas un fanatique, pour qui, la religion occupe une place essentielle dans la vie. Et pour vivre en harmonie avec mes croyances religieuses, je dois respecter certaines obligations quotidiennes et certaines restrictions alimentaires. En plus, au niveau de mes pratiques sociales et culturelles, la famille, l'amitié, la fidélité conjugale demeurent des principes traditionnels que moi, je ne négocie pas. Alors, l'intégration pour moi, je peux être d'accord avec ; mais à quel prix ? Donc, tu vois que la société québécoise et moi, on évolue à contre courant l'une de l'autre. Alors, c'est pourquoi je dis que mes 20 ans de séjours au Québec m'ont plutôt renforcé dans ma culture d'origine car celle-ci est finalement le seul repère solide dans une société qui offre très peu de repères raisonnables.

Maintenant que les données recueillies à l'issue de la quinzaine d'entrevues ont été organisées, classées et présentées par catégories de thèmes, elles feront l'objet d'une analyse approfondie dans le prochain et dernier chapitre.

CHAPITRE VII

ANALYSE DES RESULTATS

Ce dernier chapitre propose une analyse approfondie des données qui ont été présentées dans le chapitre précédent. Cette analyse des données s'appuie sur certains propos tirés des entrevues, mais aussi, elle est étayée par quelques auteurs dont les idées traversent les thématiques que nous abordons.

Voici enfin l'analyse des résultats issus des entrevues qui ont été réalisées et transcrites intégralement. Nous partirons des points de vues de nos répondants afin d'interpréter et d'analyser leurs conceptions de l'intégration sociale et les significations qui émergent de leurs comportements individuels car, comme le suggère Jean-Pierre Deslauriers (1991, p. 83) citant Glaser (1978, p. 102), « l'objectif ultime de l'analyse est de reconstruire la réalité, de la recréer, de découvrir les processus sociaux psychologiques structurels. » L'objectif principal de notre recherche étant d'étudier les stratégies individuelles d'intégration des immigrants guinéens, maliens et sénégalais au Québec, notre analyse s'attache donc à cerner les stratégies en question et entend de ce fait, fournir une synthèse explicative des informations recueillies. Ajoutons aussi immédiatement que cette analyse des résultats, à l'instar de la présentation des données, se fera de manière thématique. L'analyse est dite thématique, « en ce qu'elle prend en compte ce qui est dit et signifié sur le point privilégié de la recherche. » (Freyssinet-Dominjon, 1997, p. 174)

7.1 Rappel des éléments de problématique

Avant tout, rappelons que ce mémoire porte sur l'intégration sociale des immigrants ouest africains au Québec. A cet effet, nous avons dès le départ situer notre approche de l'intégration sous l'angle d'une entreprise individuelle d'ajustement des immigrants. Dans la foulée, notre étude a consisté à répondre à

la question centrale suivante : comment les stratégies individuelles d'ajustement des immigrants guinéens, maliens et sénégalais influencent-elles l'issue de leur processus d'adaptation sociale au Québec? Et conformément à cette question, nous avons fait l'hypothèse que : les stratégies individuelles d'adaptation que les immigrants adoptent pour s'intégrer dans la société d'accueil, pourraient influencer positivement et négativement leur processus d'intégration. D'où le choix d'une stratégie d'intégration et sa mise en œuvre pourraient retarder, limiter, accélérer ou annihiler le processus de l'intégration. Par la suite, et sur la base de ces éléments de problématique, nous avons conduit une recherche empirique de type qualitatif auprès de nos répondants guinéens, maliens et sénégalais pour recueillir leurs points de vue sur leurs expériences migratoires au Québec, les difficultés qu'ils ont vécues et les solutions qu'ils ont adoptées individuellement pour surmonter leurs problèmes d'adaptation. Ainsi, dans les lignes qui suivent, nous décrypterons les comportements et les stratégies d'intégration à la lumière des entrevues. L'analyse de ces stratégies d'intégration conduira à s'interroger sur leurs caractéristiques respectives et l'issue finale qui couronne chacune d'elles.

En récapitulant les données présentées précédemment, il est à retenir que nos répondants guinéens, maliens et sénégalais ont émigré pour des motifs divers (bourses d'études, pour la langue française et par hasard). Subséquemment, ils ont aussi décidé de vivre de manière permanente au Québec pour des motivations tout aussi diverses (volonté de réussir à tout prix leurs carrières professionnelles, scolarité et avenir des enfants, la tranquillité et la sécurité prévalant au Québec, le niveau relativement élevé des salaires). Quant aux soucis qui ont apparemment préoccupé la plupart des répondants durant les premières années de leur établissement au Québec, ils sont tout aussi variés, allant des difficultés d'emploi à la nécessité de reconstituer le réseau de soutien social pour se sortir de l'isolement social en passant par certains ennuis liés aux différences culturelles entre la société d'accueil et celle d'origine. Face à ces premières préoccupations, nos différents répondants ont dû recourir individuellement à diverses stratégies d'adaptation qui feront l'objet d'analyse approfondie dans les lignes qui suivent.

Dans les faits, les stratégies d'intégration peuvent être interprétées comme des recours individuels mis en œuvre de manière spontanée ou consciente par les immigrants dans le but de dénouer des situations nouvelles auxquelles ils sont confrontés dans la société d'accueil. Ce faisant, chaque immigrant adopte une stratégie eu égard à ses difficultés, son expérience et ses ressources personnelles. De ce point de vue, le choix d'une stratégie personnelle d'intégration sociale procède de ce qu'il est convenu d'appeler « la définition de la situation » par l'immigrant. Rappelons que « la définition de la situation » est une des notions fondamentales de l'interactionnisme symbolique qui a été développée par William Thomas. Celle-ci présume d'après Thomas (1923) cité par Coulon (1992, p. 35-36) que :

L'individu agit en fonction de l'environnement qu'il perçoit, de la situation à laquelle il doit faire face. Il peut définir chaque situation de sa vie sociale par l'intermédiaire de ses attitudes préalables, qui l'informent sur cet environnement et lui permettent de l'interpréter. La définition de la situation dépend donc à la fois de l'ordre social tel qu'il se présente à l'individu, et de son histoire personnelle.

7.2 Le retour aux études ou la stratégie de l'intégration par l'université

Pour les immigrants concernés, cette première stratégie consiste à intégrer le système d'enseignement québécois et vise à répondre principalement à la nécessité suivante : acquérir une formation et des diplômes dans le dessein ultime de se prémunir positivement contre les disparités liées au marché du travail au Québec. Le manque de reconnaissance de leurs qualifications aidant, de nombreux immigrants acceptent des années durant d'exercer des emplois pour lesquels ils sont surqualifiés avant de se décider plus tôt ou plus tard de retourner à l'université. Toute proportion gardée, on peut croire que beaucoup d'immigrants acceptent de travailler au rabais plus par nécessité pécuniaire que par choix, car d'après Khellil (1997, p. 56-57), « si le travail n'était pas valorisant en soi : il n'était considéré qu'en fonction de sa contrepartie financière. »

Dans ce contexte et sur la foi des témoignages ci-après, le retour à l'université manifeste une double ambition : quitter le cercle vicieux de petits boulots dévalorisants dans lequel l'immigrant se retrouve enfermé plus ou moins longtemps et refaire son parcours scolaire dans les institutions d'enseignement du pays d'accueil dans l'espoir de s'épanouir professionnellement. C'est apparemment l'illustration qu'offre le parcours de cette répondante sénégalaise de 35 ans, venue au Québec en 1998 et qui exerce actuellement dans un hôpital de Montréal. Bien qu'étant titulaire d'une maîtrise en microbiologie dans son pays, elle a connu l'expérience marquante des petits boulots; une expérience qu'elle juge plutôt dégradante.

Moi, je suis diplômée en microbiologie avec une spécialisation en analyses biomédicales dans mon pays d'origine, au Sénégal. En plus j'avais travaillé pendant 4 ans dans un laboratoire d'analyses médicales dans mon pays avant d'émigrer. Malgré mon diplôme et mon expérience, j'ai passé 3 longues années à Montréal à faire des petits boulots dans une manufacture d'alimentation, parce que j'avais du mal à obtenir un emploi dans mon domaine de formation. J'avais fini par avoir une mauvaise estime de ma personne même, j'avais surtout peur de désapprendre les bases de mon métier. Alors, un jour avec l'appui de mon mari, j'ai tout arrêté, j'ai appliqué pour les prêts aux études pour faire mon baccalauréat en soins infirmiers. Donc aujourd'hui ça va, je peux dire que je suis satisfaite, maintenant je travaille dans un hôpital, alors je dois dire que je ne regrette pas trop ma décision de reprendre les études. Même si je ne travaille plus dans le domaine du laboratoire mais j'ai pu me reclasser dans le même secteur médical. Donc, grâce à ma formation universitaire au Québec, j'ai pu atteindre mon objectif de travailler dans le monde médical. Alors vraiment aujourd'hui je suis bien satisfaite de ma situation.

Ainsi, par l'école, certains immigrants guinéens, maliens et sénégalais entendent acquérir des formations, des diplômes et des qualifications qu'ils souhaitent voir reconnus aux termes de leurs cursus et qui pourraient – d'une part, faciliter leur insertion professionnelle – et d'autre part favoriser leur accès à certaines prérogatives liées aux bons emplois et dont bénéficient pourtant nombre de natifs du pays d'accueil à savoir : les meilleures conditions de vie et de travail, les bons salaires et la possibilité de faire carrière. C'est cette prétention, pourtant

légitime que semble exprimer ce Malien âgé de 40 ans, établi à Montréal depuis 15 ans et qui travaille dans une institution bancaire de la place.

Si je travaille dans une banque, pour moi, ce n'est pas forcément un privilège. C'est ce que vous semblez insinuer. Ne pensez surtout pas que je suis chanceux. Moi je me considère nettement comme un méritant. Je n'ai pas été embauché dans cette banque à travers un quelconque programme de discrimination positive. Non, pas du tout. C'est parce que j'avais le profil dont mon employeur avait besoin pour le poste lors de l'embauche. D'ailleurs avec un baccalauréat en administration des affaires (option finance) et un certificat en fiscalité de HEC, sans compter la licence en sciences économiques que j'ai obtenue en Afrique, je me dit que je mérite la position que j'occupe présentement dans cette banque sinon même plus.

Par ailleurs, il convient d'observer que même si la décision d'étudier de la plupart des immigrants est liée à des enjeux professionnels personnels, il est à remarquer cependant, que la réalisation de cette ambition peut parfois donner lieu à d'autres profits non des moindres dont la socialisation secondaire aux normes institutionnelles du Québec et l'accès à un bassin de relations fréquentes et durables que constitue l'espace universitaire. C'est du moins l'aspect qu'invoque cet autre Malien de 35 ans, venu à Montréal en 1996, titulaire d'un baccalauréat en génie informatique et qui travaille comme technicien de réseaux dans une compagnie basée à Montréal.

Pendant mes années d'études universitaires, j'ai tissé beaucoup de relations avec des étudiants venus d'horizons différents, des Québécois, des Haïtiens, des Algériens, des Marocains, des Français. C'est d'ailleurs à l'université que j'ai rencontré la blonde qui est devenue mon épouse trois ans plus tard. On est resté ensemble pendant trois ans et après on s'est marié. Mais plus que tout ça, mes années d'université m'ont permis de comprendre sur un certain nombre de plans le fonctionnement et l'organisation de la société québécoise, parce que, quand j'étais à l'UQAM, j'étais membre actif de 2 ou 3 associations d'étudiants, et c'est dans ses structures que j'ai été initié à certaines activités comme le bénévolat, les campagnes de levées de fonds, les 5 à 7, les assemblées et les meetings d'étudiants. C'est à travers ces différentes activités à l'université que j'ai appris les grandes idées politiques et sociales qui ont traversé et fondé le Québec. Ça été toute une expérience qui m'a beaucoup enrichi.

Plusieurs auteurs comme Durkheim (1963) et Khellil (1997) considèrent l'école comme un des principaux agents de socialisation de l'individu. Pourtant, les immigrants et les pouvoirs publics ne semblent pas souvent poser le même regard sur la fonction dévolue à l'école. Si pour beaucoup d'immigrants, l'école sert de tremplin pour assurer une promotion professionnelle, les pouvoirs publics la voient plutôt, à la suite de Khellil (1997, p. 64) comme « ce lieu privilégié de socialisation et d'intégration sociale. » Mais comment dans un contexte d'immigration, le milieu scolaire parvient-il à socialiser ? À cette question, Mohamed Cherkaoui (1986, p. 41) cité par Khellil (1997, p. 63) souligne que c'est « en inculquant de façon collective et indistincte un corps d'idées, de conduites et de comportements, de valeurs communes [...] Socialiser c'est transmettre des contenus ; mais c'est également incorporer des structures. »

Dans ses travaux sur l'immigration en France, Éric Taïeb (1998) s'est aussi, de son côté, attardé sur la fonction de l'école qu'il a identifiée parmi les principaux facteurs et symboles de réussite de l'intégration des immigrants dans la société d'accueil. À ce titre, en s'appuyant sur une pensée de Condorcet, Taïeb (1998, p. 249) confère deux rôles théoriques à l'institution scolaire à savoir :

d'une part, la socialisation par laquelle se fait l'apprentissage des règles de vie en société qui conduisent à l'assimilation culturelle et à la citoyenneté et, d'autre part, la transmission des savoirs et des outils qui permettent de s'intégrer notamment au monde du travail.

Sur un tout autre plan, on peut remarquer que le recours aux études universitaires comme stratégie d'intégration au Québec soulève une question inévitable sur le bien-fondé de celui-ci. Ce recours à l'université, est-il vraiment la solution au problème qu'il entend résoudre dont le présumé « accès difficile au marché du travail québécois » qui a été allégué par la plupart de nos répondants ? Plusieurs répondants allèguent avoir refait leurs études au Québec en raison de certaines inégalités subtiles liées au marché du travail en l'occurrence « la préférence ou l'exigence concernant la fameuse expérience canadienne et québécoise des employeurs. » De ce fait, le recours aux études universitaires peut-

il suffire à combler cette expérience manquante qui est davantage de nature professionnelle que scolaire ? Pas vraiment, à notre avis. Dès lors, faut-il en conclure que cette stratégie semble plutôt décalée par rapport à la situation qu'elle est censée réparer ? Sur ce point, aucune personne parmi les répondants n'a été en mesure de nous fournir des arguments convaincants, à l'exception d'une seule qui a apporté une explication plus ou moins acceptable. Il s'agit d'un Malien de 40 ans, titulaire d'un baccalauréat en finance et d'un certificat en fiscalité, qui travaille pour une banque, a épousé une Québécoise et vit à Montréal depuis 15 ans.

En vérité, l'expérience québécoise dont il s'agit au fond, n'est qu'un simple prétexte, le but inavoué de ce critère d'embauche est d'instaurer progressivement un déclassement officieux des diplômes obtenus à l'extérieur au profit des diplômes québécois. L'idée n'est pas mauvaise en soi, parce que le Québec reçoit par an plusieurs milliers d'immigrants en provenance de tous les coins du monde, et habituellement, ces immigrants viennent avec des diplômes et leurs expériences propres. Alors, face à cette ruée immigrante qui concurrence sévèrement les diplômés québécois sur le marché du travail, le patronat peut être tenté d'émettre des critères discutables ou non pour protéger et favoriser les nationaux. C'est pourquoi, plus vous détenez un diplôme d'ici, plus vous augmentez votre chance d'obtenir un meilleur emploi. C'est la même pratique qu'on peut observer dans le secteur économique, quand par exemple, les marchandises d'origine étrangère font concurrence à la production nationale d'un pays, on ne peut pas toujours laisser au marché le pouvoir de régir cette concurrence, c'est pourquoi, les autorités nationales de l'État en question peuvent prendre des mesures visant à établir des barrières douanières pour protéger la production nationale. Alors, je crois que c'est dans un sens similaire qu'on peut comprendre l'invocation de l'expérience québécoise ou canadienne par les employeurs d'ici. C'est de bonne guerre.

Par ailleurs, les quinze répondants avec lesquels nous nous sommes entretenus, reconnaissent à l'unanimité que l'occupation d'un emploi stable et satisfaisant joue un rôle central et facilitateur dans l'intégration à la société d'accueil. Ainsi, le travail demeure l'objectif principal de beaucoup d'immigrants, ce qui explique par conséquent tous les efforts qu'ils entreprennent pour atteindre un tel objectif. Même si cette opinion est largement partagée, elle ne manque pas pour autant de s'exprimer différemment, comme c'est le cas ci-dessous de deux

répondants qui montrent l'importance capitale de l'emploi pour l'immigrant, importance qu'ils situent l'un après l'autre dans les ressources qu'apportent le travail comme l'argent, les relations de travail, la socialisation, l'accomplissement personnel etc. Un Sénégalais âgé de 37 ans, venu à Montréal il y a 5 ans, qui détient une maîtrise en traduction (anglais français) de l'université de Montréal et travaille comme traducteur pour une compagnie de la place :

Dans le milieu du travail, on rencontre des gens d'ici, les Québécois, les Canadiens qui vont te parler du pays, te mettre à l'aise, et permettent d'entretenir des relations qui vont s'étendre du milieu du travail au milieu domestique, on peut s'inviter les uns et les autres à la maison. Pour moi c'était la meilleure façon de s'intégrer. Mais je l'ai compris très tôt, je l'ai compris avant de trouver un emploi. Je me suis dit qu'il fallait trouver un emploi pour pouvoir s'intégrer, en allant aux centres locaux d'emplois, j'ai rencontré là-bas des gens qui cherchaient du travail, en allant dans les centres locaux de jeunesse, j'ai aussi rencontré des gens là-bas. C'est quand j'ai décroché mon premier emploi, que j'ai vu vraiment mon processus d'intégration s'accélérer. En fait, pour moi, les institutions publiques ici ne mettent absolument rien pour t'aider à t'intégrer. C'est à toi-même de trouver un emploi pour réaliser ton intégration dans la société, et c'est à l'immigrant même de réaliser cette intégration en trouvant un emploi. Ça c'est mon expérience personnelle. Je pense que le niveau d'intégration que j'ai acquis en deux mois après avoir trouvé un emploi, je ne l'ai pas acquis en six mois sans emploi. Donc pour moi, l'emploi est très important parce qu'il permet à la fois d'acquérir de l'argent, de subvenir à tes besoins essentiels, de développer des relations de travail qui peuvent dans certains cas favoriser une bonne et longue amitié, mais le travail permet surtout de briser sa solitude pour se réaliser économiquement, socialement et professionnellement.

Un Guinéen de 50 ans, titulaire de deux maîtrises, conseiller en communication dans une municipalité québécoise, installé à Montréal depuis 1998, marié et père de deux adolescents considère que l'emploi est le premier critère de l'intégration :

L'emploi en tête, la famille en deuxième lieu et troisièmement la communauté d'origine antérieurement installée. Ce sont là les éléments qui sont très importants pour l'intégration sociale de l'immigrant. L'emploi parce que, en tant qu'immigrant on a beaucoup de défis à relever pour son équilibre personnel, dans mon cas, il y a une partie de ma famille qui vit en Afrique vis-à-vis de laquelle j'ai

des charges financières, j'ai mes propres enfants qui vivent avec moi au Québec et dont il faut assurer les frais de scolarité parce qu'ils étudient dans un collège français à Montréal et dont il faut assurer aussi les loisirs, sans compter mes besoins personnels en termes de réalisations immédiates et d'investissements pour l'avenir. Et croyez-moi, la satisfaction de tout ceci requiert un très bon emploi, stable et bien rémunéré.

C'est aussi l'opinion de ce Malien de 31 ans, établi à Montréal en 2000 et qui travaille dans un hôtel :

Pour moi, l'obtention par l'immigrant d'un travail stimulant qui reflète ses qualifications professionnelles est primordiale. Soyons honnêtes, on ne peut pas parler d'intégration véritable à l'absence d'un travail valorisant pour l'immigrant. C'est donc par le travail que l'immigrant s'intègre dans son pays d'accueil. Si tu n'as pas un emploi qui te satisfait autant pour le salaire que tu en retires que pour l'expérience professionnelle qu'il t'apporte ainsi que pour la satisfaction morale qu'il t'offre comment à l'absence de tout ceci un immigrant peut se sentir bien dans sa peau et parler d'intégration. Donc pour moi, trouver un bon travail pour l'immigrant détermine la réussite de son intégration, et tous les autres discours qui ne vont pas dans ce sens ne sont pas vrais, ce sont des discours qui ne tiennent pas compte des besoins de l'immigrant.

La même importance accordée à l'emploi ressort nettement chez cet autre Sénégalais de 35 ans, venu à Montréal il y a 5 ans et qui, en plus de travailler comme agent de service à la clientèle dans une compagnie de télécommunication, poursuit ses études doctorales à l'université de Montréal. Dans son cas, non seulement il réduit l'ensemble du processus de l'intégration à la dimension du travail, mais surtout, il considère l'insertion par l'emploi comme la condition sine qua non de l'intégration :

Je penserai d'abord à la réussite professionnelle car comme je l'ai dit au début, l'intégration sociale passe par l'intégration professionnelle. On ne peut pas se dire intégré dans la société québécoise ou canadienne si on a pas atteint une réussite professionnelle, si on a pas un bon emploi qui nous permette de prendre racines dans la communauté dans laquelle on vit. Bref, pour moi, fondamentalement, et définitivement, l'intégration de l'immigrant passe par l'intégration professionnelle.

Au Canada, les informations relatives au niveau d’instruction ou à la scolarité universitaire des immigrants africains sont statistiquement rares ; au Québec, celles-ci sont plutôt non disponibles pour ne pas dire inexistantes. Néanmoins, Statistique Canada (1984), à l’issue du recensement de la population de 1981, rapporte que les immigrants sont plus susceptibles que les non immigrants de détenir un grade universitaire et les immigrants les plus récents, arrivés entre 1971 et 1981 tendent à enregistrer le niveau d’instruction le plus élevé comparativement à ceux qui sont arrivés durant les périodes précédentes (Avant 1961 et 1961-1970), car seulement 7 % des immigrants arrivés au Canada avant 1961 étaient des diplômés universitaires et 1 % n’avaient pas atteint la 9^e année. Même si historiquement le haut niveau d’instruction des immigrants admis au Canada s’explique par les changements intervenus durant les décennies 60 et 70 dans la politique d’immigration qui mettait l’accent sur le niveau d’instruction et la qualification professionnelle, il est à remarquer dans une tout autre optique la forte propension des immigrants africains à reprendre des études dans les universités québécoises et ce, nonobstant les qualifications qu’ils ont acquises ailleurs.

7.2.1 L’issue de la stratégie d’intégration par l’université

A l’analyse, la stratégie d’intégration par l’université débouche dans la plupart des cas sur une insertion professionnelle plus ou moins réussie. Il ressort des entrevues que, suite à des périodes de flottement passées à occuper des emplois précaires pour lesquels ils sont surqualifiés, pour les uns, ou à exercer des emplois socialement peu valorisés pour les autres, certains immigrants parviennent à décrocher l’emploi espéré. Cependant, si pour l’immigrant, le recours aux études reste la trajectoire qui mène régulièrement à l’insertion professionnelle espérée, du moins pour la plupart des cas, celle-ci ne lui permet pas pour autant de s’épanouir socialement. Par conséquent, il découle de la stratégie d’intégration par

l'université, une forme d'intégration qui reste bien limitée et dans une certaine mesure paraît plutôt insuffisante.

C'est la situation que vit ce Guinéen de 50 ans, établi à Montréal il y a 7 ans, conseiller en communication dans une municipalité québécoise. S'il occupe un emploi qui répond parfaitement à ses attentes professionnelles, apparemment, cette réussite ne suffit pas à combler son besoin d'épanouissement social dans la société québécoise.

Alors moi, je dirais que je suis un Guinéo-français ou Franco-guinéen vivant au Québec. La nuance est là. Je me sens Guinéen et Français vivant au Québec. Mais pas Québécois parce que je n'arrive pas à intégrer la société québécoise comme je le souhaite. Ici mon intégration n'est que professionnelle. Tandis que j'ai des amis en France avec qui je garde encore de très bons rapports malgré la distance qui nous sépare. Par exemple, je suis capable d'envoyer mes enfants chez mes amis français et ils sont capables d'emmener leurs enfants chez moi. J'appelle ça de l'intégration sociale. Au Québec, c'est pratiquement impossible. Mes rapports avec mes collègues québécois se limitent strictement au domaine du travail. Pas plus.

L'autre élément qu'il convient de mettre en relief dans le témoignage ci-dessus, c'est l'absence d'identification avec la société québécoise qui représente dans notre approche de l'intégration sociale, un critère essentiel. Le répondant en question se définit comme « Guinéen et Français vivant au Québec. Mais pas Québécois parce que je n'arrive pas à intégrer la société québécoise comme je le souhaite. » Il est aisé de constater dans le cas de ce répondant que l'intégration ne se limite pas à la réussite professionnelle tant recherchée par la majorité des immigrants. La même observation peut se faire avec cet autre Guinéen de 55 ans, fonctionnaire pour le compte de Québec, installé à Montréal en 1985 et qui y vit avec son épouse et ses 4 enfants.

Malgré toutes les années que j'ai passées au Québec, je me vois toujours comme un Guinéen vivant à Montréal. Je ne crois pas que j'ai besoin de me sentir Québécois pour que ma vie change. Être Québécois, ça n'a pas trop d'impact sur ma vie. Mais j'ai la double nationalité : guinéenne et canadienne. Peut-être mes

enfants pourront se définir comme des Québécois, mais moi je suis un Guinéen qui vit à Montréal.

Dans cet autre cas, la réussite professionnelle est loin de favoriser une identification progressive avec le pays d'accueil, il s'ensuit une intégration sociale de portée limitée ou insuffisante, qui malgré la durée (20 ans) du séjour dans le pays d'accueil, ne semble pas éloigner l'immigrant de son pays d'origine.

Quant à cette Sénégalaise de 35 ans, établie à Montréal en 1998 et qui travaille dans un hôpital, son domaine de formation, elle accuse le manque d'attaches avec les natifs du Québec et le caractère récent de son établissement à Montréal pour justifier sa faible intégration sociale et surtout son défaut d'identification avec le Québec ; même si elle fait la promesse d'une projection future sous certaines conditions.

Je dirais que je suis encore une Sénégalaise de Montréal. Mais, je ne peux pas me définir comme une Québécoise après seulement 7 ans de résidence, je crois qu'il me faudra plus de temps et bien d'autres éléments de comparaison. Par exemple, je n'ai pas beaucoup d'attaches amicales et sociales avec les Québécoises en dehors du travail. Et puis ici, on n'a pas le temps de développer des relations sociales en dehors du travail, parce que le travail occupe une part importante dans la vie des gens d'ici. Mais je peux dire qu'avec le temps je pourrais me définir moins comme une Sénégalaise et de plus en plus comme Québécoise, mais seulement avec le temps et plus d'attaches avec la société québécoise.

7.3 Le mariage mixte ou stratégie d'intégration par le mariage

Le mariage mixte désigne grosso modo l'union matrimoniale conclue entre deux partenaires d'origines différentes, soit entre un Africain et une Québécoise blanche dans le cas qui nous préoccupe pour ce mémoire. Les expressions utilisées pour qualifier ce type d'union sont nombreuses et varient selon les auteurs et les pays, ce sont entre autres : union mixte, mariage interracial, couple interethnique, mariage interculturel, union hétéroculturelle, l'intermariage, etc. Quel que soit le nom qu'on attribue à ce type de mariage, il reste que sa

caractéristique principale se situe dans les origines différentes des conjoints unis. De surcroît, la mixité réfère au rapprochement des différences de toute nature dont les partenaires sont porteurs même si les auteurs européens et américains divergent le plus souvent sur les critères ou les facteurs de différences que Anne Guyaux et ses collaboratrices (1992, p.14-15) résument à travers « la différence de races (couleur de la peau), de cultures, de nationalités, de religions, de classes sociales, de langues, d'origine ethnique, d'âges. »

Le mariage entre conjoints d'origines nationale, religieuse, culturelle, raciale et ethnique différentes est un phénomène social relativement nouveau, mais qui prend de plus en plus de l'ampleur dans les pays traditionnels d'immigration. Quant aux causes principales de l'accroissement du taux de mariages mixtes en Amérique du Nord, notamment aux Etats-Unis entre les Latino-américains, les Américains, les Asiatiques et les Afro-américains, l'étude menée qualitative par Hollingshead (1950) cité par Chantal Robillard (1999, p. 18 à 22) conclut que « l'augmentation des mariages mixtes reste donc tributaire, entre autres, de l'amélioration des représentations sociales des groupes considérés et de leur proportion plus notable parmi les individus de niveaux de revenu et d'éducation élevés. » Depuis quelques années, ce type de mariage fait l'objet aussi bien en Europe qu'en Amérique du Nord d'un intérêt grandissant auprès d'un nombre croissant de chercheurs comme Augustin Barbara (1985), Jocelyne Streiff-Fenart (1989), Gabrielle Varro (1995) etc. Ces auteurs et bien d'autres étudient d'une part, la variété, la complexité, la richesse que recouvre le mariage mixte, d'autre part, ils s'intéressent aux difficultés inhérentes au couple mixte, aux réactions sociales qu'il suscite dans l'entourage des deux conjoints et aux problèmes identitaires que vivent les enfants issus d'un tel mariage.

Notre objectif ici, n'est pas d'élaborer une réflexion monographique sur le mariage mixte, encore moins de réfléchir sur les motivations du choix d'une conjointe québécoise blanche par son conjoint africain. Notre propos est plutôt d'analyser comment ce type d'union peut favoriser l'intégration sociale du conjoint immigrant. Outre, l'acceptation mutuelle et l'esprit d'ouverture qui caractérisent ces deux partenaires, cette forme d'union manifeste dans une

certaine mesure, la volonté de vivre ensemble de certains représentants de la population d'accueil et de la minorité immigrée. Cet aspect inédit n'échappe pas à Alain Girard et Jean Stoetzel (1953) qui, cités par Jocelyne Streiff-Fenart (1989, p. 8), décèlent « dans la progression des mariages mixtes, l'indice de la volonté des étrangers de s'enraciner dans la société d'accueil et de la capacité de cette dernière à les accepter totalement. » Également, dans ses recherches réalisées notamment en Europe, Varro (1995, p. 38) aboutit à une conclusion similaire en considérant :

le mariage d'un(e) étranger(e) avec un(e) national(e) comme un indice d'intégration des étrangers à la communauté nationale. Le mariage ferait partie d'une stratégie individuelle et constituerait une preuve de leur volonté d'enracinement dans le pays.

Plusieurs études considèrent le mariage mixte comme un vecteur de l'assimilation du conjoint immigré. C'est le cas de Taïeb (1998, p. 266-269) qui souligne mais sans en apporter davantage de preuves « la fonction assimilatrice de la mixité du couple. » Une simplification semblable s'observe chez Azouz Begag (2003, p. 33) qui dans la réflexion critique qu'il a consacrée aux idées reçues sur l'intégration en France, mentionne l'idée selon laquelle « l'intégration passe par le mariage mixte. » Une idée largement répandue que cet auteur considère à son tour comme un tournant important dans la trajectoire sociale du conjoint d'origine immigrée. En outre, le même auteur présente une image favorable du mariage mixte en s'appuyant sur une déclaration optimiste de Nacira Guénif Souilamas (2000) pour qui « le mariage reste l'enracinement d'une personne dans un processus de civilisation. L'épreuve de l'altérité identitaire s'y enchaîne dans celle de l'altérité amoureuse. »

Les unions mixtes impliquant les immigrants et les membres de la population d'accueil ont aussi retenu l'attention d'autres chercheurs dans le contexte américain, notamment Milton Myron Gordon qui a identifié ces unions mixtes comme l'indice le plus révélateur de l'intégration des minorités immigrées dans la société d'accueil. Dans ses travaux réalisés aux Etats-Unis sur le processus

d'intégration et d'assimilation des groupes minoritaires, immigrés ou non, Gordon (1964) cité par Schnapper (1991, p. 92) a élaboré une typologie des étapes de l'assimilation dans laquelle les mariages mixtes représentent une étape importante. Ce schéma dynamique traduit un processus qui distingue sept phases dont l'assimilation culturelle ou acculturation forme la première phase, celle-ci marque l'adoption des modèles culturels de la société d'accueil par le groupe minoritaire. La deuxième étape dite assimilation structurelle implique l'intégration des membres du groupe minoritaire dans les réseaux sociaux de la société d'accueil, tandis que la troisième phase dénommée assimilation conjugale ou matrimoniale se réalise à travers les mariages mixtes entre les immigrants et les personnes issues de la population d'accueil. La quatrième étape est celle de l'assimilation identificatoire qui survient lorsque les immigrants s'identifient au pays d'accueil. Par la suite, succède la cinquième phase durant laquelle les préjugés négatifs et l'hostilité à l'endroit des membres du groupe minoritaire s'estompent. Quant à la sixième étape du processus, elle décrit une situation où le groupe minoritaire ne subit plus de comportements discriminatoires. Enfin, la dernière phase dite assimilation civique présume qu'il n'y a plus de conflit politique et de rivalité des valeurs entre les minoritaires et la majorité d'accueil.

Bref, nous constatons que les différentes études précitées portant sur les unions mixtes souffrent en majorité d'un défaut ou d'une imprécision majeure : elles ne permettent pas de comprendre de manière circonstanciée les transformations psychologiques et sociales que subit le partenaire immigré à travers le mariage. Toutefois, elles (les études) montrent sur la base de certaines généralités, que le degré d'intégration du partenaire d'origine immigrée est formellement corrélatif au mariage mixte. Ceci dit, revenons maintenant sur le cas de nos répondants concernés pour voir de plus près comment l'union mixte influe sur leur processus d'intégration.

Un Malien âgé de 35 ans, établi à Montréal depuis 1996 et qui a épousé une Québécoise blanche avec laquelle il a un enfant, reconnaît le rôle que cette dernière a joué dans son intégration.

Non. Non. Je n'avais pas de calculs mesquins en épousant ma femme. C'est après une vie commune de 2 ans que nous avons décidé de nous marier. En ce qui me concerne, j'ai épousé ma femme par amour. C'est un choix d'amour et non pas un mariage par calculs. La preuve : moi je suis venu comme un immigrant indépendant au Canada. Donc, je me suis installé au Québec avec un statut d'immigrant reçu. C'est pour te dire que j'avais déjà tous mes papiers avant de faire connaissance avec ma femme. Mais plus je réfléchis aujourd'hui, plus je peux dire que, Annie a joué un grand rôle dans mon intégration. En fait, c'est elle qui m'a permis de connaître la mentalité et la culture québécoises, d'avoir des relations fréquentes avec les Québécois à travers sa famille, ses amis et ses connaissances. Elle m'a surtout permis de me familiariser avec la cuisine et la langue québécoises, avec l'humour et le théâtre québécois. Et je crois que c'est réciproquement le même rôle que j'ai eu dans sa vie, parce que je pense qu'elle a côtoyé la culture, la musique et la cuisine maliennes à travers moi. Alors disons que notre mariage est un véritable espace d'échanges culturels.

De ce qui précède, il appert que le mariage mixte – au delà des motivations liées au choix de la conjointe québécoise par le partenaire immigré – peut amener ce dernier à se fondre aisément et plus rapidement dans la société d'accueil, en y côtoyant ou en y adoptant les valeurs dominantes. En plus, outre ses caractères émotionnel, social et affectif pour le moins indéniables, ce type d'union peut-être selon les cas stratégiquement orienté par certains immigrants guinéens, maliens et sénégalais. En pareille occurrence, la femme est non seulement mise à contribution pour l'acquisition de la citoyenneté, mais aussi, elle peut surtout à travers sa famille, ses amis et ses connaissances permettre au conjoint immigré de développer un réseau de soutien social le plus souvent largement composé de Québécois. En conséquence, il apparaît aussi plus clairement dans le témoignage cité ci-dessus que le mariage offre au conjoint immigré à la fois un espace plus intime et plus tolérant d'acculturation, au sein duquel, il est susceptible d'osciller entre la culture de son pays d'origine et celle de son pays d'accueil.

Il est désormais visible, à la lumière des paramètres exposés ci-devant, que le mariage mixte contribue à établir et à entretenir des liens de communication interpersonnelle entre le conjoint immigré et la société d'accueil. Une forme de communication du reste indispensable à l'immigrant au regard des nécessités et des compétences qu'il y acquiert pour son adaptation sociale. Selon Kim (1988) rapporté par Hsab (1996, p. 36-39), la communication interpersonnelle ou sociale

entre l'immigrant et les membres de son environnement d'accueil « accroîtrait les compétences du premier dans quatre domaines spécifiques. » Au nombre de ces domaines, l'auteur mentionne : la connaissance du système de communication de la société d'accueil, la complexité cognitive, la co-orientation affective et la compétence dans le comportement. Plus en détail, on pourrait récapituler à la suite de Hsab ce qui suit :

1) la connaissance du système de communication de la société d'accueil repose sur la connaissance de la langue, du comportement non verbal et des règles de communication liées aux systèmes éducatif, économique, politique et aux pratiques culturelles. Ainsi, l'apprentissage et la connaissance de la langue de la majorité d'accueil permettent aux immigrants d'accéder au système communicationnel des membres de cette majorité, parce que selon Kim (1988) cité par Hsab, p. 37), « avec le temps, l'accès à la langue dans ses dimensions syntaxiques, sémantiques et pragmatiques signifie l'accès à la façon de penser des membres de la société d'accueil. » Quant à la compréhension des comportements non verbaux, le même auteur précise qu'il s'agit de « comprendre les subtilités porteurs d'informations. » 2) La complexité cognitive (cognitive complexity) réfère en pratique à la compréhension exacte des divers messages envoyés par l'environnement social d'accueil. Dans un tel contexte, il est plutôt question de « la capacité de l'immigrant de décoder les messages provenant de son environnement et d'y répondre adéquatement, loin des catégorisations et des stéréotypes qu'il serait porté à appliquer au début de son séjour. » 3) La co-orientation affective implique surtout le fait pour l'immigrant « d'orienter ses émotions et ses sentiments dans une direction compatible avec celle des membres de la culture d'accueil. » 4) La compétence dans le comportement (behavioral competence) implique « le fait d'agir et de réagir d'une façon similaire à celle des membres de la société d'accueil. »

Autre fait à signaler : au cours des entrevues, nous avons constaté que les 6 répondants (dont 5 sont mariés) qui vivent avec des Québécoises blanches ont plus ou moins manifesté des signes de gêne et d'agacement à parler de leurs

conjointes ou des circonstances entourant leurs mariages respectifs dans une perspective de stratégie d'intégration sociale.

7.3.1 L'issue de la stratégie d'intégration par le mariage mixte

L'issue de la stratégie d'intégration par le mariage mixte coïncide avec une transformation identitaire susceptible de manifester implicitement ou explicitement une certaine identification à la société d'accueil. Un critère que nous considérons comme capital dans la définition de l'intégration sociale de l'immigrant. Ce processus identitaire amène certains répondants impliqués dans un mariage mixte à exprimer un double sentiment d'appartenance à l'égard du pays d'origine et du pays d'accueil. Ainsi, à la question suivante : comment vous vous définissez aujourd'hui après toutes ces années passées au Québec ou à quel pays vous vous identifiez le plus aujourd'hui ? Les réponses fournies par les répondants vivant avec des épouses québécoises laissent apparaître des représentations qui associent de manières diverses les deux pays d'accueil et d'origine. C'est le cas de ce Malien âgé de 40 ans qui a épousé une québécoise avec laquelle il a 2 enfants.

Disons que je m'identifie comme un Malien-québécois, je crois qu'aujourd'hui je vis selon les deux cultures mais la culture québécoise tend à occuper plus de place. C'est vrai que j'ai perdu beaucoup de mes habitudes maliennes depuis 15 ans, ce qui fait que souvent ma partie québécoise tend à dominer la partie malienne surtout au niveau des habitudes alimentaires et culturelles. En vérité j'ai perdu certains aspects de ma culture malienne comme la prière, je ne prie plus comme je le faisais au Mali, c'est sûr que je suis croyant mais je ne suis plus un vrai musulman pratiquant. Enfin, je me sens Québécois surtout à cause de mes 2 enfants dont la mère est québécoise. Donc, mes enfants comme moi ont désormais deux patries : le Mali et le Québec ou le Canada.

Dans le cas de ce Malien, on constate que la mixité du mariage alimente un double sentiment d'appartenance à ses deux sociétés d'accueil et d'origine, car le mariage est perçu ici comme faisant le pont entre les deux cultures. En plus dans

la formulation « Malien-qubécois », il se profile un ordre de succession des références qui peut s'interpréter comme : Malien d'abord et Québécois ensuite. Dans cette optique, l'identification au Québec reste le symbole de la nouveauté, du changement tandis que la référence au pays d'origine subsiste dans la conscience et apparaît comme un signe du passé ou plus exactement comme un héritage plus ou moins revendiqué.

Pareillement pour ce Guinéen de 40 ans, venu à Montréal il y a 9 ans et qui a épousé une Québécoise, il s'identifie simultanément à son pays d'origine et au Québec, mais de manière inégale.

Je suis Guinéo-qubécois, c'est comme ça que je me définis généralement, parce que je pense avoir les deux cultures. Ma femme occupe une très grande place dans ma vie. Honnêtement, je crois que c'est la culture québécoise qui me domine aujourd'hui, parce que je me sens très loin de ma culture et de mon pays d'origine. Moi, il y a longtemps que j'ai quitté la Guinée pour la Russie où j'ai effectué mes premières études. C'est au terme de 10 ans que j'ai quitté la Russie pour Montréal en 1996.

Apparemment, l'identification à la société d'accueil prédomine dans le profil du Guinéen, tandis que la référence au pays d'origine apparaît plutôt faible sinon symbolique.

7.4 Le repli réactionnaire sur la communauté culturelle d'origine

Ce repli consiste pour l'immigrant à chercher ou à trouver refuge dans sa communauté ethnique dans l'espoir de remédier à l'isolement social où il se trouve confiné à la suite de son émigration. En effet, face aux difficultés ou plus exactement aux échecs répétés pour développer des relations amicales souhaitées avec les natifs de la société d'accueil, certains immigrants guinéens, maliens et sénégalais n'ont, le plus souvent d'autre recours que leurs communautés culturelles d'origine. C'est là où ils acquièrent plus facilement des amis, des connaissances et des ressources nécessaires dont ils ont besoin en termes de

soutien, d'aide et d'échanges d'informations. 5 de nos répondants se situent dans ce cas de figure du moment qu'ils affirment que tous leurs amis proviennent de leurs communautés culturelles respectives et reconnaissent à cet effet l'importance de celles-ci dans leur processus d'intégration au Québec.

Consécutivement au déplacement, les immigrants ont dû quitter leurs anciens liens sociaux (famille, amis, voisins et connaissances) pour s'établir loin de ceux-ci. Les premiers moments qui suivent leur établissement dans le nouvel environnement sont surtout marqués par un isolement social qu'ils vivent différemment. Dans ces conditions, la recomposition d'un réseau de relations sociales en guise de sources de soutien et d'aide sera l'une des préoccupations des immigrants. Mais la méfiance, l'indifférence et la distance qui caractérisent l'attitude de nombreux membres de la population d'accueil face à l'étranger, empêchent beaucoup de nouveaux arrivants à développer des liens durables avec eux. En conséquence, certains immigrants, ont recours, faute de mieux, à leur communauté nationale immigrée comme solution de rechange. Justement, c'est dans cette optique qu'il convient de comprendre la trajectoire de ce Guinéen de 35 ans, établi à Montréal il y a 5 ans.

Toutes mes véritables relations ici sont avec mes compatriotes, et je participe généralement aux activités de réjouissances de l'association de ma communauté. Comme je te l'ai déjà dit, j'ai très peu de contacts avec les Québécois mais cela ne date pas de maintenant. Ça remonte depuis mon arrivée au Canada. En fait, moi quand je suis arrivé ici en juin 2000, je ne connaissais personne à Montréal. Les seules personnes que je connaissais vivaient à Toronto et à Moncton. Alors, c'est ainsi que j'ai vécu tout seul pendant 6 mois. A cause de la solitude, mes sorties étaient limitées. Je fréquentais surtout le centre local d'emploi de mon quartier, c'est là que je passais mes journées et le soir j'allais me promener sur la rue Saint-Denis et l'avenue Mont-royal parce que, au début je logeais sur le Plateau Mont-royal. Alors, c'est quand mon cousin qui vit à Toronto est venu passer les fêtes de fin d'année avec moi ici à Montréal que ma vie a complètement changé. C'est grâce à ce dernier que j'ai pu sortir enfin de ma solitude. En fait, mon cousin, lui, il avait des connaissances ici à Montréal, et quand il est venu pour les fêtes, il m'a mis en contact avec 2 ou 3 de ses amis, et nous sommes même allés à la fête qui avait été organisée par le regroupement des Guinéens de Montréal et c'est ainsi que j'ai pu intégrer ma communauté ici. Finalement, à travers cette soirée récréative, j'ai fait beaucoup de connaissances avec qui j'ai échangé des numéros de téléphone. Par la suite, j'ai développé d'autres relations amicales au sein de ma

communauté, d'ailleurs, j'ai eu ma première copine à travers certaines cérémonies de la communauté. Finalement, je participais régulièrement aux activités de la communauté selon ma disponibilité, ce qui fait que je suis très impliqué dans les affaires de la communauté guinéenne. Mais, il faut dire que je n'avais pas d'autre choix que d'intégrer ma communauté. Imaginez un peu ce que c'est de vivre tout seul dans une grande ville comme Montréal pendant 6 mois, sans avoir des personnes avec qui parler ou des amis à qui se confier. A la longue, on peut finir par en être malade. Alors, avec la solitude comme seule compagne, on ne peut que sauter sur la première occasion de se faire des contacts quelle que soit l'origine de ces contacts, qu'ils soient Québécois, Guinéens ou Canadiens.

La question du refuge de l'immigrant dans sa communauté ethnique a été particulièrement explorée par l'Ecole de Chicago qui la voit comme un moment important dans le processus d'intégration dans le sens que les liens communautaires peuvent faciliter l'adaptation du groupe à la société d'accueil. Les principaux chercheurs de cette École ont attribué à la fois un rôle protecteur et intégrateur au regroupement ethnique ou par nationalité dans le pays d'accueil. Selon eux, ce regroupement, loin d'être une régression, permet aux immigrants de contrer ou de minimiser les effets perturbateurs ou désorganiseurs de l'acculturation dans un environnement nouveau et étranger. Parce que, dans les faits, « le conflit entre nationaux et étrangers oblige, dans une première étape, les étrangers stigmatisés à se regrouper par origine. Le groupe réuni servira de protection et en même temps de sas vers l'intégration. » (Stéphane Beaud et Gérard Noiriel, 1991, cités par Taïeb, 1998, p. 202).

Pourtant, si les chercheurs de Chicago ont caractérisé la pénétration de l'immigrant dans sa communauté ethnique d'origine comme une étape à la fois nécessaire et transitoire de l'intégration, ils n'ont pas pour autant déterminé ou précisé le temps que celle-ci (la pénétration) est censée durer. En ce qui concerne les immigrants guinéens, maliens et sénégalais que nous étudions, il a été relevé que ce repli sur la communauté d'origine a une durée variée allant de 5 à 9 ans selon les cas et même plus.

7.4.1 L'issue de la stratégie du repli sur la communauté d'origine

Dans les faits, la stratégie qui consiste à se replier sur la communauté ethnique ou nationale montre de fortes tendances à déboucher sur un mode de vie qui reste essentiellement communautaire. Le risque qui guette ce genre de vie est qu'il peut dans certains cas, outre le déficit de relations avec la population d'accueil, s'accompagner d'une conservation plus ou moins souhaitée de la culture d'origine. De ce point de vue, une telle attitude (communautaire) est contraire à ce que nous appelons intégration sociale, mais s'apparente largement à la séparation, que Berry (1991, p. 13) avait déjà identifiée dans ses travaux sur les modes d'acculturation. À ce propos, cet auteur perçoit qu'il y a séparation quand « l'absence de toute relation avec la société d'accueil s'accompagne d'un maintien de l'identité ethnique et des traditions. » Le même auteur distingue deux formes de cette situation à savoir la séparation et la ségrégation, « selon le groupe dominant ou non dominant qui contrôle la situation. » Selon lui, lorsque la situation est imposée par le groupe dominant, il y a « la ségrégation classique, qui vise à maintenir les gens à "leur place" » tandis que la séparation caractérise la seconde situation qui résulte du choix délibérée du groupe minoritaire.

Dans ce contexte, on peut donc déduire que la stratégie d'intégration qui privilégie le repli sur la communauté d'origine offre le plus souvent une issue qui oscille entre la cohabitation et la séparation, une issue qui est donc contraire à l'intégration sociale. Une telle situation peut se lire dans le discours de ce Guinéen de 35 ans qui est venu à Montréal en 2000 et qui depuis cette date vit dans son entourage communautaire et qui reconnaît le caractère superficiel de ses contacts avec la société québécoise.

Je suis toujours Guinéen. A ce jour je peux même dire que je suis plus Guinéen que Québécois. J'ai passé 30 ans en Guinée et seulement plus de 5 ans au Québec. En fait mes contacts avec les réalités du Québec sont encore superficiels. Je vis au Québec, je travaille au Québec, mais toute ma vie reste dominée par mes habitudes guinéennes et je suis plus lié avec les Guinéens qu'avec des personnes d'autres origines et je vis ici comme si je vivais chez moi en Guinée.

Deux indices résument le discours de ce répondant : interactions limitées ou réduites avec la population d'accueil et liens communautaires d'importance. Il s'ensuit une séparation de fait en raison d'une absence de participation avec les membres de la société d'accueil qui ne semble pas favoriser un début d'indentification à cette dernière.

7.5 La conservation de la culture d'origine

Cette stratégie se traduit par un fort attachement aux valeurs culturelles du pays d'origine. Elle apparaît surtout chez les individus qui entretiennent une vision pessimiste et nocive de l'immigration et de l'intégration. En effet, ces derniers voient dans leur minorité numérique et culturelle au sein de la société d'accueil, une source de menace constante ou de nuisance. Plus exactement, les adeptes de cette stratégie appréhendent le contact fréquent ou prolongé avec la culture d'accueil, estimant qu'un tel contact entraîne par ricochet un effritement de leurs valeurs culturelles. D'où leur tendance plus ou moins marquée à limiter leurs contacts avec la population d'accueil dans le but de mieux s'abriter de cette menace réelle ou supposée. De surcroît, l'attitude des adeptes de cette stratégie témoigne une mauvaise compréhension de la notion d'intégration qui les conduit à interpréter faussement celle-ci. Dans cette fausse optique, l'intégration est perçue comme un abandon total ou une perte de la culture d'origine au profit de celle du pays d'accueil. Une telle attitude s'observe aisément dans le jugement que développe cette répondante sénégalaise de 38 ans, vivant à Montréal depuis 7 ans et qui travaille comme caissière dans un magasin.

Je suis foncièrement attachée à ma culture d'origine dont je suis d'ailleurs fière. Je peux avouer que la culture québécoise m'attire très peu même si je la respecte par simples respect et tolérance de la différence. Alors, je ne vois aucun motif sérieux à adopter la culture québécoise ou canadienne au détriment de la mienne propre. Je me sens très bien telle que je suis et je souhaite rester ainsi. Chez nous, la

femme est, par sa fonction sociale, une gardienne des traditions ancestrales car, c'est par elle que la société se régénère ou se reproduit et que la culture se préserve au moyen de l'éducation familiale face à l'usure du temps. C'est vrai que le fait de vivre au Canada m'éloigne de mes racines culturelles, mais pour autant je n'ai pas cessé d'être Sénégalaise ou Africaine et musulmane. En étant ici à Montréal, je suis devenue plus attentive à mes valeurs sociales et culturelles parce que je me sens entourée par d'autres pratiques culturelles qui sont différentes des miennes. C'est vrai que notre vie est beaucoup influencée par les pratiques canadiennes et québécoises, mais j'essaie du mieux que je peux de rester une Sénégalaise ou une Africaine moderne dont la mentalité et le comportement plongent dans ses racines sénégalaises. Donc, j'ai conservé mes habitudes culturelles et ma façon de vivre sénégalaises...Je n'ai nullement la prétention de changer mes valeurs culturelles au profit de quoi que ce soit. Pour moi, dans un pays comme le Canada, chaque personne doit se définir et se reconnaître par sa culture, c'est ce qui fait la beauté de ce pays.

Quant à cette répondante malienne âgée de 38 ans, installée à Montréal en 1995, mariée à un compatriote et agente dans un organisme communautaire pour femmes immigrantes, elle voit la conservation de sa culture d'origine comme une source de fierté et d'affirmation de soi.

Je suis entièrement fière de ce que je suis et de ma culture d'origine. Dans tous les cas, je ne suis pas venu au Québec pour me métamorphoser. En arrivant ici, je possédais déjà une culture dans laquelle j'ai été élevée et par rapport à laquelle je me définis partout où je me trouve. Je vis à Montréal aujourd'hui, alors je respecte les lois du Québec pour ne pas être en contradiction avec l'ordre public établi. Mais si je respecte les lois qui me permettent de vivre correctement et en harmonie avec la société québécoise, cela ne veut pas dire que je dois vivre, réfléchir, penser et voir les choses de la même façon que les Québécois qui sont nés ici et ont été élevés ici et ont grandi ici.

Les recherches menées en Europe et en Amérique du Nord sur les questions relatives à l'immigration et à l'intégration ont jusque là produit trois thèses principales sur l'établissement et la transformation des minorités immigrées dans le pays d'accueil. Ce sont : 1) la thèse assimilationniste, 2) la thèse de la résistance à l'intégration et 3) celle de la diversité des modes d'acculturation.

La thèse assimilationniste qui relève d'une vision optimiste de l'immigration a été développée pour la première fois par l'École de Chicago. Ainsi, d'après cette

école de pensée, le passage de l'immigration à l'intégration débouche à terme sur l'assimilation qui, selon Thomas cité par Coulon (1992, p. 33-34) « est à la fois souhaitable et inévitable. » Le passage de la culture d'origine à l'assimilation dans la société d'accueil suit diverses étapes dont l'assimilation linguistique, culturelle, matrimoniale, familiale, sociale et économique. Dans la logique de cette École, l'assimilation signifie que la culture de l'immigrant s'affaiblit avec le temps au profit de celle de la société d'accueil qu'il adopte et à laquelle il finit par s'identifier.

Quant à la thèse de la résistance à l'intégration, elle a été aussi exposée par plusieurs chercheurs dont particulièrement Didier Lapeyronnie (1993) en France et Gaby Hsab (1996) au Québec. Ces auteurs soulignent que certains facteurs peuvent affecter le processus d'intégration de l'immigrant et l'amener à développer une forme de résistance « par le maintien de l'identité ethnique comme cadre de référence, par l'absence d'identification avec le groupe majoritaire et par la conscience accrue de la force de l'ethnicité. » (Hsab, 1996, p. 142)

La troisième thèse rapporte que le résultat du processus d'acculturation est divers parce que les immigrants s'intègrent de différentes manières dans la société d'accueil. Cette approche a été différemment explorée par Carmel Camilleri et ses collaborateurs (1990), Taboada Léonetti (1990) et John W. Berry (1991). Par exemple, l'étude de Berry (1991, p. 12) mentionne plus exactement que les immigrants, pour des raisons diverses peuvent adopter différentes attitudes face à la société d'accueil. Et « ces options sont les suivantes : l'assimilation, l'intégration, la séparation et la marginalisation. »

7.5.1 L'issue de la stratégie de conservation de la culture d'origine

Cette dernière stratégie mène nécessairement à une séparation nette d'avec la société d'accueil. À l'analyse, il est loisible de constater que ce type de stratégie d'intégration sert, dans une certaine mesure, la cause des partisans de

l'argumentation culturaliste de l'intégration qui soutiennent comme le rappelle Begag (2003, p. 51) que « certaines cultures s'intègrent mieux que d'autres. » Ainsi, les immigrants qui adoptent cette stratégie mènent le plus souvent une existence parallèle à la vie de la majorité d'accueil. Une telle situation correspond parfaitement à une disposition psychologique et sociale que Berry (1991, p. 13) qualifie de séparation car « le maintien d'un genre de vie traditionnelle, sans participation véritable à la vie du reste de la société, peut résulter du désir du groupe de mener une existence indépendante. » Par exemple, le discours que tient cette Malienne âgée de 38 ans, installée à Montréal en 1995, mariée à un compatriote et agente dans un organisme communautaire, offre une meilleure illustration de cette stratégie d'intégration sociale qui met l'accent sur la pérennité du sentiment identitaire.

Je suis toujours Malienne parce que dans ma langue, il y a un proverbe qui dit que « un morceau de bois a beau séjourné dans une rivière, il ne deviendra jamais un crocodile », donc on peut traduire en disant que quelque soit la durée de séjour d'un étranger au Québec, il ne deviendra jamais un Québécois à 100%.

CONCLUSION

1) Synthèse

Au demeurant, il existe diverses stratégies d'adaptation que les immigrants guinéens, maliens et sénégalais vivant au Québec adoptent individuellement pour surmonter les situations difficiles qui les préoccupent. Ces préoccupations se résument entre autres : 1) à l'isolement social dû au changement et surtout au déplacement, 2) aux tracasseries du marché du travail qui les empêchent souvent d'accéder aux emplois correspondant à leurs qualifications, 3) au choc culturel que les immigrants en question vivent relativement aux différences de valeurs entre les cultures des pays d'émigration et celle du Québec.

Les données recueillies auprès de la majorité des répondants nous ont permis de mettre en évidence les stratégies d'adaptation suivantes : 1) le repli réactionnaire sur la communauté culturelle d'origine en guise de réponse à l'isolement social, un recours qui permet aux immigrants de tirer parti du support affectif et instrumental du groupe ethnique, 2) le recours aux études universitaires dans l'espoir d'augmenter leurs chances de trouver un emploi stable et satisfaisant, 3) le mariage mixte impliquant des immigrants africains et les femmes québécoises blanches comme indice d'une intégration sociale réussie ; 4) la conservation délibérée de la culture d'origine qui apparaît à la fois comme un désir chez les immigrants de maintenir leur identité culturelle d'origine et comme une attitude défensive face à l'influence supposée ou réelle de la culture majoritaire.

Ces stratégies représentent d'une part les solutions vitales que les immigrants en question mettent en œuvre individuellement pour résoudre les problèmes cruciaux d'adaptation au Québec ; et d'autre part, elles traduisent dans certains cas un genre de vie momentané ou définitif pour ces immigrants. En outre, le matériel obtenu à la suite des entrevues montre que les stratégies individuelles d'adaptation débouchent selon les expériences vécues qui nous sont rapportées, sur diverses

issues. Par exemple, la stratégie de recours aux études universitaires montre de fortes tendances à déboucher sur une insertion professionnelle plus ou moins réussie qui se traduit par une intégration de portée limitée, à la différence du mariage mixte dont l'aboutissement correspond dans la plupart des cas à une intégration sociale rapide et réussie. Quant au repli sur la communauté culturelle d'origine, il implique une intégration de type communautaire qui, en plus d'éloigner les communautés immigrées de la population d'accueil, se révèle dans certains cas comme un facteur limitatif et de retardement du processus d'intégration sociale.

2) Rappel de la problématique

Au moment de conclure la présente recherche qui a permis d'explorer les stratégies individuelles d'intégration des immigrants guinéens, maliens et sénégalais au Québec, il nous paraît aller de soi de rappeler succinctement les questions et les hypothèses qui ont ponctué et guidé le processus de la recherche théorique et empirique.

Au début de notre démarche, nous avons posé la question centrale suivante : comment les stratégies individuelles d'adaptation des immigrants influencent-elles l'issue de leur processus d'intégration dans la société d'accueil ? Subséquemment, nous avons spécifié une question sectorielle qui se formulait comme suit : Pourquoi, alors qu'ils sont dans la quasi-totalité confrontés relativement aux mêmes difficultés d'adaptation dans la société québécoise, les immigrants guinéens, maliens et sénégalais s'intègrent-ils inégalement ?

L'objectif spécifique de notre recherche nous a amené à voir l'intégration dans la perspective d'une entreprise individuelle d'ajustement de l'immigrant dans la société d'accueil. Partant, nous avons émis l'hypothèse que l'intégration obéissait à une logique individuelle qui pourrait influencer de manière positive ou négative l'issue du processus d'adaptation. Plus spécifiquement, nous avons énoncé que les stratégies d'adaptation que les immigrants mettent en œuvre pour s'intégrer dans

la société d'accueil pourraient affecter considérablement l'issue de leur processus d'intégration. Autrement dit, à notre avis, le choix d'une stratégie personnelle d'accommodation et sa mise en oeuvre pourraient retarder, limiter, accélérer ou annihiler leur processus d'intégration.

Rappelons au risque de nous répéter que l'objectif spécifique de notre sujet a consisté à analyser l'influence des stratégies individuelles d'adaptation des immigrants guinéens, maliens et sénégalais dans la société québécoise. Conformément à cet objectif, et, étant donné surtout le caractère subjectif du matériel que nous avons à recueillir (les opinions, les attitudes, les logiques et les expériences vécues des immigrants), nous avons utilisé une méthodologie qualitative. Par conséquent, nous avons choisi de recourir à l'entrevue semi-dirigée comme instrument de collecte de données auprès de nos répondants. Ce faisant, nous avons réalisé quinze entrevues individuelles semi-dirigées à l'aide d'un schéma d'entrevue constitué de questions ouvertes, permettant ainsi à nos répondants de s'exprimer librement mais dans un cadre strictement limité aux thèmes abordés.

Nous avons abordé le présent sujet de mémoire sous un angle qui demeure très peu documenté parce qu'il a été peu exploré par les chercheurs canadiens et québécois à savoir : les aspects individuels de l'intégration sociale. Ceci nous a conduit à réaliser une recherche de type exploratoire. Dès lors, il nous a paru pertinent et judicieux d'approcher la question de l'intégration sociale des immigrants autrement, c'est-à-dire du point de vue des individus ou des immigrants eux-mêmes en vue d'une meilleure compréhension et d'une description détaillée d'un éventail de réalités qui sous-tendent l'approche individuelle de l'intégration comme : les motivations et les expériences personnelles, les problèmes d'adaptation et les stratégies individuelles opérées pour les surmonter.

La principale conclusion de ce mémoire est de souligner, contrairement à d'autres études, que les stratégies d'adaptation découlant des motivations des immigrants jouent un rôle primordial dans leur processus d'intégration dans la société d'accueil.

La plupart des recherches qui ont été menées en Europe et en Amérique sur la question de l'immigration et de l'intégration ont conclu similairement que l'âge de l'immigrant à son arrivée dans le pays d'accueil et la durée de son séjour constituent les deux facteurs déterminants de l'intégration.

Les résultats de notre recherche exploratoire remettent en question ce postulat largement répandu en y apportant une limite significative, ou du moins en y introduisant une nuance concernant l'importance de l'âge et de la durée du séjour dans la société d'accueil. Dans ce contexte, ce qui est relativement nouveau dans notre étude, c'est la place prépondérante qui revient à la motivation de l'immigrant et à la stratégie d'adaptation qui en résulte dans le processus d'intégration. De ce fait, les sources de motivation qui stimulent individuellement les immigrants et les stratégies d'adaptation qui s'y rattachent constituent des variables capitales qui sont susceptibles d'influencer de manière décisive l'issue leur processus d'intégration.

Plus exactement, la volonté des immigrants guinéens, maliens et sénégalais de s'intégrer au Québec, implique chez eux des stratégies d'adaptation qui peuvent selon les cas, accélérer, retarder, limiter ou annihiler l'issue de leur processus d'intégration dans la société québécoise. En un mot, cet aboutissement confirme notre hypothèse de croire que l'issue de l'intégration sociale dépend des stratégies d'adaptation que les immigrants adoptent individuellement.

Cela dit, si les données recueillies auprès de nos répondants nous ont permis de comprendre, de décrire en détails et d'analyser les logiques individuelles qui orientent les stratégies d'adaptations des immigrants en question et d'évaluer leur degré d'intégration, cependant, elles ne permettent pas la généralisation des résultats de la présente recherche. Parce que, étant donné la taille de notre échantillon qui se ramène à quinze répondants, la portée de nos résultats se trouve réduite et ne saurait être appliquée à l'ensemble de la population immigrée du Québec, encore moins à l'ensemble des immigrants en provenance du continent africain.

À l'inverse, le présent mémoire offre des pistes pour voir de quelles manières certains immigrants en provenance de la Guinée, du Mali et du Sénégal

s'intègrent individuellement au Québec et les logiques qu'ils utilisent pour le faire.

Hormis les éclaircissements qu'il apporte sur le rôle des stratégies d'adaptation chez certains immigrants africains au Québec, ce mémoire a très peu abordé et développé la question incontournable de l'identité dans les rapports d'altérité entre les immigrants africains et les autres composantes de la population québécoise. On sait que l'identité occupe une place centrale dans les interactions entre individus et groupes culturellement différents car, comme le souligne Sylvie Loslier (1997, p. 9) « dans un contexte où la culture [...] joue un rôle clé dans l'équilibre fragile des rapports sociaux, et où l'on est confronté à sa propre identité à travers celle de l'autre », il devient indispensable de saisir toute la complexité de la confrontation identitaire au sein des relations interculturelles mais aussi d'observer empiriquement ses manifestations ainsi que ses conséquences aux niveaux individuel et social. Ceci profile en perspective des intérêts personnels de recherche que nous comptons explorer dans le cadre de nos études doctorales.

BIBLIOGRAPHIE

Abou, Selim. 1977. Contribution à l'étude de la nouvelle immigration libanaise au Québec : (Adaptation, Intégration, Acculturation). Québec : Centre international de recherche sur le bilinguisme, 41 p.

Bah, Mahmoud. 1990. Construire la Guinée après Sékou Touré. Paris : L'Harmattan, 207 p.

Barbara, Augustin. 1985. Mariages sans frontières. Paris : Le Centurion, 277 p.

Begag, Azouz. 2003. L'intégration : idées reçues. Paris : Éditions Le cavalier bleu, 122 p.

Berry, John Widdup. 1991. Coûts et avantages sociopsychologiques du multiculturalisme. Ottawa : Conseil Économique du Canada, 50 p.

Berger, Peter et Thomas Luckmann. 1986. La construction sociale de la réalité. Paris : Méridiens Klincksieck, 288 p.

Blanchet, Alain et Anne Gotman. 1992. L'enquête et ses méthodes : l'entretien. Paris : Fernand Nathan, 125 p.

Blumer, Herbert. 2000. « L'interactionnisme symbolique. » In Sociologie : épistémologie d'une discipline : Textes fondamentaux, sous la dir. de Jean-Michel Berthelot, p. 72-76. Bruxelles : Éditions de Boeck Université.

Boudon, Raymond, Philippe Besnard, Mohamed Cherkaoui et Bernard Pierre Lécuyer. Dictionnaire de sociologie. Paris : Larousse, 279 p.

Boutin, Gerald. 1997. L'entretien de recherche qualitatif. Québec : Presses de l'Université du Québec. 169 p.

Bianco, Jean-Louis, Harlem Désir et Stéphane Hessel. 1997. De l'immigration à l'intégration : Repérages. Arles Actes Sud, 76 p.

Born, Michel et Anne-Marie Lioni. 1996. Familles pauvres et intervention en réseau. Paris, Montréal : L'Harmattan, 202 p.

Buzzanga, Mario. 1974. L'intégration socioculturelle et ses problèmes. Montréal : Éditions Paulines, 189 p.

Camilleri, Carmel, Joseph Kastarsztein, Edmond Marc Lipiansky, Hanna Malewska-Peyre, Isabelle Taboada Léonetti et Ana Vasquez. 1990. *Stratégies identitaires*. Paris : Presses Universitaires de France, 228 p.

Chauchat, Hélène. 1999. « Du fondement social de l'identité du sujet. » In *De l'identité du sujet au lien social*, sous la dir. de Hélène Chauchat et Annick Durand-Delvigne, p. 7-26. Paris : Presses Universitaires de France.

Cohen, James. 1999. « Intégration : théories, politiques et logiques d'État ». In *Immigration et intégration : état des savoirs*, sous la dir. de Philippe Dewitte, p. 32-74. Paris : Éditions la découverte.

Coulon, Alain. 1992. *L'École de Chicago*. Paris : Presses Universitaires de France, 127 p.

Dagenais, Sylvie. 1991. *Sciences humaines et méthodologie : Initiation pratique à la recherche*. Laval : Beauchemin, 163 p.

Decraene, Philippe. 1980. *Le Mali*. Paris : Presses Universitaires de France, 127 p.

Decraene Philippe. 1985. *Le Sénégal*. Presses Universitaires de France, 127 p.

De Coster, Michel, Bernadette Bawin-Legros et Marc Poncelet. 2001. *Introduction à la sociologie*. Bruxelles : Éditions De Boeck Université, 312 p.

De Rudder, Véronique. 2002. « De l'urbain au social : le cycle des relations sociales ». In *Revue Européenne de Migrations Internationales (REMI)*, sous la dir. de Lamia Missaoui, Pierre Tippiet et Marie-Antoinette Hily, p. 41-54. Volume 18, numéro 3. Paris : AEMI.

Deslauriers, Jean-Pierre. 1991. *Recherche qualitative : guide pratique*. Montréal : McGraw-Hill, 142 p.

Durkheim, Emile. 1930. *Le suicide : Étude de sociologie*. Paris : Presses Universitaires de France, 444 p.

Durkheim, Emile. 1963. *L'éducation morale*. Paris : Presses universitaires de France, 242 p.

Freyssinet-Dominjon, Jacqueline. 1997. *Méthodes de recherche en sciences sociales*. Paris : Montchrestien, 356 p.

- Frisch, François. 1999. Les études qualitatives. Paris : Édition d'organisation, 180 p.
- Garson, Jean-Pierre, et Cécile Thoreau. 1999. « Typologie des migrations et analyse de l'intégration ». In Immigration et intégration : état des savoirs, sous la dir. de Philippe Dewitte, p. 15-30. Paris : Éditions la découverte.
- Gaudio, Attilio. 1988. Le Mali. Paris : Karthala, 267 p.
- Gaulejac, Vincent et Isabel Taboada Léonetti. 1994. La lutte des places : Insertion et désertion. Paris : Hommes et perspectives, 281 p.
- Guibert, Joël et Guy Jumel. 1997. Méthodologie des pratiques de terrain en sciences humaines et sociales. Paris : Armand Colin, 216 p.
- Guyaux, Anne, Catherine Delcroix, Evangelina Rodriguez et Amina Randane. 1992. Double mixte : la rencontre de deux cultures dans le mariage. Coéditeurs : Paris : L'Harmattan; Bruxelles : Contradictions n° 68 ; Paris : Agence pour le développement des relations interculturelles, 132 p.
- Herbert, Michelle-Lessard, Gabriel Goyette et Gérald Boutin. 1995. La recherche qualitative : fondements et pratiques. Montréal : Éditions nouvelles, 124 p.
- Hsab, Gaby Abou. 1996. « Politiques d'intégration et résistances ethniques au Québec : le cas d'immigrants libanais depuis 1975 ». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 151 p.
- Karegeya, Aloys. 2000. « Caractéristiques sociodémographiques et évolution de l'immigration africaine au Québec et au Canada, de 1966 à 1996 ». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 188 p.
- Khellil, Mohand. 1997. Sociologie de l'intégration. Paris : Presses Universitaires de France, 127 p.
- Lapeyronnie, Didier. 1993. L'individu et les minorités : la France et la Grande-Bretagne face à leurs immigrés. Paris : Presses Universitaires de France, 361 p.
- Laramée, Alain et Bernard Vallée. 2002. La recherche en communication : Eléments de méthodologie. Québec : Presses de l'Université du Québec, 377 p.
- Lewin, André. 1984. La Guinée. Paris : Presses Universitaires de France, 127 p.

Léonetti, Isabelle Taboada. 1990. « Stratégies identitaires et minorités : le point de vue du sociologue. » In *Stratégies identitaires*, sous la dir. de Paul Fraise, p. 43-83. Paris : Presses Universitaires de France.

Lipiansky, Edmond Marc, Isabelle Taboada Léonetti et Ana Vasquez. 1990. « Introduction à la problématique de l'identité. » In *Stratégies identitaires*, sous la dir. de Paul Fraise, p. 7-26. Paris : Presses Universitaires de France.

Lipiansky, Edmond Marc. 1990. « Identité subjective et interaction. » In *Stratégies identitaires*, sous la dir. de Paul Fraise, p. 173-213. Paris : Presses Universitaires de France.

Loriol, Marc. 1999. *Qu'est-ce que l'insertion ?* Paris, Montréal : L'harmattan, 160 p.

Loslier, Sylvie. 1997. *Des relations interculturelles : du roman à la réalité.* Montréal : Éditions Liber, 174 p.

Mace, Gordon et François Pétry. 2000. *Guide d'élaboration d'un projet de recherche.* Québec : Presses de l'Université Laval ; Paris : De Boeck Université, 134 p.

Mead, Georges Herbert. 1963. *L'Esprit, le soi et la société.* Paris : Presses Universitaires de France, 332 p.

Moreau, Alain. 1999. « Culture de l'entre-deux et adaptation psychique des migrants. » In *Immigration et intégration : l'état des savoirs*, sous la direction de Philippe Dewitte, p. 246-251. Paris : La Découverte.

Quivy, Raymond et Luc Van Campenhoud. 1995. *Manuel de recherche en sciences sociales.* Paris : Dunod, 287 p.

Québec, ministère des Communautés culturelles et de l'immigration, Direction des communications. 1990. *L'intégration des immigrants et des Québécois des communautés culturelles : Document de réflexion et d'orientation.* Québec : Bibliothèque nationale du Québec, 18 p.

Québec, ministère des Communautés culturelles et de l'immigration, Direction de la recherche, 1984. *L'immigration au Québec.* Québec : Bibliothèque nationale du Québec, 78 p.

Québec, ministère des Communautés culturelles et de l'immigration, Direction des communications, 1987. *Détermination des niveaux d'immigration pour le Québec en 1998 et en 1989 : antécédents et considérations.* Québec : Bibliothèque nationale du Québec, 17 p.

Québec, ministère des Communautés culturelles et de l'immigration, Direction des communications, 1990. Le mouvement d'immigration d'hier à aujourd'hui. Québec : Bibliothèque nationale du Québec, 85 p.

Robillard, Chantal. 1999. « Étude exploratoire des facteurs de l'attirance sexuelle et de la dynamique de l'excitation sexuelle des femmes québécoises dans les couples interculturels comparativement aux couples québécois. » Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 109 p.

Rogel, Jean-Pierre. 1989. Le défi de l'immigration. Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, 123 p.

Séguin, Anne-Marie, Francine Bernèche et Magda Garcia. 2000. « L'insertion résidentielle des immigrants internationaux au Québec. » In *Le Québec en changement : entre l'exclusion et l'espérance*, sous la dir. de Pierre Bruneau, p. 107-137. Québec : Presses de l'université du Québec.

Schnapper, Dominique. 1991. *La France de l'intégration : sociologie de la nation en 1991*. Paris: Gallimard, 374 p.

Streiff-Fenart, Jocelyne. 1989. *Les couples franco-maghrébins en France*. Paris : L'Harmattan, 155 p.

Taïeb, Eric. 1998. *Immigrés : l'effet génération : Rejet. Assimilation. Intégration d'hier à aujourd'hui*. Paris : Les éditions de l'atelier, 399 p.

Tall, Serigne Mansour. 2002. « Les émigrés sénégalais et les nouvelles technologies de l'information et de la communication. » In *Le Sénégal à l'heure de l'information : Technologies et société*, sous la dir. de Momar-Coumba Diop, p. 223-261. Paris : Karthala.

Tremblay, Marc-Adélar. 1968. *Initiation à la recherche dans les sciences humaines*. Montréal : McGraw-Hill Editeurs, 425 p.

Vaillancourt, François. 1994. « Le réseau de soutien social et son impact sur processus d'adaptation des immigrants. » Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 172 p.

Vaillant, Emmanuel. 1998. *L'immigration*. Toulouse : Éditions Milan, 63 p.

Varro, Gabrielle. 1995. *Les Couples mixtes et leurs enfants en France et en Allemagne*. Paris : Armand Colin, 267 p.